CHRISTINE DENIS

BALL AND CHAIN

suivi de *Liberté et conséquences*; *Libéralisation des mœurs dans la littérature contemporaine féminine*, les cas de *Baise-moi* de Virginie Despentes et *Folle* de Nelly Arcan

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

DEPARTEMENT DES LITTERATURES
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2013

© Christine Denis, 2013

Résumé

Ball and Chain est un roman qui porte sur le désenchantement, sur notre aptitude à l'amour et au bonheur en ce début de siècle où ces états affectifs semblent de plus en plus complexes à atteindre et à gérer. Il présente des personnages qui baignent dans leur solitude, leurs secrets, qui sont hermétiques les uns aux autres. *Ball and Chain* questionne également les fondements de ce qui reste du modèle familial québécois et de l'identité. Il traite en fait de *désidentité*, c'est-à-dire qu'il y a un refus complet des personnages de s'accorder une identité propre. Ce roman allie donc sexe, alcool, drogue, désillusion et amour malsain.

Liberté et conséquences est quant à lui un essai qui traite des problématiques issues de la libéralisation des mœurs dans la littérature contemporaine écrite par des femmes, car ce sont elles les principales touchées par cette révolution qui sévit depuis le milieu du XXe siècle. *Baise-moi* de Virginie Despentes ainsi que *Folle* de Nelly Arcan seront au centre de cette réflexion qui porte sur plusieurs aspects de la féminité, sur la difficulté d'être une femme dans une société essentiellement patriarcale.

Table des matières

Résumé…….……..…....ii

Tables des matières…….……..…iii

Partie I Section création, *Ball and Chain*…….……...…v

Ball and Chain partie I……..…...1

Ball and Chain partie II……...…….…….44

Annexe……..…...121

Partie II Section analyse, *Liberté et conséquences*……...……...……....124

Introduction……..125

1. Vive la liberté……...……...……126

1.1 La libéralisation des mœurs……...126

1.2 La liberté et la famille……128

2. La guerre des sexes……...…….……135

2.1 L'émancipation de la femme…….135

2.2 Viol, prostitution et pornographie……..136

2.3 La violence du langage……..153

Conclusion……..156

Bibliographie……..158

À l’Homme-Enfant

Partie I

Section création

Ball and Chain

(Roman)

-1-

Le plancher craque sous les pas de Jos qui tente de s'égarer jusqu'à moi. Mon cœur autant que mon souffle s'emballe malgré mon esprit qui lui, se calme. Enfin. J'attends ce moment où une énorme vague chavire tout à l'intérieur, impatiente d'y arriver du réveil jusqu'au coucher.

Avant, c'était simple d'être avec Jos. Nous dormions dans la même chambre. Même s'il demeurait absent tout le jour, on se voyait la nuit. Mais quand il est parti, ma mère a sorti toutes ses affaires de la pièce comme si c'était normal de l'effacer comme ça. Ça m'a mise en colère. Jos aurait pu revenir n'importe quand. Qu'est-ce qu'on en savait? Je me disais que s'il décidait de rentrer au milieu de la nuit et qu'il ne retrouvait pas son lit, ses choses, il s'en retournerait, irait ailleurs. Pour être sûre de ne pas le manquer, je dormais d'un seul œil, déterminée à le retenir s'il se pointait à nouveau. Ma mère tentait de me convaincre des avantages d'un plus grand espace, mais je me foutais de l'espace. Jos comptait plus que ça. Je me suis peu à peu habituée au vide, on s'habitue à tout, mais la nuit, Jos m'apparaissait souvent. J'entendais sa voix, respirais son odeur. J'ai cru qu'il était mort et que son fantôme venait me dire quelque chose. J'en ai parlé à ma mère qui m'a répondu qu'elle savait Jos toujours en vie, que c'était le devoir d'une mère de sentir ce genre de choses. Je ne l'ai pas crue. Quelques semaines plus tard, pour mon anniversaire, une carte postale de lui arriva dans la boîte aux lettres, un sobre «joyeux anniversaire» sur une photo de bord de mer. J'ai évidemment noté la coïncidence, mais j'ai décidé de m'en foutre. Jos m'avait écrit, il vivait et pensait à moi. Le reste, ça ne comptait pas.

Jos arrive à ma chambre. Toujours de la même façon, il tourne la poignée de la porte, lentement, trop même, puis ouvre, mais à peine, juste assez pour se faufiler dans l'embrassure avant de refermer derrière. Il s'approche du lit, s'installe près de moi.

-Réveille-toi, belle Enfant.

L'enfance, c'est ce que mon frère admire le plus chez moi. «Tu vis dans un monde à toi, tu n'appartiens à personne, tu rêves, t'as encore les pieds dans le présent. T'as de la chance, belle Enfant. Profites-en» qu'il me dit toujours. En profiter je veux bien, mais je grandis. À chaque aube je suis un peu plus vieille. Je devrai bientôt trouver un moyen d'allonger cette enfance qui disparaît. Je ne veux pas que Jos se désintéresse de moi, une fois adulte. Ça me briserait le cœur de le perdre pour ça.

Je libère une place pour lui dans le lit, l'invite en levant la couverture. Sa peau, encore gorgée du soleil de là-bas, dégage une forte chaleur, mais ses mains, quand elles se posent sur moi, sont gelées. Jos s'assoit, acculé à la tête du lit qui cogne contre le mur en émettant un grincement aigu. Il tapote son ventre.

-Approche, viens là.

Je me couche sur lui, parviens à distinguer malgré la noirceur son bronzage encore foncé presque pareil au mien, accentué par le t-shirt blanc et usé qu'il porte tout le temps, où trois joueurs de soccer rouges exécutent un botté sous un croissant de lune et une étoile de la même couleur. J'imagine qu'il l'a acheté là où il a laissé une part de ce qu'il a été avant de se perdre, de devenir triste, une ville où il a sans doute aimé, pleuré, trahi. Ça

se voit que ça n'a pas toujours été rose là-bas, que ces années au loin lui ont fait assez de mal pour qu'il resurgisse ici, dans mon lit, chaque nuit. Je ne sais pas si je dois détester le monde pour la souffrance qu'il a affligé à Jos ou l'aduler pour me l'avoir rendu, mais qu'il soit là, c'est grisant.

Quand Jos parle de son voyage, c'est toujours de façon détournée. Il lance distraitement des indices, des noms de villes, des bribes de souvenirs, d'odeurs, ramenées du fond de son esprit, alors je bois chacun de ses mots pour être sûre de ne rien manquer, puis je les répète en boucles, analyse, cherche, creuse pour y trouver quelque chose de concret. Ses souvenirs trop beaux, maintenant trop loin, rendent certaines journées si amères qu'il a du mal à les avaler. Ces jours-là, Jos se laisse entraîner par mes paroles, des projets pour nous, au bout du monde. Ça lui laisse un goût de miel sur la langue, qu'il dit. Quand je raconte, que j'en suis au beau milieu de mon élan, il me demande de continuer, comme s'il craignait que je m'arrête subitement. Il en redemande, alors j'en rajoute, mélange les histoires insolites aux promesses répétées de bonheur. Jos ne me quitte jamais. Tant que je cause, il acquiesce en hochant la tête. Et, quand le jeu prend fin, il s'éteint comme si on l'avait débranché. Il se mute en une sorte de robot, silencieux dans la profondeur de ses pensées qui m'échappent et qui lui échappent peut-être aussi, le regard fixe, la bouche figée dans une grimace qui lui donne une expression bête, presque agacée. Durant les quelques minutes que dure sa transe, il n'est plus qu'un corps chaud et comateux. Sa respiration ralentit au point où, à un moment, je me demande s'il n'a pas lâché son dernier souffle. Ses yeux ressemblent à ceux d'un ours en peluche, effrayants d'inertie. J'aurais même envie de lui extirper un œil pour m'assurer qu'il s'agit bien d'un globe humain et non pas d'un morceau de plastique arraché sans cris ni douleur. Un

spasme le sort habituellement de son état comme si son âme, demeurée trop longtemps en retrait, retournait comme une fusée à l'intérieur de lui. Quand il reprend ses sens, il embrasse mon front du bout des lèvres et notre séance se termine là. Quant à moi, toute la nuit, je tente de cerner ce qui l'habite, pour quoi ou pour qui passent les ombres au fond de son œil vert, trop pareil à celui de notre mère.

Depuis son retour, Jos me visite avant d'aller dormir sur le sofa du salon. Il apporte des livres de toutes sortes, m'en récite des passages. Je ne comprends pas ce qu'il lit. Ce n'est pas important de toute façon. C'est la beauté des mots qui compte, toujours la beauté. C'est une mélodie qui s'échappe de sa bouche, chaque fois, une musique qui donne envie de fermer les yeux et de se laisser porter par les mots. C'est pareil avec les CD qu'on écoute dans des écouteurs, lui l'oreille droite, moi la gauche. Les rythmes et les paroles des chansons m'habitent pendant des jours. Durant ces moments, on est si près l'un de l'autre que je peux sentir son visage frôler le mien. J'hume l'odeur de ses cheveux sales et en bataille, observe son visage de profil, de face, de dessus, de dessous. Il est si beau, mon frère. C'en est presque souffrant. Et il a toujours de nouveaux artistes à me faire découvrir. On s'installe et il me dit : « Laisse-toi aller, P'tite Folie. Laisse la musique t'envahir. Laisse-la vivre à ta place. Ça fait du bien.» Jos parle souvent de se faire du bien. J'ai envie de lui dire que je n'ai pas besoin qu'on m'en fasse. Qu'il le garde pour lui, le bien. Il en a plus besoin que moi.

Parfois, très rarement, il me montre des photographies de voyage développées au compte-gouttes à la pharmacie. Elles offrent toujours à voir des gens de là-bas, des paysages orangés, chauds, presque trop beaux pour y croire, qui montrent bien que le ciel que Jos a connu ces dernières années rend le nôtre beaucoup plus triste. Quand il me

donne les photos, je dois faire semblant de les regarder pour la première fois, parce que la plupart du temps, je les ai déjà vues, en cachette. Sinon, il arrive saoul et les mains vides. Il se couche lourdement et me supplie de lui raconter des trucs, la fois où on a loué un chalet avec notre mère et son amoureux de l'époque, qu'on n'a d'ailleurs jamais revu après cette semaine-là, comme tous les autres, ou bien de lui décrire nos fêtes d'anniversaire passées à se goinfrer, les cadeaux qu'on a reçus. Il me questionne comme s'il commençait à oublier et qu'il trouvait nécessaire de se rappeler. Ça m'embête, mais quand on aime, on ne compte pas. Parfois, j'ajoute des détails aux souvenirs, mélange les histoires entre elles, mais ça passe. Il s'en fout, Jos, de la vérité. Il veut juste être ailleurs. Quand je n'ai plus rien à dire, je le force à meubler le silence. « Parle-moi de la mer, Jos. Parle-moi du sable, du soleil, de la lumière. Parle-moi des gens, des femmes, des enfants, des hommes de là-bas.» «Pas maintenant, P'tite Folie. Une autre fois, promis.» L'autre fois, elle ne vient jamais. Je finis la plupart du temps par inventer moi-même des souvenirs de voyage que je lui raconte à ma manière, celle d'un enfant qui n'a encore vu du monde que sa ville natale et la couleur de sa peau, mais qui fait comme si, en rêvant.

Je lui demande s'il s'est ennuyé de moi. Cette question, je la lui pose chaque jour. Il se penche sur moi pour m'étreindre. «C'est sûr, P'tite Folie. Plus que je m'ennuie de la mer. J'ai pensé à toi chaque jour.» Ma tête se soulève et suit le mouvement de son corps. Il répond toujours à ma question même si elle est devenue insipide à force de la poser, un peu comme quand on répète un mot des dizaines de fois, jusqu'à ce qu'il perde son sens. Parler pour ne rien dire, des mots, juste pour rassurer. Sa main, qui caressait ma tête, s'immobilise. Je discerne chacun de ses doigts emmêlés dans mes cheveux, la pesanteur de sa paume posée sur mon crâne, le poids des images qui naissent dans son esprit

embrumé. Après un instant, il murmure, comme pour lui-même : « La mer, P'tite Folie, ça arrange tout. Y aller, c'est comme tendre le bras quand on se noie. Mais pour l'apprécier, il faut s'éloigner le plus possible de la côte, à l'abri du monde. On sait qu'on est arrivé là où il faut quand il n'y a plus de vagues et qu'on ne voit rien d'autre que l'eau et les grains de soleil qui frétillent à la surface. Là, c'est le début du bout du monde. C'est comme arrêter d'exister, être nulle part. »

Jos prend une pause. J'aime quand il me parle comme s'il était ailleurs, loin de son esprit. Ça le rend honnête comme un gamin. Mais sa tristesse, je la ressens aussi et ça, ça me fait un mal de chien. Je ne connais pas encore l'amour. J'ai aimé très peu jusqu'ici, que mon frère et ma mère, mais j'ai lu, écouté de la musique, regardé la télé, les ai regardé eux, alors je commence à comprendre ce qui afflige mon frère. Jos a le cœur fendu et je ne peux rien pour lui, même si je l'aime plus que quiconque, sans doute même plus que la Shahrazade qui l'a mis dans cet état. Jos, il faut l'aimer comme il le mérite. Il faut l'aimer bien, comme moi je l'aime. *I know she told you, Honey I know she told you that she loves you, Much more than I did, But all I know is that she left you, And you swear that you just know why.*

«T'es allé souvent au bout de la mer?» que je lui demande, doucement. Il me répond quelque chose d'inaudible à travers un souffle plaintif. Je n'insiste pas et le laisse s'enfoncer dans sa douleur même si ça le rend laid. Les belles personnes ne sont pas nées pour souffrir. Leur visage n'est pas conçu pour ça.

Jos se redresse d'un bond, animé par un nouvel enthousiasme. J'ai souvent du mal à le suivre. Il me propose d'aller voir un film demain, celui de sa jeunesse, qu'il dit. C'est en début d'après-midi, je devrais être à l'école, mais il viendra me chercher en cachette et m'y amènera. Énervée, j'accepte et il me raconte les grandes lignes de l'histoire. Il récite à la manière d'un élève qui aurait appris son texte par cœur pour son exposé oral devant la classe : « Un lapin-vedette de Hollywood est accusé du meurtre d'un producteur, qu'il aurait tué pour l'avoir rendu cocu. » J'ignore ce que cocu signifie, mais un lapin héros de dessins animés, ça me plaît. Et ce qui me plaît encore plus, c'est de voir Jos en vie après des minutes interminables d'inertie dans lesquelles il était plongé. Son ton mécanique a le don d'éteindre toute magie dans son propos, mais bon, je m'en fous. Il est heureux à nouveau, rien d'autre ne compte.

Ma mère est déjà levée, habillée, maquillée. Elle lit une revue. Comme toujours elle ne m'entend pas venir. Je l'observe un moment comme je le fais depuis des années. Par l'étude de ses traits, de ses gestes, j'imagine ce qu'elle pense de ce qu'elle lit, la nuit qu'elle a passée. Elle ne peut pas cacher ses émotions, ses inquiétudes, ses états. Son visage, ses yeux surtout, ne savent pas mentir aussi bien que ses mots, dont j'ai appris à me méfier avec le temps. «Allo m'man.» Ses épaules tressautent. Un bond, à peine perceptible, comme si une minuscule bombe venait d'exploser en elle.

Ma mère, je la vois comme un soldat. Elle vieillit en se consacrant à sa mission avec une tenace volonté de réussir, mais aussi habitée par le sentiment qu'éprouve tout guerrier, celui qu'on peut tomber raide mort n'importe quand. Sa mission, je crois, c'est

d'apprendre à vivre avec nous, avec moi surtout, et avec sa mémoire. Elle n'a jamais l'air confortable nulle part, comme si elle était étrangère partout. Elle supporte mal le monde extérieur. Je commence à la connaître mieux. Ça a pris plusieurs années avant que je m'intéresse à elle. J'ai toujours été captivée par Jos, ensuite ç'a été les hommes en général et, quand ils ont cessé de me passionner, j'ai découvert ma mère et toute sa complexité. Une sorte de chevreuil qui joue les panthères. Elle mime le bien-être, feint la sérénité. Je connais son jeu et n'y crois pas, mais je fais comme si.

Chaque fois qu'on se croise dans l'appartement, chaque fois que je lui parle au milieu d'un silence, elle sursaute, comme tout à l'heure. Ça fait un bout de temps que j'ai compris qu'elle vit aussi dans son propre monde, un jardin secret si vaste qu'elle s'y perd. Et si on tente de la rejoindre, on s'y perd aussi. Pendant ce court moment où elle tressaute, son visage devient livide, neutre, semblable à celui d'une statue de cire, mais elle demeure belle même partie au fond de sa tête avec ses lèvres juste assez charnues, la perfection de son nez, ses sourcils bien découpés et ses yeux verts marbrés d'orange et de brun. De toute la génétique de ma mère, c'est de ses yeux que j'aurais le plus aimé hériter, mais elle les avait déjà donnés à mon frère, comme le reste. À moi, il n'est rien resté d'elle.

-Bien dormi?

Je me sens fatiguée. Je sais qu'elle le sait, mais je ne le lui dis pas. «Oui. Toi?» Elle aussi se sent fatiguée, je le vois à son visage travaillé par l'insomnie «Oui, merci», qu'elle répond en chuchotant pour ne pas réveiller Jos. Entre nous, c'est bref. Comme mon frère, elle n'est pas très loquace et j'ai dû m'y faire. À cause de ça peut-être, elle a

peu d'amis, quasiment aucun. Seulement des hommes - les femmes aiment trop jacasser pour bien s'entendre avec elle - qui passent le soir et disparaissent au levé du jour.

Ma mère ne vit qu'à la surface des choses.

Depuis mon enfance, le seul homme que j'ai réellement côtoyé a été Jos et, lors de son absence, je me suis mise à m'intéresser à eux. Ils m'intriguaient, surtout ceux que ma mère recevait la nuit une fois Jos là-bas. Je me suis mise à les étudier. À distance, j'ai appris à mieux les connaître. Je n'avais qu'à entrouvrir la porte de ma chambre pour les écouter parler, imaginer leur visage, leur corps, leur âge. On peut en connaître pas mal sur les gens en portant attention aux mots et aux expressions qu'ils emploient. Quand dans ma tête je parvenais à avoir une vue d'ensemble d'eux, je pouvais ensuite deviner leur regard sur ma mère, l'emplacement de leurs mains sur elle. J'analysais leurs paroles, leurs promesses, leurs mensonges, leurs rires. Je me suis vite ennuyée. En huit minutes, les hommes, on en a fait le tour. Ils n'ont rien de bien complexes. Je me suis alors mise à étudier ma mère, ses paroles, ses promesses, ses mensonges, ses rires à elle. Chaque soir, elle répétait des sottises à propos d'elle à un mâle nouveau, qui répliquaient avec des bêtises sur lui. Elle jouait avec eux, je crois, comme un chien avec sa balle.

Ma mère me demande si j'ai faim. Je lui réponds que oui parce que c'est ce qu'il faut répondre pour la rendre heureuse et ne pas l'inquiéter. Elle me tend les céréales, on mange dans un silence brisé par les crics et les cracs. Avant qu'elle me reconduise à l'école, je jette un œil au salon, regarde Jos endormi et espère qu'il n'a pas oublié nos projets.

La matinée brumeuse annonce un après-midi torride. Par la fenêtre de ma classe, je vois au-dessus du sol un reste de fumée blanche qui s'élève en volutes par endroits. Je ne porte aucune attention à l'enseignante. Des voitures circulent dans la rue, mais pas celle que j'attends. Le temps qui passe devient insoutenable quand enfin on frappe à la porte. Je sais tout de suite que c'est pour moi. La surveillante m'appelle et me dit d'apporter mes affaires. J'ai les mains moites, j'échappe mon étui à crayons en chemin, le rattrape. Nous marchons dans les corridors déserts où il n'y a que le son de nos pas et celui de mon cœur. La surveillante se retourne pour voir si je la suis toujours. Quand nous arrivons dans le hall d'entrée, Jos est là. Je ne sais pas ce qu'il a inventé pour me sortir d'ici en pleine matinée, mais ça a fonctionné. Nous nous accrochons par la taille et il me conduit dans une rue parallèle où se trouve la voiture de ma mère. Avant d'y monter, je fais le tour des portières et ouvre toutes les fenêtres. Jos, déjà installé au volant et prêt à partir, m'observe, un sourire au coin des lèvres. Il me suit du regard sans poser de questions, s'allume une cigarette et démarre la vieille Toyota. Une odeur d'huile et d'essence embaume l'habitacle.

-Prête ?, qu'il me demande.

-Prête. Prends l'autoroute.

Sans broncher, c'est ce qu'il fait.

Dans les voitures qui croisent notre route, que des passagers aux visages mornes et endormis. Derrière leurs vitres closes, ils ressemblent à des poissons, nageant d'un bout à l'autre de leur bocal. Les pauvres. Jos sourit, je souris aussi et je me dis que ces

personnes doivent être sacrément jalouses de notre bonheur. Quand Jos emprunte l'entrée de l'autoroute, il accélère et les poils de nos bras se dressent.

Il me demande de prendre le CD dans le boîtier noir et de l'insérer dans le lecteur. Le vent pénètre bruyamment l'habitacle. Mes cheveux volent dans tous les sens, happent mon visage de plein fouet. Jos monte le volume. *Didn't I make you feel like you were the only man, An' didn't I give you nearly everything that a woman possibly can?* Jos m'observe, le visage déformé par le vent. J'approche ma tête de l'ouverture et mes cheveux, propulsés à l'extérieur, s'énervent comme un drapeau sur un mât. Je me laisse envahir par la chanson de Janis. *I want you come on and take it, Take another little piece of my heart now, baby, break another little bit of my heart now, darling*.

Le claquement du clignotant retentit. Nous quittons l'autoroute, le vent se calme. Mes cheveux emmêlés retombent sur mes épaules. Je retire les mèches de mon visage. La musique est devenue trop forte depuis que nous avons ralenti, alors Jos baisse le volume et se gare dans le stationnement de la pharmacie.

-Attends-moi ici, ça ne prendra pas de temps.

Je retire le feuillet du boîtier pour passer le temps, regarde les photos de Joplin, parfois dans des robes vaporeuses ou assise sur une moto, avec ses cheveux crépus qui lui tombent sur les épaules, un boa de plumes roses en bandeau autour de la tête, des lunettes rondes et trop grosses sur le bout de son nez. Je suis absorbée par les images, par son visage ravagé, par son sourire, son étrange beauté. J'écoute la musique avec ce portrait en tête. Je revois aussi le sourire de Jos, sa manière de faire du *lip-sync* et de bouger lentement la tête durant les meilleurs passages, le point brillant dans ses yeux trop verts et

trop beaux. Je trouve de plus en plus que cette musique ressemble à mon frère. Je le reconnais dans le rythme, les paroles, la passion de Janis qui se révèle à travers sa voix rocailleuse.

Jos remonte dans la voiture et ça me fait sursauter. Je devine qu'il tient des photos par la forme du sac qu'il place dans la boîte à gants. En silence, il nous conduit au restaurant avant la représentation.

Assis à une table près de la fenêtre, nous étudions le menu. Jos n'a pas apporté les photos avec lui. Silencieux, il regarde dehors. Moi, pour passer le temps, je rejoue la chanson de Janis dans ma tête. *Baby, and I cry all the time! But each time I tell myself that I, well I can't stand the pain, But when you hold me in your arms, I'll sing it once again*, jusqu'à ce que la serveuse vienne prendre notre commande. Pour moi, des œufs, des toasts, du bacon. Elle me regarde d'un air étrange. Jos le remarque et quand elle se tourne ensuite vers lui, il lui rend son mépris, puissance vingt. Quand elle repart, mon frère se met à se foutre de sa gueule, un peu trop fort à mon goût puisque des gens se retournent.

-Conasse!

Mon frère s'emporte, mais moi, je m'en fous. Je ne suis même pas sûre de comprendre ce qui s'est passé pour qu'il se mette dans cet état. Il me regarde comme si j'avais tort de m'en foutre, mais abandonne et allume une cigarette. Il préfère se taire que de devoir aborder le sujet un peu trop glissant de mes origines.

Jos a toujours fait semblant que j'étais comme lui. Comme si j'avais l'air d'une arienne. Mais depuis *9-11*, ça devient difficile de faire comme si, parce qu'on me rappelle

ma «race» en pleine face chaque semaine. Comme Jos, ma mère ne parle pas de ça non plus. C'est une sorte de règle, je suppose. Même quand quelqu'un y fait allusion, pose une question sur mes origines ou passe un commentaire, ils n'y donnent pas de suite. Si on n'en parle pas, ça n'existe pas. Je suppose que c'est mieux ainsi.

Quand j'étais petite, j'aimais penser que ma mère nous avait conçus toute seule. J'admets que ça fonctionnait mieux pour Jos - il n'y a aucune trace de quelqu'un d'autre sur lui, un vrai clone. Même tout petit il lui ressemblait, mais dans mon cas, les gènes de ma mère ont été supplantés, anéantis de mon corps jusqu'à leur assimilation complète, alors je devais me trouver des histoires différentes, plus élaborées. On a tous besoin de croire en quelque chose. Alors j'imaginais dans ma tête que ma mère était tombée amoureuse d'un soldat, grand et fort, d'un bel étranger aux allures exotiques et qu'ensemble ils avaient vécu une folle histoire, trop belle pour être possible, passionnelle, plus grande que nature, l'une de ces histoires qui doit s'arrêter pour ne pas tout détruire. Quand je me racontais ça, ça calmait mes pensées, j'oubliais, je passais à autre chose. C'est pour ça que les histoires existent, de toute façon. J'ai dû cesser d'y croire quand un soir je suis entrée dans la salle de bains, me suis lavée les mains. J'ai vu le foulard accroché sur la porte avec les autres vêtements de ma mère. Je l'ai placé sur ma tête, serré autour de mon visage à la manière des femmes du Moyen-Orient, celles qu'on voyait de plus en plus aux informations et qui me ressemblaient. J'ai trouvé ça drôle de me voir comme ça parce que mes épais sourcils noirs mis en valeur par le voile me donnaient un look horrible. Front trop large, la pointe du nez un peu courbée. Je me regardais quand j'ai reçu la gifle de ma mère en plein visage, tellement forte que je suis tombée par terre. Je n'avais pas repris mes sens qu'une autre est venue, puis une autre. Pendant quelques

secondes, ma mère s'est comme perdue. J'ai eu peur d'elle, effrayée par ce que je voyais dans ses yeux, quelque chose de dur, de violent. Une brèche s'est ouverte en elle ce soir-là. Dans la plaie, j'ai aperçu quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant, un indice sur mon géniteur, qui ne fût sans doute pas un charmant soldat aux allures exotiques, mais quelqu'un de qui je devais me distinguer.

J'ai attendu qu'elle parte avant de me relever. Les claques, je les ai oubliées aussitôt que mes joues ont cessé de brûler. Je ne me souviens plus du mal que ça a fait. Mais je n'ai pas oublié sa fureur. Mon instinct m'avait pourtant dicté très tôt dans ma vie de ne pas aborder le sujet de mes origines, de ma conception. Cette soirée-là me l'a confirmé.

Ma mère est venue s'excuser plus tard. Je sais qu'elle était sincère. J'ai senti sa souffrance. Nous sommes restées silencieuses un long moment, assises dans mon lit à fixer le vide. Puis elle a parlé, doucement, presque en chuchotant, pour me dire de ne pas tenter d'être ce que je n'étais pas, ce que je ne serai jamais. Elle a insisté pour que je comprenne bien de quel côté du monde j'étais née. Puis elle m'a révélée la seule chose que je devais savoir sur Lui – elle appelait mon géniteur comme ça – soit qu'il n'était pas un homme, mais juste une chanson. Je ne sais pas quelle idée lui a pris de me raconter ça, mais elle a quand même fait son chemin dans mon esprit. Je sais qu'une chanson, ça n'engrosse pas, mais j'en ai quand même discuté avec Jos, qui m'a fait la promesse de la trouver, cette chanson. Le lendemain, il est rentré avec un grand cahier noir et des cassettes de musique empruntées à des amis. Chaque titre que nous écoutions devait être répertorié dans le cahier et je rayais ceux qui ne me parlaient pas. Toutes nos nuits devenaient des moments consacrés à cette recherche, celle de mon «père» pour Jos, et

celle de ma mère pour moi. Ce que je voulais, au fond, c'était la trouver, elle. Lui, il ne m'importait pas.

Cette entreprise me passionnait, mais pas autant que Jos. Je crois que c'est de voir mon frère s'appliquer avec tant de ferveur à dénicher l'impossible pour que j'y crois qui m'a fait tomber de si haut amoureuse de lui. Nous écoutions la musique, il attendait mon verdict pour changer de chanson. Parfois, nous savions tout de suite que ce n'était pas la bonne, mais nous l'écoutions quand même jusqu'au bout. C'était un long processus, mais j'aurais pu continuer comme ça toute la vie. Jos, lui, ne se prononçait jamais. Il ne faisait que fournir la musique et m'accompagner dans l'écoute. Nos recherches nous ont menés nulle part. Mais, même si nous avions trouvé ce que nous cherchions, je ne l'aurais pas dit, par crainte de diminuer mon temps, si précieux, passé avec Jos.

On termine le déjeuner. Jos me dit qu'il a des plans ce soir avec Gobie. Ça me fait mal de savoir qu'il ne sera pas près de moi. Au moins, je vais pouvoir fouiller pour trouver ses photos avant qu'il enlève celles qui parlent, celles qui révèlent des choses qu'il veut tant garder pour lui.

Durant la représentation de *Roger Rabbit*, j'observe Jos. Plusieurs fois. Sans cesse. Je le sens qui entre dans son univers d'ours en peluche. Quand Roger met Eddy dans le pétrin, le pape lui-même se tordrait de rire, mais pas Jos. Il reste là, calé dans le siège à fixer l'image sans la voir. Parfois il se tourne vers moi, sourit en constatant mon propre plaisir d'un sourire mécanique et sans vie, sans plus. Son mutisme encombre tout l'espace. Ça lui arrive souvent de changer subtilement d'état d'esprit. Quand il tombe, je me retrouve toute seule, encore. Chaque fois, je voudrais l'aider à sortir de là, mais je n'y

parviens pas. Je n'arrive même pas à essayer de le faire. Je bloque devant les mots à dire. C'est comme si je me retrouvais dans le même état que lui, comme si sa «toune» jouait plus forte que la mienne et que je devais m'y astreindre. Ces brusques changements d'humeur arrivaient parfois avant qu'il parte, mais rarement, pas autant que maintenant. Mon frère est un malade de l'âme. Ça vient, ça part. Je ne peux que l'aimer, toujours plus fort, parce qu'il y a quelque chose en moi, un désir originel qui me pousse à apaiser son deuil dont j'ignore tout. Je veux plus que participer à sa guérison. Je veux en être l'instigatrice. Je veux qu'il ait besoin de moi pour se sentir bien. Qu'il brûle sans moi.

Quand il est parti, c'était en pleine nuit. Une nuit d'automne. Il pleuvait, les gouttes se fracassaient dans les vitres. Je l'ai entendu entrer. Il a rempli son sac de ses vêtements et quelques cassettes de musique. Ses gestes étaient vifs. Ça se voyait qu'il était pressé, mais il ne faisait pas de bruit. Il a refermé la porte de la chambre sur nos regards qui se croisaient. J'ai compris qu'il ne reviendrait pas avant un bout de temps, mais je n'ai rien fait pour le retenir. À quoi bon? Quelque chose urgeait, j'imagine, ailleurs, loin de ma mère, de moi.

À cette époque, Jos était un rêveur. Il passait ses nuits à errer avec Gobie dans la forêt et revenait sale, saoul, défoncé. Il pétillait, jubilait. C'est ce que j'ai vu qui ressemblait de plus près au bonheur. Aussitôt que la porte s'ouvrait, je me réveillais, espérais impatiente qu'il me raconte tout. Ses fous rires provoquaient les miens et la magie opérait. Jos parlait toujours des révolutions qu'il fallait faire. Révolution d'amour, révolution de liberté, de musique, une sorte de Woodstock à l'échelle planétaire qu'il fallait instiguer. Je ne comprenais pas grand-chose, mais ça faisait briller Jos, tout ça. Il me parlait des années 60 comme s'il les avait vécues. Il adulait tous ces artistes

excentriques auxquels il voulait ressembler, même s'ils ont fini intoxiqués, étouffés par leur propre vomi. Il suffisait que je le trouve ridicule une seconde pour qu'il me lance un : «Crois-y, Aly. C'est notre seule chance». Croire, croire, il parlait toujours de croire. Aujourd'hui, il est tellement loin. Il n'y croit plus, ne voit plus les choses. Il a grandi trop vite, mon pauvre frère, là-bas.

Je sors mon vélo de sous les escaliers, essuie les gouttelettes d'eau sur la selle avec mon chandail et l'enfourche. Il fait une chaleur humide, mes vêtements collent à ma peau. Ma seule envie est de les retirer au plus vite. Je pédale de plus en plus rapidement, ferme les yeux, profite du vent sur mon visage et mon cou, libéré de mes cheveux qui flottent dans l'air. Mes mains, dont la peau pâlit à force de m'accrocher, glissent sur le caoutchouc du guidon. J'erre dans les rues bondées de voitures qui roulent au ralenti. Leurs passagers s'éventent avec leur main, impatients que la circulation se dissolve, que l'air entre enfin dans l'habitacle. Sur les trottoirs, les passants marchent à la vitesse des touristes et les citoyens du coin ont quitté leur logement devenu trop insupportable pour s'approprier l'un des rares coins d'ombre encore disponibles le long des bâtiments de briques.

Je traverse une partie du quartier, atteins la zone résidentielle avant d'arriver à l'orée de la forêt. J'abandonne le bitume et pénètre dans les bois en suivant l'étroit sentier. Chacun de mes coups de pédales projette de petits cailloux dans une trainée de poussière. Des arbres immenses s'élèvent autour de moi, m'encerclent comme si leurs bras se repliaient sur moi pour m'avaler. Je descends de ma bicyclette et marche à côté un

moment, puis je quitte le sentier et m'enfonce dans le chaos d'arbustes et de branches encore recouvertes de rosée. Je dois abandonner mon vélo derrière un bosquet déjà abîmé par mes passages des derniers jours. Je le recouvre de feuillages, y rabats les tiges les plus charnues et le contourne, l'observe puis conclus qu'il n'y paraît rien. Je ramasse une branche que j'utilise comme bâton de marche et continue ma route à pieds en contournant les pièges sur lesquels j'ai l'habitude de trébucher. En quelques minutes, je l'aperçois. Mon chêne. Il se démarque d'entre tous les autres. C'est le plus grand, le plus gros, ses feuilles sont larges et fières. Depuis plusieurs années, je viens me réfugier ici pour passer le temps. Tout est plus calme, plus silencieux. C'est aussi ici que les histoires de Jos sont nées. Il parlait d'un chêne parmi les érables. Il n'y en a pas des centaines dans le coin.

Je balaie avec ma chaussure les glands, les brindilles et les feuilles qui jonchent le pied de l'arbre, sors de ma poche un sachet de bonbons sûrs et m'assois. Tout semble plus grand vu de cet angle. Je cesse un moment d'agiter mes doigts sur le sac de friandises et constate le fracassant, profond et cacophonique silence qui s'offre à moi. Je prends une poignée de bonbons et les fourre dans ma bouche, retire enfin mon chandail et m'allonge dessus, la tête appuyée contre la base du tronc. Au-dessus de moi, les feuilles cachent presque entièrement le ciel, sauf à quelques endroits où des trous de taches paraissent. L'air frais sur ma peau me fait un bien fou.

Je ferme les yeux, écoute le bruissement des feuilles. J'imagine ma tête recouverte de cheveux-feuilles, les mêmes que mon chêne, et le vent passe à travers. Elles dansent et ça chatouille mon cuir chevelu. Parfois l'une d'entre elles se détache et flotte jusqu'au sol, lentement. Je conduis sur une route à toute allure dans une bagnole qui fait beaucoup de bruit. Un bruit sourd. Je roule vers l'Ouest. Il n'y a personne d'autre que moi sur le

chemin. Tout le monde a disparu, c'est tant mieux. Les quatre fenêtres de l'auto sont ouvertes. J'ai poussé le volume de la radio au maximum et, malgré le bruit du vent qui entre de plein fouet dans l'habitacle, j'entends chaque note parfaitement. Mes cheveux-feuilles virevoltent, s'entrechoquent et se froissent. Je penche la tête à l'extérieur. Mes cheveux-feuilles s'emportent. Je les sens tournoyer et se débattre à tout rompre sur mon crâne. Plusieurs se décrochent, mais il en pousse d'autres aussitôt. Jos, désormais avec moi dans mon périple, fait la même chose de son côté. Lui, il a des cheveux-feuilles d'érable. D'érable rouge. Ce sont les plus belles avant leur chute. Plus notre vitesse augmente, plus nous rions fort, plus nous nous amusons. La route sur laquelle nous roulons longe l'océan, la mer des souvenirs de Jos. Nous sortons la tête loin en dehors de l'auto et on s'éclate dans le vent.

Je pense souvent à ce genre de choses ces temps-ci, partir avec Jos, où il voudra, je m'en fous, tant qu'il y a la mer. Je me redresse et sors une enveloppe de mon sac à dos. Les photos de Jos. Je ne les regarde pas, pas tout de suite, parce qu'il y a comme quelque chose dans mon ventre qui m'agace, une sensation de «je ne devrais pas». J'attends un moment, jusqu'à ce que ça passe.

Une fois calmée, j'ouvre l'enveloppe, prends le paquet de photos, les compte. Douze. Elles y sont toutes.

Sur la première, la mer et la silhouette d'un bateau ancré au loin. La couleur de l'eau m'obnubile. Elle est si bleue, si belle. Elle brille. Je la fixe sans pouvoir passer aux images suivantes. Je m'imagine la chaleur du soleil, le bruit des vagues, Jos qui regarde la mer à travers son appareil. Cette beauté-là, quand on la voit en vrai, doit faire souffrir

autant que faire du bien. Je comprends de mieux en mieux de quoi Jos s'ennuie tant. Qui ne s'ennuierait pas ce ça? Je change enfin de photo en me disant que je vais y revenir plus tard. L'autre image, un pont aux gardes très bas peint en bleu, occupé par une lignée de pêcheurs, des vieux, des jeunes, et des dizaines de voitures derrière. Sous le pont, un passage où de gens marchent et mangent. Derrière, une ville qui longe l'eau et une tour qui s'élève au-dessus des autres bâtiments. Pas une tour moderne, vitrée, carrée et haute, mais une petite tour ronde faite de pierres. Je balaie la photo de droite à gauche pour ne rien manquer. Je fais pareil avec toutes les autres aussi. J'étudie chacune d'elles en détail, reconnaît quelques endroits que Jos a déjà mentionnés. Le quartier des marchands d'or, le bazar Égyptiens. J'en oublie le temps, l'heure, tout le reste. Le monde passe entre mes mains et il n'y a rien d'autre qui compte. Certaines images paraissent venir de si loin! J'aime tout, surtout quand Jos apparait sur l'image, toujours avec un sourire énorme. Il se fond bien dans le décor malgré sa différence d'avec les autres, les locaux. J'ai sans cesse hâte de voir ce que la prochaine photo me réservera, jusqu'à la dernière, le châtiment à mon péché. Je ne regarde pas toute l'image, juste cette fille avec mon frère. On ne la perçoit pas bien. Pas assez. Pas comme je le voudrais. J'aimerais voir son visage, étudier ses traits, ses vêtements, mais le soleil et la mer prennent trop de place dans l'image. Elle rit, je crois, et Jos la touche. Elle semble petite, belle aussi, sans doute. Elle a de longs cheveux, des lunettes rondes sur le bout du nez, une jupe jusqu'aux pieds dont les pans battent dans le vent. Janis Joplin, que je me dis. Plus je la regarde, plus je la reconnais en elle. Plus je la reconnais, plus je la regarde.

Tous les maux de Jos, c'est elle. Il souffre d'avoir aimé, de s'y être laissé aller. Les femmes, ça jette. Ça ne garde rien, que des cœurs meurtris, et ça laisse dans un piteux

état. Ça arrache tout, ça vide, ça trompe, ça abandonne. C'est la musique et la télé qui le disent. *Take another little piece of my heart now baby, Break another little bit of my heart now, darling*. J'imagine que sans la fatalité et la violence de la rupture, l'amour n'aurait pas de sens.

Si même le monde n'a pas pu satisfaire Jos, je me demande ce qui y arrivera. Elle non plus n'y est pas parvenue on dirait. Je souris. Je vois d'ici la scène de mon frère qui tombe dans l'amour comme un con et qui se brise dès le premier battement de cils sans se méfier. Et là, j'imagine qu'il se sent comme un junkie en manque et qu'il désire retrouver son mal, le sentir de près. Pour la première fois, je prends conscience de la faiblesse du cœur de mon frère, la même qui a perdu notre mère.

Je respire, me calme, me dis qu'il ne serait pas revenu si c'était pour repartir aussi vite. Au lieu de regarder à nouveau les photos qui me font souffrir, je les remets dans l'enveloppe, sauf la dernière que j'insère dans une pochette de mon sac à dos. Je ne sais pas encore ce que j'en ferai, la brûler probablement, mais je ne la lui redonnerai pas. Il la cherchera, la précieuse, mais il ne la trouvera pas. Il croira à une erreur, à un oubli, il me soupçonnera, peut-être, peu importe, il ne m'en parlera pas, de toute façon, et il ira en faire développer une autre. Si c'est le cas, j'aurai au moins tenté de le sauver, de le guérir, si on peut guérir de cette maladie.

L'automne.

Jos est de plus en plus absent, physiquement et mentalement. Je croyais que le temps et l'amour que je lui porte l'arrangeraient, le répareraient, mais il continue de

s'abîmer. Gobie a ouvert une boutique de livres d'occasion et Jos y travaille tous les jours. Même que souvent il y passe la nuit. Quand ça arrive, je ne ferme pas l'œil. Ma mère non plus. Je l'entends qui se promène sur la pointe des pieds dans l'appartement, écarte les stores du salon pour regarder dehors, retourne dans sa chambre pour se relever une demi-heure plus tard et refaire sa ronde. Comme moi, elle craint que l'histoire se répète et son impuissance lui pèse trop lourd pour trouver le sommeil.

Quand Jos est parti, la réaction de ma mère m'a étonnée. Elle n'en a eu aucune en fait. Elle a continué de vivre sa vie comme si de rien n'était, ou presque. Je l'ai souvent soupçonnée d'avoir été mise au courant de la fuite de Jos. Mais, comme toujours avec ma mère, les certitudes n'existent pas. Même si nous avons passé beaucoup de temps seules, elle est toujours parvenue à ne jamais révéler ses secrets. Jamais elle n'a prononcé un mot de travers, échappée un indice, quelque chose à me mettre sous la dent. J'ai compris assez vite que je n'obtiendrais rien d'elle, même si j'espérais toujours ne serait-ce qu'un détail. Il me fallait attendre l'un des rares moments où une brèche allait s'ouvrir.

Je ne sais pas si le mal-être actuel de ma mère, que je remarque depuis quelques semaines, a vraiment rapport avec les absences de Jos. Comment savoir, de toute façon? Je ne peux pas dire que je lui ai porté beaucoup attention, alors j'ignore depuis combien de temps elle dans cet état, cernée, amaigrie, blanchie, vieillie. Un mois? Deux peut-être? Ce doit être les hommes, encore. Sa vie nocturne a sans doute repris. Elle se passe juste ailleurs que dans le salon. J'essaie de ne pas trop y penser, de ne pas trop la regarder. Ce que je ne vois pas n'existe pas. Alors je passe beaucoup de temps au pied de l'arbre. Chaque jour où c'est possible. Bientôt la neige me le rendra inaccessible, alors j'en profite. Je partage mon temps entre les déchus de ce monde, Janis, Kurt, Dédé, que

j'écoute à tue-tête dans mon baladeur. *My girl, my girl, don't lie to me, Tell me where did you sleep, last night?*

Quand j'y vais, j'apporte la bouteille de Wild Turkey que j'ai volée dans les affaires de Jos. Je n'en bois pas beaucoup, juste un peu. Je trouve ça écœurant, mais ça aide à contrer le froid, le vide, à faire comme Janis et Jos. Je m'ennuie de lui, de nos nuits, de sa voix. Ses baisers. Son odeur a presque complètement disparu de l'appartement. Tout ce qu'il me reste de lui, ce sont les paroles de chanson qu'il me laisse parfois dans la boîte aux lettres et que je trouve au matin. J'analyse chacune d'elles, leur sens, leur poids, je les lis et relis, les chante et rechante. *One of these mornings, You're gonna rise up, rise up signing, You're gonna spread your wings, Child, an take to the sky.* Par ces bribes, je m'approprie Jos, ses états d'âme, ses humeurs, quand il est loin de moi et que je ne peux pas le toucher.

Ce soir, Jos mange à la maison avec Gobie. Ils ont l'air en forme, la boutique commence à être un peu plus achalandée qu'ils disent. Ça me fait du bien de voir mon frère, mais mon attention est constamment attirée par Gobie. Il ne ressemble à rien de ce que je connais, à personne. À lui tout seul il est tout un monde. Il parle souvent trop vite pour que je le comprenne, mais je pense que ça importe peu. L'effet est là. Même ma mère rit et boit du vin. Beaucoup de vin. Je ne l'ai pas vue comme ça depuis un bon bout de temps. Jamais en fait. Jos non plus d'ailleurs. Il pétille. On pourrait presque croire qu'il est heureux. Je le regarde en alternance avec Gobie, fascinée par leur complicité, par le monde qu'ils partagent et qui m'est inaccessible. Je suis jalouse de ça, un peu comme quand j'ai vu la photo de cette fille avec mon frère. Ça me gruge par moments, mais quand Jos me dit que je ressemble à Janis, je flotte à nouveau. Gobie approuve. Ma mère,

je ne suis pas sûre. Quand on est mère, on ne souhaite pas se retrouver avec une Janis Joplin comme fille, j'imagine. Pour affiner mon look, j'ai acheté des lunettes aux verres bleus et des vêtements à la friperie, j'ai cessé de brosser mes cheveux, j'ai regardé des vidéos d'elle sur scène et à Woodstock, complètement défoncée, imaginant que le monde pouvait changer à force d'amour et de shots d'héro. Je l'ai étudiée et maintenant, je l'incarne. J'adopte aussi sa mentalité. Je veux vivre passionnément, à fond de train, amoureuse à en souffrir. Je veux chanter, changer le monde, boire, fumer et me défoncer, concentrer les déboires d'une vie entière dans vingt-sept années d'existence.

Quand Jos et Gobie partent, tout le monde est saoul, sauf moi qu'on n'a pas laissée boire. Ce soir, le vrai visage de l'alcool m'est apparu. Il est sournois, agit lentement, change l'état d'esprit en douceur, fait oublier aussi bien qu'une histoire bien racontée. Ma mère laissait s'échapper des rires sonores, me regardait avec ses yeux brillants, souriait et me pressait le bras comme pour me montrer qu'elle était là. Avec ses joues rouge vif, elle est redevenue vivante et belle comme avant. Ça m'a fait bizarre de la savoir bien en vie après l'avoir vue morte si longtemps.

Quand les escaliers extérieurs ont fini de résonner sous les pas de Jos et Gobie, ma mère m'enlace et, en titubant, me conduit à ma chambre avant d'aller rejoindre la sienne.

Je m'endors presque aussitôt, étourdie, comme si c'était moi qui avais bu.

C'est une sorte d'inconfort qui me réveille. À travers mes paupières fermées, je peux percevoir la lueur pâle du soleil. Je n'ouvre pas les yeux tout de suite. J'attends que le malaise qui m'a sortie du sommeil se dissipe. En vain. Il se promène sur moi et ça pèse

lourd. Quelques secondes à peine s'écoulent, mais j'ai une impression d'éternité. D'un coup, j'ouvre les yeux.

Ma mère est dans l'embrasure de la porte, habillée, coiffée, maquillée. Elle tressaute en constatant mon brusque réveil qu'elle a pourtant provoqué à force de regards. Je me redresse sur mes coudes et, même si j'ai peine à voir à cause de la violence de la lumière, je remarque que les yeux de ma mère ont sombré à nouveau, ont regagné le vide d'avant le vin de la veille. Ses mains grouillent sur sa tasse de café et, même si on se regarde l'une l'autre, personne ne bouge, ne parle. On reste comme ça à s'observer, à attendre, jusqu'à ce qu'elle parte. Je l'entends commencer à laver la vaisselle laissée sur le comptoir. Je me lève et la rejoins en faisant exprès de faire du bruit pour ne pas qu'elle sursaute.

Je m'assois à table. Sans me regarder, elle m'annonce qu'elle devra s'absenter quelques jours. Pour le travail, qu'elle dit. Ma mère ment. Je le sais. Elle le sait. Elle prend une pause, se tourne finalement vers moi, attend une réaction de ma part qui ne vient pas. Je ne réagis pas parce que j'ignore quoi dire. «O.K.» que je parviens à répondre. Je songe à lui demander où elle va, mais je me résigne. De toute façon, je n'obtiendrai pas la vérité. Elle est incapable d'une telle chose.

Elle termine de laver la vaisselle, va à sa chambre pour en ressortir quelques minutes plus tard avec sa valise, toute petite, mais bien remplie. Elle me dit qu'elle me conduira à l'école et que Jos reviendra me prendre en fin d'après-midi, comme les autres jours où elle sera absente. En m'habillant, je me rends compte que je suis perdue,

mélangée entre le bonheur de passer plus de temps avec Jos et l'angoisse de la voir partir dans cet état-là «pour travailler».

Deux jours passent, je n'ai toujours pas de nouvelles d'elle. Jos ne m'en parle pas non plus. Est-ce que ça me surprend? Jos me rend incertaine. J'oscille toujours entre croire à son ignorance ou pas quand il s'agit de notre mère. Jos est si désintéressé parfois que je ne peux pas l'imaginer tout à fait innocent. Tous les deux, ils magouillent en me laissant délibérément dans l'ignorance.

Les derniers jours, je suis restée avec mon frère et Gobie à la librairie. La plupart du temps, on met des disques à plein volume qu'on ne baisse pas quand les clients entrent. J'erre dans la boutique, observe les gens, les livres, ceux qu'ils achètent, qu'ils vendent, qu'ils volent. Jos n'est pas très bon vendeur. Il ne sait pas s'exprimer et transmettre l'émotion comme Gobie, alors il s'occupe de marchander les bouquins que d'autres lui proposent. Toute la journée, ils parlent de livres, de musique, de films, ils boivent du vin – il y en a des litres derrière le comptoir – ils fument et font la sieste. Leur pain, ils le gagnent comme ça. C'est génial. Cet endroit, je ne le quitterais jamais.

Le soir, je rentre à la maison. Je me couche seule. J'attends Jos sans savoir s'il viendra. Mon intuition me dit qu'il y a de l'espoir pour ce soir.

Il arrive vers les deux heures du matin, au moment où je commence à tomber endormie. Les bruits du plancher me font bondir comme si je ne m'étais jamais assoupie. Il franchit le corridor sur le bout des pieds et vient me rejoindre. Mon cœur explose de joie en même temps qu'il se rompt d'angoisse. Je ne fais pas semblant de dormir. Pas cette fois. Je garde les yeux bien ouverts pour qu'ils tombent droit dans les siens le

moment venu. Quand l'impact se produit, il s'arrête sec comme un animal ébloui par les phares d'une voiture, puis, une fois ressaisi, il vient s'installer à mes côtés. Doucement, tout en légèreté, il se glisse dans le lit, un peu comme un homme qui rejoint sa femme à une heure qui laisse présager une soirée de déboires, doucement, en toute légèreté pour ne pas la réveiller. Il sent l'alcool. Plus que d'habitude. Je caresse ses cheveux sales qui laisseront leur odeur sur mes draps, ralentis le rythme de mon souffle pour ne pas briser le silence, pesant mais nécessaire, qui règne dans tout l'appartement, jusqu'au bout de la nuit. *Oh, I want the light without the darkness, I want the sky without the sun, When do the stars and the moon reach out? When they see me alone without my loved one.*

Ma mère est censée revenir aujourd'hui. Jos et moi l'attendons assis sur le bord du trottoir devant l'appartement, mais le ciment froid commence à nous geler les fesses. Jos me demande si ça m'embête de l'attendre seule. Ma bouche lui dit non, mon cœur hurle que oui. Il m'embrasse et part. Encore.

Je rentre, m'installe sur le sofa du salon. Je veux regarder la télé, mais je ne trouve pas la télécommande. J'écarte l'idée, trop paresseuse pour la chercher. Je reste là à fixer l'écran noir et à écouter le grondement du frigo. Autour, les affaires de Jos ont disparu, ses vêtements, son sac, ses photos bien sûr. Il a fini au fil des jours par les apporter chez Gobie. Officiellement, il n'habite plus ici. Mes nuits sont redevenues de simples nuits sans espoir, sans surprise, sans amour.

Comme je suis triste aujourd'hui.

Je me lève et jette un coup d'œil dehors, impatiente, sans savoir pourquoi, comme si j'attendais quelque chose d'autre que ma mère. Aucun signe d'elle. Plus le temps passe, plus ma solitude pèse lourd. Je fais le tour de l'appartement, remarque des choses que je ne voyais plus tellement elles n'ont pas bougé depuis longtemps, des objets posés ici et là pour faire beau. Je m'arrête devant le miroir de l'entrée, me regarde un instant. J'ai une tête horrible avec mes cheveux presque aussi sales que ceux de Jos. Je vois ce que je suis devenue pour lui plaire et finalement, ça me plait aussi. Je prends le temps d'observer chaque détail de mon visage : mes sourcils, un bouton sur mon front, mes lèvres gercées, fendues, mordues, mes cernes profonds, la couleur de mes yeux, de ma peau. Je me dis qu'avec moins de son leg à Lui et plus de celui de ma mère, je serais plus crédible en Janis.

Je quitte le miroir avant que mon cerveau ne se perde dans ces réflexions et marche dans le corridor. Comme un chien craintif, je longe le mur sur la pointe des pieds. Machinalement, sans le vouloir vraiment, enfin je crois, j'ouvre la porte de la chambre de ma mère comme si c'était la première fois, comme si je ne savais pas déjà ce qu'il y avait derrière. Je n'aime pas trop me retrouver ici. Il y règne une atmosphère trop lourde malgré la fenêtre plein sud qui laisse entrer le soleil sans barrières, la peinture bleu vif et la couette blanche immaculée. C'est pesant à cause des nombreux secrets qui se disputent l'espace, à cause des murs qui en ont trop entendu et du placard qui cache plus de mystères que je ne saurais imaginer.

Toutes ses affaires posées ici et là, devant moi, me donne envie de les toucher. Je sens son parfum – qu'elle n'a pas apporté avec elle – ouvre ses tiroirs, toujours avec l'oreille tendue pour être certaine de l'entendre venir.

Quand j'étais seule ici – ça arrivait souvent quand Jos était là-bas - je fouillais sa chambre régulièrement. Les objets de ma mère me paraissaient si beaux, si grands, intrigants. J'aimais aussi toucher ses bijoux, ses foulards. Mais le plus intéressant se trouvait au fond du placard. Des vêtements que je ne la voyais jamais porter, des robes rouges, parfois chics, parfois étranges, des brillantes, des bleues, noires ou avec des pois, des pièces sorties de son autre vie. Sa vie de soir, celle que j'entendais, mais que je ne voyais jamais. J'avais du mal à imaginer ma mère dans ces robes, mais elle devait être aussi fabuleuse qu'une vedette de cinéma. Puis, un jour, quand j'ai compris que ma mère avait choisi de garder ça pour elle, j'ai arrêté de venir. J'étais persuadée que c'était la meilleure chose à faire, mais là, je rechute.

J'ouvre les portes du placard. De tous les vêtements suspendus, je décroche un morceau, une veste bleu clair qu'elle porte avec un chandail blanc, l'enfile, me regarde et trouve que j'ai l'air ridicule en bleu clair. Je la remets en place, tente de deviner quels vêtements elle a apportés avec elle, constate que je n'en ai aucune idée. Avant d'aller plus loin, je me dégonfle. Je m'assure que mon passage n'y paraît pas et je referme les portes. Je continue de fouiller un peu partout, dans le bureau, la table de nuit, la commode. Dans un tiroir, je trouve une photo. Elle n'a pas bougé depuis la dernière fois. On y voit Jos à dix ans, debout à côté de ma mère et de moi, assises sur un horrible sofa. De l'autre côté, une vieille dame à l'allure rigide, très carrée pour une femme aussi petite. La première fois que j'ai vu cette image, c'était par inadvertance. Ma mère l'avait laissée traîner sur une pile de vêtements. Je lui ai demandé où on était sur cette photo, qui était cette femme avec nous. Elle m'a dit que c'était une tante aujourd'hui décédée. Mais, comme pour beaucoup de choses qu'elle raconte, c'était faux. Moi, j'ai tout de suite su

que c'était sa mère. Ça se voyait comme un nez dans un visage de clown. D'après Jos, nous fêtions Noël avec les membres de sa famille le jour où cette photo-là a été prise. Il m'a parlé d'eux à quelques reprises, de ce qu'il se rappelait. Ils y allaient deux fois l'an ; pour Pâques et à Noël. Il me racontait l'impression que ça lui laissait dans le ventre d'être avec ces gens-là, de la sensation qui gèle, qui absorbe, qui trouble, qui fait perdre ses moyens et ses mots. Il paraît que notre mère était si anxieuse la veille de nos visites qu'elle demeurait éveillée avec lui dans les bras, les yeux au ciel, l'esprit trop occupé à appréhender le lendemain pour pouvoir s'assoupir. Ce Noël-là a été le dernier que nous avons passé avec eux. Après, nous fêtions tous les trois à la maison, parfois avec les copains de notre mère, qui nous amenaient à leur chalet ou quelque part pour skier.

La nuit tombe. Toujours pas de nouvelles de ma mère.

Un bruit. Celui de la porte d'entrée. Jos. Babe. Mon frère, enfin. Fébrile, je l'attends couchée sous les draps, prête à recevoir ses histoires, à lui transmettre les miennes. Mais, à mesure que les pas progressent, je comprends que ce n'est pas Jos. Je reconnaîtrais les siens entre mille. La porte s'ouvre, mes yeux tombent dans ceux de ma mère. J'en perds le souffle. Je ferme les paupières, fais comme si je ne les avais jamais ouvertes, mais j'ai senti son regard me rentrer dedans. J'en souffre encore, comme s'il avait brûlé ma rétine. C'est douloureux, tellement que je les rouvre. Elle n'a pas bougé. Je me redresse, m'assois sans être capable de dire un mot, pas même bonsoir. Je me contente d'étudier son visage blanc, cadavérique. Ses cheveux sont défaits, ses traits tirés. Je devine tout de suite une blessure.

Elle s'approche, laisse tomber son sac à main sur le sol. Ses gestes imprécis et l'odeur qui émane de ses vêtements la trahissent. Ma mère a bu. Elle s'installe au pied du lit. Je n'ose pas la voir. Pas de si près. Je fixe une tache de sauce sur son chemisier. Mon cœur s'emballe. Il y a de la vermine qui grouille dans mon ventre.

Non, ce n'est pas une tache de sauce, c'est une tache de vin.

Je la perçois loin, ailleurs, vide surtout, mais la beauté l'est souvent, au final. Enfin, je la fixe. Pas pour la voir elle, mais pour la cerner. Ma mère est comme une tasse de chocolat bouillant. D'instinct, il faut y goûter tranquillement, du bout des lèvres. Mais je suis trop déstabilisée pour y comprendre quoi que ce soit. Elle prend mon énergie, gobe mes mots directement dans ma tête. Ma mère, sorcière. Le temps s'arrête dans un silence à la fois d'attente et de malaise.

Elle finit par bouger, s'installe près de moi. Le temps repart, soudainement. J'entends son souffle entremêlé au son de mon cœur qui s'agite, ressens les frissons qui naissent là où son épaule me touche. J'ai l'impression que le soleil va bientôt se lever. Je fixe la fenêtre. Que du noir. Il ne pleut pas. Il me semble que ça aurait été un temps parfait pour la pluie. *Sitting down by my window, looking at the rain.*

Ma mère pose sa tête sur mes cuisses, déploie son corps qui s'étend à la grandeur du lit. Là, maintenant, par le contact de sa tête sur moi, j'ai l'impression de ressentir son malheur comme si elle me l'injectait directement dans les veines. Je peux presque voir sa vie au loin, dans ses gestes las, lourds, l'évidence d'une défaite. Toujours aucun signe du soleil à la fenêtre. Je commence à désespérer. Jamais je n'ai autant souhaité l'aube que maintenant.

Je patiente, comme dans un espace trop vaste, attends que ma mère dise quelque chose, que le silence qui me balance en pleine face ma solitude s'estompe. Puis, elle lève les bras vers le ciel, prend mon visage, me caresse maladroitement. Elle sourit, candidement, et son sourire se transforme peu à peu en un rire franc, machiavélique. Un rire d'hyène. Elle se tord, tente en vain de l'étouffer, mais quand elle se rend compte qu'elle n'y arrivera pas, elle se laisse aller encore plus, jusqu'au couinement. Un rire vulgaire.

J'attends que ça passe.

-Ma mère a crevé. Finalement, elle a crevé, qu'elle parvient à articuler entre deux éclats de rire qui continuent de fracasser la nuit et de me rappeler comme elle est sombre, ma mère, comme elle est étrange aussi, de se rire de la mort comme ça.

-Ma mère a crevé, qu'elle répète.

Je remarque que c'est la première fois que je l'entends prononcer ce mot, «mère», et ça sonne comme du venin, comme si elle avait toujours été au-dessus de ça, comme si sa génitrice ne valait pas ce mot, qui pouvait être prononcé par d'autres, mais qui n'était pas assez bon pour elle. Je ne sais pas quoi répondre. J'ignore même si je dois répondre quelque chose. Les os de mes genoux lui entrent dans le dos quand elle se glousse. Elle ne sent rien, continue à rire durant un temps fou, qui me semble des heures. Si je pouvais, je rirais avec elle, mais le bruit de fond caché derrière son rire m'en empêche. *All around I felt it, All I could see was the rain.*

Ce soir, en jubilant ivre morte, ma mère laisse verser sa vie dans le désespoir comme si elle ne ressentait rien. Encore et toujours comme si elle ne ressentait rien. Plus

que jamais je la vois comme un mélange d'éléments que je ne sais pas décrire. Peut-être que ça ne se décrit juste pas, mais il me paraît évident qu'elle souffre de la même maladie que Jos, un trouble sans remède qui lui ancre le corps ici et projette son âme ailleurs.

Elle tousse. Ça la fait arrêter de rire, enfin.

L'orage est passé.

L'hiver roule sur ma mère comme un bulldozer.

Jos, tombé un soir sur l'insomnie de ma mère, ne me visite plus du tout. Jamais. Je n'ai plus rien à faire d'autre que de vivre en silence, d'attendre l'issue de la nuit pour fouiller la boîte aux lettres et espérer y trouver au matin un vers, une parole, n'importe quoi. Mes jours passent dans la musique et dans les livres. J'ai le cœur qui gonfle. Qui gonfle, comme le ventre de ma mère.

Comme mon malheur est grand.

J'avale une pilule pour dormir, sinon, je me réveille au moindre son, chaque fois déçue. Je mets les écouteurs sur mes oreilles, me cale dans mon lit et écoute en boucle Kurt qui chante. *She eyes me like a Pisces when I am weak, I've been locked inside your heart-shaped box for weeks.* Tranquillement, je me sens tomber dans l'entre-deux, entre le sommeil et la conscience. La sensation est unique. Je force mon esprit à demeurer éveillé. *I've been drawn into your magnet tar pit trap, I wish I could eat your cancer when you turn black*. Mon corps, lui, je le laisse tomber. Je ne peux plus bouger aucun membre même si je l'ordonne à mon cerveau, comme si je mourais et en étais consciente,

comme si mon esprit en toute lucidité voyait mon corps crever d'une overdose. *Hey! Wait! I got a new complaint*. Les vibrations de la musique me portent. *Forever in debt to your priceless advice.*

Ma jambe. J'ai l'impression qu'elle bouge «Réfléchis Aly.» J'ignore vers où diriger ma pensée. Je pense à penser. Je ne pense pas, me reproche de ne pas essayer assez fort. Ma jambe à nouveau lourde. Ouvrir les yeux. Plus facile à penser qu'à faire. Péniblement, j'y parviens.

Au bout de mon lit, Jos tient ma cheville et la brasse de gauche à droite. Il me dit quelque chose, ses lèvres bougent. Je retire mes écouteurs.

-Réveille-toi, belle Aly.

Je me redresse, étourdie. Mes paupières sont pesantes, je les maintiens ouvertes avec peine.

-Babe!

-Habille-toi. On sort.

Jos prend mon sac à dos, enlève les livres qui s'y trouvent et y fourre un sac de plastique rempli de je ne sais quoi, des CD empilés à côté du lit, une couverture, et il finit en me quémandant mon baladeur, qu'il place avec le reste.

-Mets un chandail chaud. Je t'attends dehors.

Jos part avant que je comprenne ce qui vient de se passer. Je m'exécute quand même, au ralenti, en tentant de reprendre mes esprits. Les effets du somnifère ne se sont

pas dissipés et ma vue demeure brouillée. J'ai froid. Confuse, j'enfile mes vêtements de la veille qui traînent sur ma commode, prends une veste et sors à mon tour. Je jette un coup d'œil vers la chambre de ma mère, d'instinct. J'ai du mal à me décrocher le regard de là.

Jos m'attend au bas des escaliers, les mains accrochées aux bretelles du sac et le capuchon sur la tête. Il a l'air d'un gamin, d'un enfant troublé, angoissé. Je commence à me réveiller un peu plus. Je demande à Jos où on va.

-Tu verras.

J'essaie de réfléchir, de penser à quelque chose, mais j'ai l'esprit encore trop embrumé pour y parvenir, alors je suis Jos, simplement.

Nous marchons en silence, Jos dans la rue, les mains toujours rivées aux bretelles du sac, et moi en équilibre sur la bande des trottoirs. La température est idéale et les rues à cette heure sont désertes. On se dirige vers la forêt, celle où je vais toujours. Il m'amène à mon chêne. Je garde le silence, me contente de le suivre. Jos s'allume une cigarette. La fumée lancée dans l'air prend toute la place pendant un instant. Quand il réapparaît derrière, ça m'enchante. Tout m'enchante.

Arrivée au petit chemin de terre qui commence là où le pavé se termine, j'agrippe la main de Jos, la serre très fort dans la mienne, ferme les yeux et continue de poser un pied devant l'autre, presque malgré moi, dans le noir de mes paupières, dans le noir de la nuit et de la solitude qu'elle me procure. Je n'y vois rien mais c'est plein d'images. Portée par le bonheur d'être là, je me rapproche de Jos, tente d'attraper une bribe de son

odeur, qui se perd dans un arôme plus puissant de terre froide et de sapin, une odeur de forêt qu'il ramenait avec lui, autrefois.

Quand Jos sortait, ma mère faisait semblant de ne rien entendre et demeurait dans sa chambre, mais je savais bien qu'elle était au courant. Du moment où il quittait l'appartement, elle faisait des allers-retours entre sa chambre et la salle de bains. J'entendais le plancher craquer sous le poids de son pas inquiet. Son malaise se sentait dans toute la maison. Cinq minutes après son dernier tour, Jos arrivait et se faufilait jusque dans la chambre où je devais supposément dormir. Aussitôt qu'il entrait, je savais par ce parfum de terre mélangé à un fort relent d'alcool où il avait passé la soirée. Il s'asseyait sur le plancher près de mon lit, chantonnait des poèmes juste assez fort pour que je les entende, mais pas suffisamment pour que les mots s'éloignent de nous. Il racontait ses amours et ses angoisses, sa joie et sa folie, je suppose.

Jos s'immobilise juste avant d'emprunter le sentier. Il retire le sac de son dos, le dépose sur le sol et fouille à l'intérieur. Submergée par la noirceur, n'ayant comme seule lumière qu'un pâle faisceau de lune, c'est comme si je venais ici pour la première fois. Et il y a ces bruits tout autour, des sons sans corps qui attendent la tombée de la nuit pour exister un court moment. Je me dis qu'il ne peut rien arriver de bien grave, parce que le soir, l'amour domine le reste.

Jos allume une lampe de poche et nous poursuivons notre route. Il me demande si j'ai peur. Un simple susurrement. Je lui réponds que non en baissant aussi la voix. Je ne veux pas rompre le silence qui nous unit.

-On est presque arrivés.

Je remarque malgré la noirceur le buisson dans lequel je cache ma bicyclette. Nous quittons le sentier de terre battue pour nous aventurer directement au cœur du bois. Je trébuche, des branches me grafignent et fouettent mon visage même si Jos prend soin de les retenir après son passage, mais ça me fait du bien, ça me secoue les esprits.

Nous arrivons.

Jos sort une couverture du sac et nous nous asseyons dessus. Nos yeux s'habituent peu à peu à la noirceur alors Jos éteint la lampe. Nous demeurons assis, silencieux parmi le bruissement des feuilles. J'ai peine à reconnaître cet endroit que j'aime tant. Même le silence est différent.

Je m'approche de Jos, pose ma tête sur son épaule, ferme les yeux et chantonne, rien de bien précis, juste une mélodie inventée à mesure pour rompre le silence tout en douceur et lui enfoncer du même coup ma voix dans le crâne pour qu'elle envahisse toute la place. Il prend dans la poche de sa veste son paquet de cigarettes, en sort une, l'allume. La lumière du briquet illumine son visage un instant. Ses traits si beaux, si fins. Je continue de savourer ce moment même quand la flamme s'éteint. J'oublie tout, la nuit qui va trop vite, qui devra finir, ma mère et son «heureux évènement». J'arrive même à oublier qu'encore une fois, c'est l'été qui s'achève.

Jos grille sa cigarette, sort du Wild Turkey, brandit son butin au-dessus de nos têtes avec un large sourire. Il prend la première gorgée, me tend ensuite la bouteille. En automate, je porte le goulot à mes lèvres et bois. Le goût est horrible et ça doit paraître dans mon visage, mais Jos ne le remarque pas.

Jos choisit un CD, qu'il dépose à l'intérieur du *discman*, et me tend l'un des deux écouteurs, puis les chansons de Janis défilent. *Summertime, time, time, Child, the living's easy, Fish are jumping out, And the cotton, Lord, Cotton's high, Lord, so high.*

Assez vite, la tête commence à me tourner. Je suis prise d'euphories passagères. Je ne sais pas si c'est l'alcool ou si les somnifères que j'ai avalés y sont aussi pour quelque chose. Mon écho me revient comme les rires de ma mère, cette nuit-là, ses rires lancés comme un mauvais sort et qui nous ont porté malheur depuis.

Je la repousse à coups de gorgées de bourbon.

Jos, lui, sourit bêtement, chante ses passages préférés, qui s'envolent jusqu'à la cime des arbres. J'ai l'impression de voir les mots me passer devant le visage comme pour me narguer. *Well, I got a girl with a diamond ring, I'll tell you, boys, she knows how to shake that thing, Oh! Easy rider don't you deny my name.*

Pendant un instant, un court, ou peut-être un long, je ne sais pas, je n'ai plus aucune notion de temps, comme si je n'existais plus, comme si j'étais ailleurs que dans mon corps. Jos allume un joint et me le passe. J'en prends une bouffée, tousse, mais ne sens rien, ni le mal ni la fumée qui pénètre dans mes poumons.

Je ris.

Je m'esclaffe.

C'est l'existence tout entière qui part, qui s'envole, qui disparaît comme un rêve trop léger. Mes rires volent en éclats, se transforment en mots pour le retour. Avec la voix de ma mère, ils disent : «Ma mère a crevée». La musique n'est plus assez forte.

-Monte le son, Babe!

J'entends ce que je dis, mais je ne sens pas mes lèvres bouger. C'est étrange. Et la voix qui me répond, je ne la reconnais pas. Tant pis. Il n'y aura que Janis. *I pulled my harpoon out of my dirty red bandanna, I was playing soft while Bobby sang the blues.*

J'ai besoin de toucher Jos. J'étends mon bras, fends l'air sans parvenir à le frôler. Son absence est trop grande alors je me glisse jusqu'à lui, jusqu'à pouvoir caresser son visage, sa barbe, ses cheveux, jusqu'à pouvoir lui dire au creux de l'oreille que je l'aime.

-Je t'aime, Babe. Et je m'ennuie tant.

Je le lèche de la joue jusqu'à l'oreille. Ma langue est comme une flamme qui brûle. Il rit en s'essuyant, puis prend une autre bouffée, plus longue. J'ai l'esprit léger, mais le corps trop lourd. Je laisse tomber ma tête sur les jambes allongées de Jos. Il baisse les yeux vers moi, aspire à nouveau une bouffée qu'il recrache au-dessus de nos têtes en expirant lentement, longtemps. Pendant un instant, son visage disparaît dans un nuage de fumée blanche. Je voudrais lever le bras et la dissiper. Je n'y arrive pas. Trop lourde. Trop lâche. Trop molle. J'attends qu'elle parte toute seule. Je souffle dessus. Jos sourit, me passe le joint que je ne veux pas - je suis trop partie, trop fatiguée - mais je l'accepte quand même. J'aspire une bouffée, minuscule, la recrache, attends que ma tête cesse de tourner. Ça n'arrive pas. Ça continue. Tant pis. Tant mieux.

-Aly, P'tite Folie.

Jos prononce ces mots et aussitôt je souhaite qu'il se taise. La ferme, Babe! Puis quelque chose d'indéfinissable s'immisce entre lui et moi, brise la nuit jusque-là féérique. J'ai si peur que je dégrise. Il continue.

-M'en veux-tu d'être parti?

Je lui explique avec une verve féroce que je ne peux pas lui en vouloir. C'est impossible. Je lui pardonne tout, tout haut, mes yeux dans les siens qui fuient.

-Je t'aime trop. Je n'ai pas de place en dedans pour t'en vouloir…

Je n'ai pas fini qu'il me coupe.

-Il faut que je te quitte, P'tite Folie, mon Enfant, ma fleur. Je sais que c'est épouvantable de te faire ça encore parce que ce qu'on vit toi et moi, là, je voudrais le vivre à jamais, mais on peut pas, P'tite Folie. C'est toujours, ou jamais. Tout ou rien. Tu comprends?

Je tombe dans un grand vide. Je m'agenouille devant lui, étourdie, à un point tel où je vacille. J'ai soudain l'impression qu'il fait clair, que je peux voir à travers la nuit chaque parcelle du corps de Jos comme si une lueur divine était apparue. Je lui demande, comme si je n'avais pas compris, s'il va continuer de venir me voir, la nuit. Il me répond qu'il aimerait venir me voir toutes les nuits, tous les jours, tout le temps, mais que ça devient compliqué. Je réussis à l'interroger d'une voix tremblotante sur ce qu'il me restera, à moi.

-Je te laisse mon cœur, Aly. Je te l'ai donné, tu le gardes jusqu'à ce que je revienne le chercher.

-Qu’est-ce que tu veux que j’en fasse, de ton cœur en mille miettes plus bon à rien? Garde-le. Reste avec moi, Babe.

Jos tente de m’expliquer que je suis jeune, qu’on n’est pas tout seuls, qu’il y a notre mère et que pour les autres, il est un homme avant d’être mon frère. N’importe quoi. Des raisons. Des excuses. Jos essaie de stopper la conversation en me caressant la nuque et en répétant «Je t’aime, P’tite Folie». Ses mots m’enflamment. Mon ventre brûle.

-C’est pas ça l’amour, Babe...

Puis c’est l’escalade.

-Tu peux pas partir. Pas avec maman dans cet état. De toute façon, t’es pas un homme, Jos, t’es juste mon frère.

Je parle fort. Je dérive. La dureté de mon ton me surprend. J’ordonne, supplie, condamne. Je ne sais même pas où je veux en venir. Je m’en fous. Fuck!

-Y’a pas de règles, Babe. Pas de maître, pas de lois. On est tous seuls. On fait ce qu’on veut. On va partir ensemble si c’est vraiment partir que tu veux. On va être Bonnie and Clyde. Jos and Aly. Comme eux nos noms ne viendront plus jamais l’un sans l’autre. Jos n’existera pas sans Aly, ni Aly sans Jos. On va tellement pas se quitter qu’on va finir par nous appeler Joandaly, comme si on était une personne.

Jos prend une série de bouffées l’une à la suite de l’autre, rapidement, avant de planter le mégot dans la terre et de recracher la fumée droit devant lui en un seul souffle puissant. Il regarde ailleurs, refuse de me voir même si je lui serre le bras.

-Je pensais que j’étais guéri, Aly. Mais je me suis trompé.

La voix de Jos semble venue du fond de mon propre crâne. Je lui demande s'il est malade.

-Non.

Il me parle de spleen.

-De quoi?

Il me raconte son blues, sa déprime. Des maux inexplicables, quelque chose de plus grand que lui, pire que la maladie parce que ça ne se soigne pas. C'est dans l'âme que ça pousse. Un mal d'artiste auquel il ne peut rien. Il doit se retrouver.

- Moi-même je sais pas qui je suis. C'est pas grave. Et la déprime, ça se traite. On a juste à s'aimer, à continuer toujours comme cette nuit, à comprendre le sens de la vie une gorgée après l'autre au milieu du bois.

J'ai la bouche sèche. C'est la confusion dans mon esprit. Jos m'empêche de boire encore. Je n'insiste pas. Ça tourne, de toute façon. Trop. J'ai juste le temps de bouger la tête pour ne pas vomir sur Jos. Il tient mes cheveux jusqu'à ce que j'ais fini.

Après, je me sens mieux, mais j'éprouve une forte envie de dormir. Jos se couche sur le sol, la tête appuyée sur le sac avec moi rangée au creux de son épaule. J'ai froid, mal au cœur, à l'âme, mais je m'endors, les yeux noyés dans mes larmes et l'odeur putride de mon haleine dans les narines.

C'est ma vessie trop pleine qui me réveille. Le soleil est déjà levé, mes yeux en souffrent. Nous n'avons pas bougé. Jos n'a pas dormi. Je m'enfonce dans la forêt, m'assure qu'il ne peut pas me voir, fais ce que j'ai à faire. Je suis toujours étourdie et j'ai

un goût horrible dans la bouche. J'ai du mal à remettre mes idées en place. On ne peut pas dire que j'essaie non plus.

Mon état ne m'empêche pas ne m'en faire pour le retour. Tout me manque. Je ne sais pas l'heure qu'il est, mais des voitures commencent à circuler dans les rues. Nous sommes sales, cernés, épuisés. Nous faisons le trajet en silence. J'ignore si c'est la fatigue ou bien le retour qui fait ça, mais je n'arrive pas à formuler une excuse convenable pour ma mère dans ma tête.

Je salue Jos, tente de retenir les émotions dans ma voix quand je lui dis que je l'aime. Il me regarde monter l'escalier, moi je le regarde partir en espérant que ce n'est pas la dernière fois que je le vois. J'attends qu'il se retourne avant d'entrer. Il disparaît.

J'ouvre la porte sur une cuisine déserte, parviens à ma chambre sans croiser ma mère. Je me déshabille, me couche, prie à m'en fendre l'âme. *Come on back to me, I know we can be, Part of a magic race. Come back, and believe my love. Come back, please believe my love. Come back and believe the magic of love.*

Au réveil, je trouve ma mère morte. Un cadavre encore chaud étendu dans son lit.

Au réveil, je trouve aussi sur le pas de la porte un disque où il est écrit mon nom de la main de mon frère.

All around I felt it, All I could see was the rain. Something grabbed a hold of me, honey, Felt to me honey like, Lord, a ball and chain. Yeah! Hey! You know what I mean, But it's way too heavy for you, You can't hold it tomorrow.

-2-

Je m'assure que Gobie n'est pas à la maison avant de rejoindre Jeff dans ma chambre. J'ai horreur qu'il m'entende baiser, qu'il m'imagine au lit avec un quelconque attrapé dans un bar au milieu de l'après-midi. On n'a jamais parlé de mes habitudes sexuelles ensemble, mais il me connait. J'aime les hommes et ce qu'on peut en faire. Pour mon plus grand divertissement, je les choisis avec soin, évitant tout ce qui est ferme et enviable. Les beaux hommes sont trop préoccupés par leur propre personne pour qu'on puisse profiter pleinement de leur faiblesse. Avec eux, ce n'est jamais amusant. Il faut jouir sensuellement, avoir la classe d'une duchesse et penser à la pause qu'on prend quand on suce pour demeurer jolie à tout moment. Vive le pourri. Vive l'aigri. Pour prendre mon pied, je recherche des Simon Birch repoussés par toutes, rien de plus. Je me soumets au principe du Dîner de cons. C'est une baise de cons.

Je fais rapidement le tour de la maison, m'assure de verrouiller les deux portes, puis entre dans la chambre où Jeff m'attend, assis sur le lit. Il a desserré sa cravate et détaché lentement sa chemise. Il me regarde d'un œil incertain comme si, soudainement, il prenait conscience que derrière ses boutons un a un défait allait apparaître son corps chétif, tout en creux et en bosses, dépourvu de muscles et de charme, un corps irrecevable dans ce monde qui suinte la perfection.

Je perçois son malaise dans ses mouvements incertains, dans ses yeux qui courent sans pouvoir se fixer. La honte monte en lui et rougit la peau de son visage. Il se dit sans doute qu'après la chemise viendra le temps d'abandonner le pantalon pour se mettre au boulot. C'est toujours comme ça. Une fois bandé, ça lui passera.

Je referme la porte, me retourne vers lui. Il sourit, timidement. Je m'approche, retire sa chemise. Ces pauvres bêtes ont besoin qu'on les rassure, qu'on joue à la mère jusqu'à ce que leurs couilles reprennent du service.

On peut trouver toutes sortes d'hommes en après-midi dans les bars. Tous des Jeff repoussés par les femelles du soir qui recherchent de vrais mâles, forts, riches, capables de leur faire mouiller leur petite culotte à coups de restaurants chers et de chaussures italiennes. Les *Jeff* ont compris qu'ils ne pourront jamais copuler avec ce genre de femmes, alors ils traquent la racaille.

Ces hommes que je ramène chez moi sont totalement dépourvus d'espoir, de principes, de tabous. Ils ont l'habitude des putes et des paumées. Moi, je leur propose en cadeau mon corps, mes seins, mon cul à moitié hypothéqué par la cellulite, mais tout de même enviable pour des types comme eux. Bref, la porte de leurs fantasmes s'ouvre sur mes cuisses béantes, offertes sans condition, et, à partir de là, il ne reste plus qu'à les laisser œuvrer.

Malheureusement, ils perdent à peu près tous la tête et ne font plus que s'agiter comme un chien monté sur sa chienne. J'imagine que, d'un œil extérieur, ce doit être un spectacle à la fois hilarant et pathétique. Ils me font toujours rire, c'est le pied. Par contre, si je veux jouir, je dois me rabattre sur ma propre personne. C'est le prix à payer.

Je lui enlève ses vêtements. Il ressemble à un gamin qui se laisse déshabiller par sa mère en la regardant d'un air niais. Il halète quasiment, commence à perdre l'esprit. Son animal intérieur revient peu à peu, parce que chez les hommes, la bête n'est jamais loin.

Je retire mon chandail, mais Jeff m'ordonne de le remettre et de n'enlever que mon pantalon. Il vient de passer au second niveau, celui où il prend le contrôle de la situation. Dans leur quotidien, ces hommes sont soumis et conscients de l'être, alors au pieu, ils se vengent en jouant les despotes. J'aime bien quand ils atteignent ce stade, habituellement dès qu'on a enlevé nos vêtements. Souvent, leur jeu est si peu crédible que la scène en devient insolite. Ça me prend tout pour garder mon sérieux.

Je m'assois sur le bord du lit, les jambes ouvertes, sans pudeur. Debout devant moi, il fixe mon sexe en se masturbant, le visage sérieux, presque sévère. J'aime les observer, voir passer dans leurs yeux cette lueur de démence, de maniaque sur le point de s'abandonner au plaisir, enfin! Il perçoit à travers mon sexe celui de toutes celles qu'il n'a pas pénétrées et, en son for intérieur, il se promet qu'il lui en fera voir de toutes les couleurs. C'est aussi pour ça que je les choisis.

Il s'approche de moi, enfonce sa queue dans ma bouche et pose sa main derrière ma tête. Il contrôle la vitesse et la profondeur de la fellation et ne se gêne pas pour forer aussi loin que possible. Ça me donne des haut-le-cœur, mais je tiens le coup et continue de le sucer comme si sa queue était recouverte de la plus délicieuse des meringues.

Il gémit, un bruit rauque et lancinant. Il articule quelques obscénités avant de retirer son pénis et de me pousser sur le dos. Il adopte cette attitude confiante qu'ont les acteurs de films pornos. Ses gestes sont francs, décidés, et il me regarde comme la plus paumée des putes. Il atteint le niveau trois, je deviens sa chose et je ne serais pas étonnée qu'il me flanque une gifle d'une seconde à l'autre.

Ça me fait rire. Je ne peux pas me retenir. Souvent, les *Jeff* confondent mon hilarité avec la jouissance, mais là, dans l'inaction, je suis démasquée.

Sans arrêter de se masturber, il me demande pourquoi je ris. Je lui réponds qu'il a une sale gueule. Je lève les jambes bien hautes en le regardant dans les yeux et je touche mon sexe avec le bout de mon majeur.

Il s'approche de moi, la main ferme sur sa queue gonflée, puis enfile un condom. Malgré ma remarque, il va quand même me baiser. Je pourrais lui vomir dessus toutes les insultes du monde qu'il continuerait à frotter le bout de son gland sur mon vagin comme maintenant. Voilà ce qui est marrant avec ce genre de types. Ils n'ont pas de fierté. De vrais chiens.

Il enfonce subitement son pénis et s'agite en un mouvement régulier de bassin. À chaque coup, il éructe un son aigu.

La tension est trop forte pour lui. Il ne pense plus à ce qu'il fait, me confond sans doute avec sa poupée gonflable. Je crie à quelques reprises pour l'exciter davantage, parce que j'ai toujours hâte que ça se termine une fois que c'est commencé.

J'ouvre les yeux. Le visage de Jeff est tordu et en sueur. Il laisse s'échapper des gémissements, semble presque souffrir. Ça me répugne. Ça me répugne toujours, mais j'oublie vite. Je me tourne sur le ventre, pointe mon cul et plaque ma bouche contre l'oreiller. Il me caresse de ses mains maladroites et me donne une claque sur les fesses. Et voilà! Les *Jeff* sont si prévisibles.

Il me pénètre avec cette nouvelle perspective. Je l'entends qui soupire de satisfaction à chaque coup de bassin, et qui grogne. Je crains qu'il me bave dessus d'une seconde à l'autre. Je pense à Gobie. S'il arrivait, la tête qu'il ferait. Il ne m'a jamais surprise en pleins ébats, mais quand même, la honte que j'aurais s'il me trouvait avec cette horreur plantée entre les cuisses.

Jeff me sort de mes pensées en me disant : «T'es belle! Esti que t'es belle!».

Je dresse les fesses plus haut pour bien sentir son pénis, pour l'exciter davantage, pour qu'il se donne plus, pour qu'il se taise, surtout. Quand on baise, on se ferme la gueule.

Sans succès.

Il parvient à articuler quelques insultes, me traite de petite pute, de salope. Blasée, je me retire brusquement, prend en main la situation en le chevauchant à mon tour. Il sourit bêtement avec son air satisfait d'enfant gâté, son air de maniaque. Je me balance de plus en plus vite jusqu'à ce que son visage soit complètement déformé. En quelques secondes, ses yeux se ferment à moitié, sa bouche s'entrouvre et sa participation se résume désormais à quelques gémissements sonores.

J'en ai vraiment marre. Le jeu doit se terminer maintenant. J'accélère mes mouvements et feins la jouissance. Il éjacule. Je me retire aussitôt et cherche du regard mes cigarettes.

Je prends la boîte de mouchoirs et la lui lance. Je ne vois pas mes cigarettes. Je me lève pour aller fouiller mon sac à main que j'ai laissé dans l'entrée. Il me lance un «Criss

que t'es belle!». Les compliments de la racaille, ça n'a rien de flatteur. C'est du vide. Il me semble qu'après le sexe, on devait aussi fermer sa gueule.

Je lui offre une cigarette. Il ne fume pas. J'allume la mienne, enfin. La fumée bleutée se répand dans la chambre. Je reste adossée à la commode et contemple cette horreur étendue tout souriant dans mon lit, un homme comme il y en a mille au kilomètre, trop insipide et banal pour qu'on le remarque.

Sans pudeur, il plie les genoux et les écartes pour retirer le condom devenu trop grand pour son pénis flasque, essuie le sperme qui en dégouline. Je détourne le regard pour ne pas être témoin plus longtemps de ce spectacle grotesque. Voilà le hic avec sexe : l'après. Quand c'est fini, quand la pièce pue, qu'on est couvert de sueur, de sperme et de sécrétions, on fait quoi?

Toujours en pleine séance de nettoyage, Jeff me questionne sur mes occupations avec les mêmes mots utilisés plus tôt, au bar. Il a perdu de son autorité et est redevenu le bon vieux Jeff sans saveur. Je ne suis plus certaine de ce que je lui ai répondu. Aux gens que j'ai l'habitude de rencontrer, surtout en après-midi dans les bars, on peut dire n'importe quelles merdes, ça importe peu. Avec les hommes comme ça, il faut juste y aller doucement. Les mots en –euse, ça les rassure : coiffeuse, maquilleuse, danseuse, serveuse. Je m'ajuste à leur niveau de confort. C'est le prix de la baise.

Ma cigarette tire à sa fin et Jeff en est toujours au même point. Il ne se lève pas pour s'habiller, examine les lieux, pas pressé de partir. Puis, devant l'insistance de mon silence, il tente une seconde question :

-T'es de quelle nationalité? T'es pas Québécoise?

Cette question, tous les hommes me la posent. S'ils sont en quête d'exotisme, c'est avant qu'ils la formulent. Sinon, c'est quand ils commencent à se sentir à l'aise avec moi, comme juste après l'acte. Je m'amuse avec les réponses que je leur balance. Aujourd'hui, je suis Jordanienne, mais ça n'a pas d'importance, le sexe est terminé. Parce que j'ai noté une influence directe du comportement des hommes à mon égard sur la baise. Il y a des origines plus *soft* qui portent moins à conséquence, comme Arménienne ou Jordanienne. Mais il y a aussi des origines «ennemies» comme Afghâne, Saoudienne, Algérienne, qui les incitent au *hard*. Quand ils me baisent avec ça à l'esprit, ils s'appliquent à davantage de sauvageries. Je me retrouve enculée, couverte de bleus, de défections. Ils me baisent en imaginant que c'est le Moyen-Orient au complet qu'ils enculent, avec tous les Arabes qui y habitent. Ils n'hésitent pas à répandre leur foutre à la grandeur de mon visage par procuration à celui du Mal actuel qui pèse sur le monde libre. Je vois clairement dans leur visage la satisfaction qu'ils ont à me dominer, à me salir, à me battre. Ça leur donne l'impression de venger l'Amérique, les cons, et aussi de venger les hommes comme eux qui ne possèdent aucun pouvoir sur le sexe faible. Ils me baisent pour ce visage, ces traits, devenus le symbole de l'asservissement le plus total. Certains me demandent même de porter un voile en baisant, comme dans plus en plus de films pornos. Moi, ça m'amuse.

J'allume une autre cigarette sans bouger. Le regard de Jeff se promène sur moi, s'arrête sur mon sexe nu à moitié visible sous mon t-shirt.

-Criss que t'es belle!

-Écoute, Jeff…

-Jeff?

-Il faut que je parte. Je dois te mettre à la porte maintenant.

-Déjà? Tu me laisses ton numéro?

Je lui dis d'écrire le sien dans mon paquet de cigarettes. Je lui tends un crayon, le remercie, par principe, et m'enferme dans la salle de bains.

L'eau chaude me fait du bien. Je m'empresse de me couvrir le corps de savon, pour effacer l'odeur de sexe à tout prix. J'essaie aussi d'éliminer de mon esprit ce dernier épisode en me remplissant la tête de musique. *This face in my dreams seizes my guts, He floods me with dread, Soaked in soul, He swims in my eyes by the bed, Pour myself over him, Moon spilling in, And I wake up alone.*

Quand je sors de la douche, je tends l'oreille. Pas de bruit. J'ouvre la porte de quelques centimètres, tente de voir si les chaussures de Jeff sont toujours devant l'entrée. Je crois qu'elles n'y sont plus, alors je retourne à ma chambre. Heureusement, personne. Je m'habille et sort une autre cigarette. Jeff a laissé son numéro de téléphone à l'intérieur de mon paquet suivi d'un mot : « J'attand ton apel.»

Je mets un disque dans le lecteur, m'étends sur le lit et fume en fixant les volutes de fumée qui s'élèvent jusqu'au plafond. *On the corner of main street, Just tryin' to keep it in line, You say you wanna move on and, You say I'm falling behind.* Comme chaque fois, ça gruge un peu et je ressens le besoin de purger ma honte. À défaut d'y parvenir, je monte le volume. Je finirai bien par en rire.

Je crois entendre la porte de l'entrée s'ouvrir. Des pas, puis on cogne.

-Entre.

Gobie apparait, vient s'étendre à côté de moi. Il prend la cigarette d'entre mes doigts et aspire une longue bouffée qu'il recrache, les yeux mi-clos. Il effleure ma main, dessine des petits cercles à l'intérieur de ma paume avec son index. Gobie me redonne ma cigarette après la seconde bouffée puis il me regarde. En fait, il m'analyse, tente de cerner mes humeurs et mes angoisses afin de calmer la fascination que j'ai parfois pour ma propre destruction. C'est son rôle. Chaque jour, il valide l'état de mon esprit. Il porte attention à chaque détail ; la musique que j'écoute, les gestes que je pose, ma façon de fumer, la quantité de cigarettes que je grille. Quand Jos est parti, il s'est donné pour mission de le remplacer, de se mettre avec moi dans ma peau, peu importe mes états, pour me comprendre, me protéger.

Quand il me regarde, comme maintenant, j'étudie son visage. Ses yeux fixes, comme gelés, deviennent trop occupés à m'analyser pour parvenir à esquisser un mouvement, même léger. Il n'y a pas même un battement de cils. Puis il observe autour, un bref balayage de la pièce, et l'examen est terminé, mais il sait. Il a senti ce *Jeff*, l'a vu dans les draps défaits, dans les mouchoirs autour de la poubelle. Ça me dégoûte qu'il sache. Je passe un doigt sur son sourcil, comme pour le recoiffer, pour m'excuser, puis le laisse descendre le long de sa joue, suis la courbe des poils de son visage. Je lui chatouille les lèves. Ça le fait grimacer. En l'observant comme ça, de près, je trouve une fois de plus qu'il a beaucoup vieilli. Des rides horizontales, parfois profondes, traversent certaines zones de son visage, le contour de ses yeux, surtout, il a sa peau d'hiver en plein mois d'août, des lèvres gercées, et sa voix me semble plus tabageuse qu'avant.

J’ai soudainement très peur.

Ensemble, pour patienter en attendant mon frère, on s’est soufflé une bulle qu’on a tapissée de nuages blancs et bleus. On y vit au rythme des jours qui naissent et qui meurent, jamais plus loin. On a appris en être bien comme ça. Va savoir pourquoi, il ne reste que du bon dans Gobie. Il n’a pas peur, ne connait pas l’angoisse, la haine, la honte. Tout le contraire de moi. De toute façon, j’en ai besoin comme d’un cœur qui bat. Sans lui, je coule.

J’éteins la cigarette dans le cendrier et en allume une autre que je tends à Gobie. Je lui demande :

-Je veux entendre une de tes histoires.

Gobie se redresse, commence à parler de sa journée. Il me parle des clients de la librairie, de ces petits épisodes qui, une fois sortis de sa bouche, deviennent de véritables évènements. Je n’écoute pas vraiment ce qu’il dit. J’écoute sa passion, concentre mon attention sur la poésie de ses mots, la force de son amour dans la douceur de sa voix folle.

Gobie ne parle pas, il raconte, et quand il le fait, quelque chose se passe à l’intérieur de moi, ça bouge, ça danse. J’admire l’amour qu’il a la capacité de livrer au monde, parce que la vie, ça n’a rien d’accommodant. Ce n’est pas donné à tout le monde de pouvoir aimer, de pouvoir accepter les choses telles qu’elles sont comme lui. Gobie fait partie d’une catégorie de gens rares. Des génies comme lui, on en croise peu dans une vie. Je l’aime comme un disciple aime son prophète, sans condition, sans compromis.

Gobie prend des pauses pour fumer, puis recommence à causer. J'ai envie de lui. Surtout quand il raconte. L'argent en excite certaines, moi, c'est la passion qui m'allume. Quand Gobie parle, il se dégage de lui un bien-être qui rappelle l'orgasme et qui donne le goût de se l'approprier, de vivre sa transe avec lui. Dans ses mots, il y a comme des promesses faites au monde, sans aucune attente de retour, justifiées par la seule satisfaction d'être honorées jour après jour. Gobie Aime, avec un grand A, et être aimé avec ce grand A signifie aussi réduire la peur à néant, pour toujours. Gobie s'occupe de tout, du dedans comme du dehors. Comme c'est peu commun quelqu'un sur qui on peut compter, je ne cède pas à mes pulsions. Le sexe, ça explose tout. Il faut savoir s'en servir et s'en passer quand c'est nécessaire. De toute façon, j'ignore si je suis capable de ne pas cultiver ma haine à l'égard de la faiblesse des hommes et lui, il ne le mériterait pas.

Gobie reprend la cigarette d'entre mes doigts, aspire une longue bouffée avant de se remettre à parler de sa journée, comme si elle avait été une vie entière. Peu à peu, il me fait oublier ma propre existence, mon nihilisme acharné. Je deviens plus légère. Il m'a fallu plusieurs années pour apprendre comment Gobie fonctionnait, à cerner ce qui se trame dans son esprit, comprendre son étrange amour du monde, son absence de doutes et sa certitude que rien de ce que l'on vit n'est grave. J'ai l'impression qu'il a une conscience de la vie à laquelle le commun des mortels n'a pas accès, comme s'il possédait la sagesse d'un homme de cent ans enfouis au fond de son âme d'enfant, comme s'il avait compris et accepté qu'il n'y pouvait rien. Ça, c'est sa liberté, j'imagine.

Je dois partir travailler. J'embrasse Gobie, puis sors.

Elle est là, juste devant, mon amour de voiture, noire, rouillée, sale. Je me mets au volant, tourne la clé, ouvre les deux fenêtres à l'avant. La musique est forte. *Tell your boyfriend next time he around, To buy his own weed and don't wear my shit down.* Sur l'autoroute, je vais de plus en plus vite, le vent me fouette le visage, mes cheveux volent, s'entremêlent. Je voudrais conduire jusqu'à l'aube en écoutant Amy à plein volume. *When you smoke all my weed man, You gotta call the green man, So I can get mine and you get yours*.

J'entre dans le bar. Isaa, le patron, se tient derrière le comptoir. Mes mains deviennent moites. Je travaille pour lui depuis presque un an, mais c'est chaque fois la même chose. En sa présence, une nervosité incontrôlable s'empare de moi. Je n'y peux rien, c'est comme ça. Cet homme, je l'ai désiré au premier regard et je ne suis jamais parvenue à demeurer indifférente à la puissance qu'il dégage. Cet homme, c'est la couleur rouge, simplement.

Isaa est un Kurde de l'Irak. Quand je suis entrée dans son bar la première fois, il a cru déceler en moi sa propre origine. J'ai juste approuvé, sans réfléchir. C'est vrai qu'on a des traits communs lui et moi, physiquement, psychologiquement surtout. Il m'a tout de suite engagée comme serveuse parce que, comme il dit, il faut prendre soin de ses semblables.

Je le salue et m'installe derrière le bar, ouvre ma caisse et en compte le contenu. Mon premier client, Érik, un habitué, entre, se dirige vers la table où il s'assoit tous les jours depuis des années, et attend que je lui apporte sa bière. Érik est un Allemand. Il est aussi juif, mais il a décidé de renier sa race pour des raisons que j'ignore. J'imagine que

ce n'était pas pour peu de chose, parce qu'il est devenu un vrai antisémite. Quand il est saoul, il peste contre ses semblables, finit par marmonner en allemand en frappant du poing sur la table, ce qui fait rire tout le monde. Quoi de plus ironique qu'un israélite antisémite? Depuis que je le connais, il me raconte toujours la même histoire, celle où en 89 où il a participé à la chute du mur armé de sa pioche et de sa volonté de changer les choses. Il paraît qu'il en a un morceau chez lui. C'est sa seule fierté. Il vit en se remémorant cet épisode où quelque chose de grand s'accomplissait sous ses yeux. Au début, je le voyais comme un être pathétique et misérable, à l'image de tous les autres piliers du bar, mais maintenant que je les connais tous mieux, j'inscris l'échec de leur vie dans l'échec global du multiculturalisme dont ils ne sont que des victimes.

Je dépose sa bière sur la table. Isaa le regarde du coin de l'œil. Quand il est là, il surveille chaque client que je sers. Il les surveille, me surveille parce qu'il ne tolère aucun geste déplacé à mon égard. Comme un enfant, il déteste qu'on touche à ses choses.

Au moment où cette pensée traverse mon esprit, une femme fait son entrée. Elle semble nerveuse. Je la salue, elle me répond d'un signe de tête puis se dirige vers Isaa, qui la reconnait. Sans qu'elle ait à dire un mot, il l'invite à descendre dans son bureau, au sous-sol, une étincelle allumée dans l'œil. Il me demande de l'appeler s'il y a quelque chose, même s'il sait que je ne le ferai pas. Je n'oserais jamais. Depuis le temps, je sais ce qu'il s'en va faire en bas et ça me rend folle.

Mon cœur se serre. Je ne peux pas ignorer ce qui va se dérouler juste sous mes pieds. Je connais Isaa. Je l'ai étudié, analysé. Je sais de quoi il est capable, ce qui traverse sans cesse dans son esprit perverti. Il doit déjà être en train de relever la jupe de la femme

et de lui retirer sa culotte. C'est quand même pour ça qu'elles viennent à lui. La frustration m'envahit malgré moi, malgré mes tentatives de me foutre de cette femme, en bas. Toutes celles qui descendent dans le bureau, il les baise. Malgré les cheveux grisonnants sur ses tempes, son ventre naissant, malgré le fait qu'il parle français comme une merde, il parvient toujours à coucher avec celles qu'il désire. C'est grâce à sa puissance sexuelle, ça lui permet d'envouter n'importe qui. Je l'ai souvent vu chasser ; la comptable, les serveuses qu'il engage et qu'il congédie aussitôt qu'elles s'éprennent de lui, les femmes mariées et celles dont j'ignore tout. Il lui suffit de caresser la cuisse de ses proies pour qu'elles les ouvrent toutes grandes. Elles perdent l'esprit aussi vite que leur culotte, les putes.

Les plus enviables qu'il conquiert, il les exhibe. Il leur offre de l'alcool, leur glisse à l'oreille des mots qui les font sourire bêtement. Des obscénités, sans doute. Il me laisse fermer le bar et les emmène ailleurs. Les autres, les moches qui ne le rendent pas fier, traînent au bout du comptoir. Quand il a un moment de libre, il les entraîne en douce au sous-sol avant de remonter après quatre minutes. Chaque fois, les images sordides de la scène me défilent dans la tête. Je me figure Isaa qui détache son pantalon, qui sort sa queue basanée et l'enfonce sans autre préliminaire dans la bouche de sa chose avec son air de bourreau comme il est sans doute en train de le faire. Ses traits durs, ses yeux foncés et profonds imposent le respect, la peur parfois. Il incite à l'obéissance, à la soumission. C'est sans doute ce qu'elles font, les putes, s'incliner devant lui. Elles doivent le sucer tout au long, ou bien il les baise par derrière en vitesse et les renvoie d'une claque sur les fesses. Un classique. Le pire, c'est de voir ces filles remonter avec le

sourire aux lèvres et la nette impression qu'elles viennent de vivre quelque chose de grandiose. Le dégoût, c'est ce que leur faiblesse m'inspire.

Je sers une autre bière à Érik. En passant devant l'escalier du sous-sol, je jette un coup d'œil qui se heurte bien sûr à une porte fermée. Un soir, une fois le dernier client du bar parti, une femme est entrée. Je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche pour lui dire que c'était fermé qu'Isaa a pointé son nez pour lui faire signe de le rejoindre. Ni l'un ni l'autre ne m'a adressé un regard. Je n'existais simplement pas. Ils sont descendus et ont fermé la porte. J'ai mis plus de temps qu'à l'habitude pour nettoyer. Je suis demeurée un moment contre l'embrasure, puis, comme un zombie, je me suis mise à descendre. Du bas des escaliers, je pouvais les entendre gémir et, au bout d'une minute, ça s'est amplifié.

À l'odeur d'humidité et de cigarette déjà incrustée dans les murs s'ajoutait celle du sexe. Plus j'avançais, plus la cacophonie s'intensifiait. Nerveuse, j'essuyai mes mains sur ma jupe. Je me rappelle que l'envie de regarder me dévorait. Par curiosité? Par envie peut-être? Par perversité? Un peu de tout ça, sans doute.

Puis je l'ai fait. J'ai entrouvert la porte. Juste un peu, juste assez.

Du coup, sous mes yeux, une scène de sauvagerie. Je m'y attendais, Isaa n'est pas du genre romantique, mais ils s'embrassaient si durement tous les deux que j'entendais leurs dents se cogner entre elles. Je suivais le voyage des mains foncées d'Isaa sur le corps blanc de la femme qui se trémoussait d'excitation. L'une des mains d'Isaa s'est arrêtée sur sa nuque découverte et ses doigts se sont enfoncés dans la chair de son cou, qui paraissait soudainement si frêle entre ses griffes. L'autre main, elle, poursuivait son chemin dans ses cheveux. On aurait dit qu'il voulait les caresser, mais il les a agrippés et

les a tirés vers l'arrière. Pas violemment, mais fermement. Elle en a presque joui, la pute, alors il a continué. Elle l'embrassait plus vigoureusement chaque fois qu'il tirait. Il pouvait désormais faire n'importe quoi de cette femme, elle était toute à lui et il le savait.

Isaa lui a enlevé sa culotte en un rien de temps, l'a retournée et l'a plaquée face contre table. Comme il arrive à chaque homme frappé par un sentiment de puissance, à mesure que son pénis se dressait dans son pantalon, il regagnait sa condition primale, celle d'animal. Il devait dominer cette femme. Je pouvais sentir ce désir, le comprendre aussi. Ça se voyait dans ses gestes, une main fermement appuyée à la base de sa tête, une autre qui lui ouvre froidement les jambes. Elle semblait jubiler de son abaissement, lui de son emprise. Il la possédait, lui claquait les fesses et la réduisait par un excès de mépris à un état de vulgaire putain, et j'ai eu mal. Pas pour elle, bien sûr. Pas pour lui non plus, mais pour moi. Cette nuit-là, j'ai souffert comme je n'avais pas souffert depuis longtemps.

Les traits de cette fille m'échappent mais je me souviens bien de lui, de sa façon d'examiner son propre sexe durant l'acte, des insultes qu'il lui crachait au visage et qu'elle accueillait en ouvrant plus grandes les cuisses. Le bureau cognait contre le mur déjà effrité, la lampe menaçait de tomber à tout moment. Quel spectacle! J'ai filé quand il a commencé à éjaculer sur elle.

Je suis sortie troublée de cette scène-là. Troublée de constater la vive ressemblance de notre désir de posséder, d'exercer un plein contrôle sur l'autre. Lui, il rend faibles ses proies du corps, moi faibles de l'esprit. Le jour où se sera notre tour de nous rencontrer ne sera pas banal.

Les clients commencent à entrer, tous des habitués, les seuls à venir ici, mis à part les putes et quelques égarés. C'est probablement pour ça qu'ils ont choisi l'endroit d'ailleurs, pour se retrouver entre eux. J'oublie Isaa, ce qui se passe en bas, sert à chacun de la bière, du fort, tout ce qu'ils demandent. De mon comptoir, j'ai un point de vue sur un bel échantillonnage d'exilés, des Bulgares, des Croates, un Allemand, des Kosovars, des Marocains et des Turcs, qui viennent ici le temps d'échapper à leur fade réalité. Ils boivent, jouent aux cartes, agrippent des putains au passage avant de rejoindre leur femme. Tout ça, moi, je m'en fous. Des détails. Ils me remplissent les poches chaque soir et, comme je suis des leurs, ils laissent mon cul tranquille, gardent leur désinvolture pour les filles d'ici, les pures laines.

La femme de tout à l'heure sort du bar. Je l'avais presque oubliée. Quelques secondes plus tard, Isaa remonte, vient près de moi, touche mon épaule pour me dire quelque chose. J'échappe le verre que je tiens entre mes mains, il éclate. «Merde!» Isaa me demande si c'est lui qui me met dans cet état. Je déteste perdre mes moyens à cause d'un homme, mais là, c'est plus fort que moi. Il part, me dit qu'il sera de retour plus tard.

Pour me calmer, je prends un verre de vodka-citron et sors fumer une cigarette.

Je ne reverrai pas Isaa ce soir-là

D'un coup, j'ouvre les yeux. C'est une impression de mort qui me réveille, comme si elle rôdait dans la chambre pour me narguer. La lumière crue qui passe à travers les rideaux m'agresse. Je respire, profondément. Ça me calme. Je suis dans la chambre de Gobie, encore. Un mal intense perce chacune de mes tempes, ma bouche

sèche dégage une odeur putride, stigmates d'une soirée bien arrosée. Je regarde l'heure, 11h49. Près du réveil, sur la table de nuit, Gobie a laissé des aspirines, un verre d'eau et quelques cigarettes. J'en prends une, l'allume puis avale la moitié de l'eau.

Je pose ma tête sur l'oreiller de Gobie au milieu du cercle de plis demeurés là après son départ. J'essaie d'effacer de mon esprit l'arrière-goût de mort qui m'a réveillée, je ferme les yeux, tente de lire l'histoire dans ces plis, celle d'une nuit trop courte passée à m'écouter vociférer contre le monde, contre lui, à tenir mes cheveux qui, de toute façon, ont quand même fini imbibé de vomissures, et à tenter de me convaincre que tout irait bien, que tout est au mieux dans le meilleur des mondes. Saoule, je perds parfois la tête et c'est toujours lui qui écope. Un vrai saint, mon Gobie.

Une clé tourne dans la serrure de la porte de l'entrée. Le visage de Gobie apparaît dans l'embrasure.

-T'es réveillée?

-Oui.

Gobie vient près de moi, embrasse le dessus de ma tête.

-Tu pues.

-Probablement.

-Qu'est-ce que tu as foutu pour te mettre dans cet état-là?

-J'me rappelle pas trop. Tu sens le vin.

Gobie me sourit, prend une cigarette sur la table et l'allume. Je me rappelle assez bien la veille, mais je n'en suis pas fière. Je me suis enfilé plusieurs vodkas. Les clients, en me voyant d'attaque pour une nuit d'ivrognerie, m'ont payé des verres et offerts des cigarettes. J'avais l'intuition qu'Isaa ne reviendrait pas, alors j'ai accepté leurs offrandes jusqu'à ce que je vomisse le tout. La plupart me regardaient, dégoutés par le vomi qui s'étendait sur le comptoir parmi les cadavres de verres vides, mais aussi par leur investissement aussi rapidement gâché.

Nous finissons la cigarette et Gobie me demande :

-C'est quoi ta toune aujourd'hui?

Après la mort de ma mère et le départ de Jos, Gobie et moi nous enfermions dans l'arrière-boutique de la librairie pour écouter de la musique. On choisissait des chansons qu'on faisait jouer en boucle pendant des heures. On fumait des cigarettes - c'est à ce moment-là que j'ai commencé à fumer - et on restait jusqu'à ce qu'on se sente nos solitudes se rejoindre. Gobie a beaucoup souffert de tout ça, presque plus que moi. Jos, il l'a vraiment aimé. Il l'aime toujours, d'ailleurs, je le sais. Nous nous sommes jurés un millier de fois à cette époque qu'on ne se quitterait jamais. Pour diminuer le poids du vide qu'étaient devenues nos vies sans lui, on partageait notre douleur à tour de rôle.

-My Bed.

Gobie réfléchit un moment, puis me demande de passer à la librairie dans la journée.

-Oui. Qui te remplace là-bas?

-Personne, j'ai fermé. Je voulais voir comment t'allais. J'y retourne maintenant.

Je me lève pour préparer du café puis m'affale sur le canapé avec une autre cigarette. La guitare de Gobie est posée contre la table. Après être rentrée, je suis allée le rejoindre dans sa chambre. Il ne dormait pas encore. Il s'est levé pour me servir de l'eau et m'aider à me débarbouiller.

Je me comporte souvent comme une vraie garce, j'emmerde Gobie, je repousse les limites de sa bonté au maximum. Je cesse de le percevoir comme mon Gobie, mon sage, mon ange, mon frère. Il devient un quelconque *Jeff*, une vermine que je me fais le devoir de mépriser, d'abaisser, ne serait-ce que pour condamner la condition d'homme qui lui pend entre les cuisses, sa condition de mâle, celui qu'on achète, avec de l'argent ou avec du sexe. Et son aura, trop pleine de bonté, son amour du monde et son amour pour moi finissent par m'écœurer, alors j'abuse de sa faiblesse. Je lui quémande plein de trucs, du café, des histoires, une danse ridicule sur La Bitt à Ti-bi. Je le traite d'esclave, de petit nègre bien dompté, et il ne se fâche pas. Il acquiesce à chacune de mes demandes et continue de m'aimer comme un vrai petit Jésus. Dans ces moments-là, il me vient l'envie de tout détruire, de réduire sa foi et toutes ces choses auxquelles il croit, moi y compris, à un espoir sans lendemain. Mais il y croit trop fort, à l'amour, alors quand mon show se termine et que je me calme, ça me tue de lui avoir fait du mal, d'ajouter des clous supplémentaires à la croix qu'il porte depuis qu'on s'est retrouvé seuls, lui et moi.

Heureusement, dans le nuage qu'on s'est bâti ensemble, on fonctionne comme dans un rêve. Quand je me réveille et je goûte l'aigreur du souvenir dans ma bouche, dans

ma tête, je comprends aussitôt ma faute, alors on en parle plus. Mais quand même, ça gratte toujours un peu, au fond.

Il y a quelques clients dans la librairie, mais Gobie reste invisible. Je me dirige vers l'arrière-boutique et, au moment où je pose ma main sur la poignée de la porte, elle s'ouvre. Gobie apparaît. Il reste figé, comme surpris par ma présence.

-Aly! Belle Aly.

Il me serre dans ses bras. Son haleine sent le vin, encore plus que tout à l'heure. Ses mains sont froides, son visage semble avoir pris dix autres années depuis hier. Il sue. Puis, je respire une odeur qui n'est pas celle de Gobie ou du vin, mais que je connais bien. Mon cœur palpite, je perçois la course du sang qui circule à toute vitesse dans mes veines. Gobie me serre à nouveau, beaucoup trop fort cette fois, et me glisse à l'oreille : «Aly, notre amour est revenu.» Avec un large sourire, il m'invite à venir dans l'arrière-boutique. J'ai cette odeur prise dans le nez, dans la tête, cette sensation étrange dans le ventre qui me fait hésiter un moment avant d'entrer.

En voyant Jos, c'est comme si je venais de sauter d'une falaise. Mon cœur ne bat plus, demeure comme en suspend quelque part dans le vide. La chute est longue, interminable. Douloureuse.

Jos se lève de l'unique sofa de la pièce plutôt difficilement et s'approche de moi en titubant. J'ai l'impression qu'il n'arrêtera jamais de marcher, qu'il va me passer dessus, mais arrivé à une trentaine de centimètres de moi, il stoppe. Nous respirons le

même air. Je sens son souffle empreint d'alcool et son odeur de cheveux sales. Il porte toujours ses cheveux longs et une barbe de quelques jours. Il est beau, encore. Mes mains tremblent à force qu'il est beau, mon cancer.

Je reste figée, clouée sur place à fixer ma mère qui scintille à travers ses yeux verts. Même six pieds sous terre, elle brille toujours. Des larmes immergent mes yeux. Elles couleront sur mes joues au prochain clignement d'œil. Je le retarde juste le temps de serrer Jos contre moi, de poser mon oreille au centre de son torse. Je m'imprègne des battements de son cœur, de vrais battements cette fois, pas ceux qui martèlent depuis dix ans dans mes rêves. Les premières années, ça m'irritait. Après, on oublie, on n'entend plus. Le cœur de l'un se confond si facilement à celui d'un autre. Sauf que là, je bascule. Jos serait parti cent ans que ça n'aurait rien changé à mon amour pour lui, je le sais, le sens au fond de moi.

Je me rappelle la seule carte postale qu'on ait reçue de lui. C'était trois ans après son départ, une carte adressée à mon nom à la librairie. Dans un bref message, il demandait pardon pour sa fuite, «il le fallait», qu'il écrivait. Il promettait aussi de venir me chercher le plus vite possible, quand il aurait l'argent. J'ai cru un moment à tout ça, quelques jours, une semaine peut-être, juste le temps de souffrir un peu avant de revenir dans la réalité de son absence. Gobie, lui, ça l'a galvanisé, puis ça l'a détruit à nouveau quand il a compris que les mots écrits de la main de Jos ne resteraient que ça, des mots.

Je l'embrasse sur la bouche, durement. Ça le surprend. Mes dents s'enfoncent dans sa lèvre supérieure. Ça lui fait mal, mais il ne bouge pas. C'est dans la rage que

l'amour est le meilleur, de toute façon. Je demeure ainsi quelques secondes puis relâche mon étreinte.

Il sourit.

Jos m'examine des pieds à la tête. Moi, je ne déroge pas de son visage. L'amour passe dans mes veines comme de l'acide. Jos revenu, après dix ans d'hiver. Ce moment, je l'ai toujours souhaité. Certaines journées, c'est la rédemption qui a dominé le rêve. Je l'accueillais en l'embrassant et en le serrant comme si de rien n'était, comme s'il ne m'avait jamais quittée. D'autres jours par contre, c'est le châtiment qui prenait toute la place avec des fantasmes de violence. Je m'imaginais le frapper à poings nus pour que se fracassent les os de son magnifique visage sous mes jointures, qu'ils craquent et se fendent. Malgré tout, je n'ai jamais arrêté de l'aimer. Quand on aime pour de vrai, c'est tout le temps, dans la vengeance comme dans la mort, pour le meilleur et pour le pire.

Le plancher craque derrière moi. Gobie est là. Je l'oubliais. Un frisson grimpe dans mon cou, les secondes passent, s'échouent dans le silence sans que je ne puisse bouger. Je me situe entre la crise de nerfs et la joie absolue. J'ai peur d'être devenue folle.

-T'es belle, Aly, me dit Jos, enfin.

-Toi, t'es en retard, que je parviens à articuler.

Jos traîne son immense sac à dos, le même qu'il y a dix ans, dans lequel il cachait ses secrets, ses trésors. Je ne serais pas surprise qu'il porte aussi les mêmes pantalons. J'ai l'impression qu'on l'a préservé sous vide depuis son départ et qu'on l'a déballé ce

matin pour le relâcher tellement il n'a pas changé, contrairement à Gobie qui vieillit toujours un peu plus chaque jour que j'ai chaque matin du mal à reconnaître derrières les cernes et les rides.

Jos marche en fixant le sol devant lui comme s'il se rappelait suffisamment les lieux pour se permettre de les ignorer. Je m'accroche à son bras, le guide, pose ma tête sur son épaule pointue, le bout de mon nez effleure la peau de son cou où des frissons naissent sous le passage de mon souffle. Il me rend mon amour, me serre contre lui. Nous marchons les yeux dans les yeux sans voir où on va, comme si nous étions tous les deux ivres. Je l'aime, ridiculement et inconditionnellement. Pas du fond du cœur, mais du creux de l'âme. J'en souffre déjà, mais je m'en fous. Soudain, la force de mon amour me fait regretter de ne pas être venue en voiture. J'aurais pour la première fois conduit mon frère sur l'autoroute, à toute allure, si vite qu'il aurait eu peur de crever. Je ne serais pas retournée à la maison mais l'aurais amené au bout du monde, les fenêtres ouvertes dans le vacarme du vent et de la musique toute la nuit durant. Dommage.

Une fois Jos dans ma chambre, il y dépose ses affaires, fait le tour de la pièce, passe sa main devant les objets, très près, sans les toucher. Certains proviennent de notre autre maison, il le remarque, s'y attarde plus longtemps. Sa tournée terminée, il se laisse tomber sur le lit. Son odeur est partout dans la chambre, déjà ancrée dans les pores de ma peau. J'allume une cigarette et le rejoins sur le lit, la lui tends. Il la prend puis aspire une longue bouffée avant de me la redonner. Je m'empresse de poser mes lèvres à l'endroit où il a posé les siennes.

-Qu'est-ce que tu deviens depuis tout ce temps, P'tite Folie?

Je suis surprise par l'insignifiance de sa question. Les mots se prennent dans ma gorge. Je suis tout aussi surprise de la stupidité de ma réponse.

-J'étudie, je travaille, ce genre de choses.

-Et ton domaine, qu'est-ce que c'est?

-La littérature.

Jos sourit.

-Pourquoi?

-Je ne sais pas trop. Pour me rapprocher de la révolution, j'imagine.

Je dépose ma tête au creux de sa clavicule, il me serre contre lui d'une main, fume de l'autre, ne dit plus rien. Le retour du frère aphone. Je ne sais pas s'il attend quelque chose de moi, que je cause, peut-être, comme avant, que je meuble le silence qu'il laisse entre nous. Même si j'ai lu des centaines de livres depuis ce temps, écouté des milliers de chansons, je n'ai pas de mot pour lui. Je suis vide, mais j'ai cette sensation au creux du ventre, l'impression de retenir quelque chose d'important, d'essentiel même, et de violent. Je me dis que je vais devoir apprivoiser à nouveau mon frère, me réapproprier le temps qui nous a séparé.

Jos mets la cigarette entre mes lèvres. J'aspire une bouffée en déposant un baiser sur ses doigts, délicatement. Il attend que j'aie expulsé la fumée complètement avant de répéter son geste. Le bout de son nez et de sa bouche passe dans mes cheveux, son souffle chaud aussi, peut-être même un murmure.

Jos me semble abîmé, vu de près, comme ma mère avant de crever, et là, il me prend l'envie de l'abîmer encore plus. Je lui dis, tout bas :

-Pour maman…

Il me fait un bref signe de tête, me serre, comme pour me signifier qu'on n'a pas à parler de ça. Je n'insiste pas. De toute façon, j'aurai sans doute encore bien des occasions de lui faire mal, ne serait-ce que quand il saura, pour ma vie.

Nous demeurons dans notre léthargie jusqu'à ce que Gobie rentre, les bras chargés de nourriture dont l'odeur embaume tout l'appartement. Jos saute dans la douche pendant que Gobie et moi mettons la table. Il profite de notre solitude pour me demander comment je vais, comment je prends le retour de Jos. Je le rassure.

-Tout est au mieux dans le meilleur des mondes, Gobie.

Quant à lui, il semble heureux de la situation. Il flotte, même. Il parle déjà de l'embaucher à la librairie même si, dans les faits, il n'a besoin de personne.

Comme ses yeux brillent, soudain.

Dans les gestes de Gobie pour organiser le plus doux des retours pour Jos, je vois un coup de scie dans son amour pour moi. Ça pince et ça m'angoisse. «Notre amour est de retour». Ses mots me reviennent en tête, reste-là, comme pour me tuer. Pour la toute première fois, une menace plane sur mon cœur, celle que l'amour de Jos soit plus fort que le mien, plus vrai aussi. Mes mains deviennent moites.

Je débouche la bouteille de vin, m'en sers un verre.

Gobie déballe le souper. Je me retire un moment dans ma chambre avec le vin. Je referme la porte derrière moi et m'approche doucement du sac de Jos qui me hurle de l'ouvrir. Je m'agenouille devant la relique, dépose mon verre sur le sol, étudie chaque fermeture éclair, scrute chaque pochette, chaque tache avant de toucher la toile du bout des doigts, comme pour deviner ce que le sac contient, ce qu'il a vu passer dans le dos de mon frère pendant dix ans. J'ai envie de l'ouvrir, de découvrir ce qu'il reste de lui, d'être témoin du solde de sa vie, de ses amours, de ses souvenirs. Puis, je pense à cette fille, la Janis de ses photos. Je cherche un indice, une trace d'elle que je ne trouve nulle part.

J'accroche mon verre. Le vin se répand sur le plancher, s'incruste dans les fentes du bois.

Jos ouvre la porte au moment où je me lève pour sortir. Il a seulement une serviette autour des hanches. Son corps n'a pas changé, sauf peut-être son ventre, devenu plus proéminent avec la trentaine. Je m'approche de lui, très près, me lève sur la pointe des orteils. Nos nez peuvent presque se toucher. L'odeur de savon et de cheveux sales calme mon esprit, ralentit le cour de mes pensées et le rythme de mon cœur. Ça fait du bien, comme quand un bruit strident cesse enfin après un long moment de chahut.

Jos et Gobie discutent. Ils causent surtout des pays où Jos a vécu et travaillé. Livreur de meubles à San Francisco, testeur de jeux vidéo à Miami, cueilleur de fruits en Corse, pâtissier en Grèce. Je ne vois pas mon frère exercer ces métiers, ceux-là ou d'autres. Comme tous les hippies, Jos est un fainéant de nature. Jamais je ne me le serais imaginé passer ses journées à faire autre chose que glander, fumer des joints au soleil,

faire la siesta puis la fête ensuite. Il me semble que se fendre le cul, ce n'est pas son genre. Mais qu'est-ce que j'en sais, au fond?

Gobie, les yeux brillants, questionne Jos sans arrêt sur tout et sur rien. Jos lui pond en retour des réponses sans fin. Gobie rêvasse en l'écoutant parler de là-bas comme si c'était l'Eldorado qu'il avait quitté, comme si rien ne justifiait son retour ici.

Je rage. Je l'aime tant.

Je n'écoute plus leur discussion. Ça m'ennuie, leurs rires m'irritent, alors je m'excuse, me fais couler un bain, m'y installe avec un joint que j'allume avec soulagement. Le son de leur voix raisonne dans ma tête. Même si je m'y efforce, je n'arrive pas à me remémorer les mots, les sujets. Du vide entre deux gorgées de vin. J'aspire plusieurs bouffées l'une à la suite de l'autre pour bien engourdir mon esprit, mes idées, pour que le contenu de mon cerveau se perde dans la fumée, mais les souvenirs trop nombreux qui ressurgissent sont plus forts que la drogue. Je tousse, m'étouffe.

Le passé meuble chaque espace dans mon crâne.

Ça ne prend pas grand-chose pour reconstruire quelqu'un, un battement de cil, un sourire. Ça en prend aussi peu pour le faire sombrer. J'ai mis du temps à me bâtir une vie avec un passé à oublier ce qui devait l'être et à cesser de vouloir comprendre l'impossible. Avec les années, pour le bien-être de mon âme je suppose, j'ai élaboré et travaillé des histoires, me les suis répétées tous les jours jusqu'à ce qu'elles deviennent de véritables souvenirs. L'esprit, ça se contrôle, mais jusqu'à un certain point. On ne peut pas empêcher sa mémoire de se rebeller à l'occasion. Parfois elle revient avec un souvenir endormi chargé de nous rappeler la réalité. Malgré ça, jusqu'à aujourd'hui,

j'avais quand même cru qu'il était possible d'inventer sa vie, son enfance, de vivre avec une mémoire amnésique prête à absorber ce que l'imagination pourrait offrir de nouveau. Ça c'est même avéré facile de tout remodeler, sans la parenté autour pour me ramener en arrière. J'ai appris à fouiller dans ma vie comme dans une enveloppe vide. Même si je regarde Jos comme une vérité, je dois continuer à faire «comme si», ne serait-ce que pour parvenir à poursuivre ma vie. *The show must go on*.

La fumée recouvre presque complètement le plafond. Mes idées foncent comme des voitures sur l'autoroute. Elles m'étourdissent. Mes sentiments sont ambigus, incertains. Mon cœur bat plus fort chaque fois que l'image de mon frère me revient. La seule vue de son visage et l'odeur de ses cheveux sales me donnent envie de le caresser, de l'écorcher, de l'abîmer puis de lécher ses plaies. Je veux punir Jos et trouver satisfaction dans sa pénitence pour mon unique bien-être. J'aimerais lui arracher les ailes et partir hilare en le laissant rampant sur le sol comme un vulgaire lombric, mais il s'agit de Jos, alors je redeviens faible, une pauvre chose. Incohérence qu'est l'amour. On aime, on s'investit, on y croit et ça se termine avec la litanie des plus jamais. Et après, comme le chante Piaf, on oublie tout et on replonge dans l'amour comme des cons. *Non, rien de rien, non, je ne regrette rien, ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal, tout ça m'est bien égal.*

Je pose ma tête un moment au fond de la baignoire. Mes cheveux flottent autour de mon visage. Je la ressors, fume en fixant le tison rouge qui consume le papier, rejette au-dessus de moi la fumée qui se répand dans la pièce trop petite pour désormais toute la contenir. Comme les idées dans ma tête.

J'ai les yeux qui ferment tout seul. Me laisser sombrer dans un sommeil profond jusqu'à ce que l'eau pénètre ma bouche, doucement, puis mes narines. Il suffirait de ne pas réagir. Un bête accident, une négligence, alcool, herbe et baignoire. Je laisse mes yeux se fermer et, après un moment, je sens un courant d'air froid sur la peau de mon visage qui contraste avec la chaleur de la pièce. J'ouvre les yeux. Gobie est là, au-dessus de moi. Il me tend un verre de vin, une cigarette. Il me dit qu'il m'aime.

Ce soir, il vente, il pleut. Je monte dans ma voiture et démarre. J'ouvre la fenêtre. Mon chandail, mes jeans, mes cheveux deviennent vite mouillés. Je roule lentement, en m'éloignant du bar même si je dois y aller. J'essaie d'allumer ma cigarette, le feu s'éteint chaque fois. Arrêtée à un feu rouge, j'y parviens, enfin. Je prends une longue bouffée, écoute la musique à tue-tête. *We only said goodbye with words, I died a hundred times, You go back to her, And I go back to.* Je pense à tout ce qui s'en vient. J'ai le cœur dans le fond de la gorge et il palpite de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je vais finir par en crever, de l'angoisse! Pour une fois, je devrais peut-être écouter mon instinct, fuir devant le péril imminent qu'il m'annonce. Disparaître. Faire le plein et aller jusqu'au bout de la route, pour voir.

Arrivée au bar, en retard, je salue la serveuse de jour, pressée de partir, puis m'installe derrière le comptoir, essuie mon visage avec un linge, sèche le plus possible mes jeans et mes cheveux.

Les habitués sont presque tous là. On est vendredi, ils demeureront ici jusqu'à ce que leur corps ne puisse plus absorber d'alcool. Quand j'ai commencé à travailler ici, je

me demandais quel ennemi ils fuyaient tous comme ça, à quel pauvre destin tentaient-ils d'échapper chaque soir pour que ce bar de merde devienne pour leurs âmes ensevelies un refuge. Avec le temps, j'ai compris qu'ils sont comme moi, qu'ils refusent la réalité du monde qui les a dépossédés de ce qu'ils sont, dépossédé de leur vie, celle d'avant. Pour survivre, ils se sont aliénés, et j'imagine que si on essaie de les ramener à la réalité, c'est la mort qui les attend.

Comme je ne vois pas Isaa, je me sers un verre, choisis un disque de Janis Joplin et l'insère dans le lecteur, ce que je fais rarement. Quelque temps après le départ de Jos, j'ai arrêté d'écouter ce genre de musique. Chaque note de *Summertime* avait sur moi l'effet d'une lame de rasoir qui me tailladait les viscères. Tout de Janis me ramène la hantise que me procurait l'idée d'une conspiration orchestrée par ma mère et mon frère pour me laisser sur mes bras le poids de son cadavre en cloque. Le rythme me ramène sur terre, le piano, la guitare, j'en ai besoin pour ne pas tomber trop profond dans mon amour pour mon frère. Je monte le volume. *Summertime, and the livin' is easy, Fish are jumpin' and the cotton is high, Oh! Your Daddy's rich and your Ma is good lookin', So, hush little baby, don't you cry.* Érik passe un commentaire sur mon choix musical, mais avec l'air bête que j'affiche, il se tait aussitôt.

D'un trait, j'avale mon verre, puis un autre.

Malgré l'alcool, Jos rôde dans mon esprit comme un vautour autour d'une carcasse. Et mon frère me rappelle ma mère. C'était une si belle journée, pourtant. Trop belle pour mourir. Aux nouvelles, ça a fait scandale pendant des jours. «Une femme enceinte se suicide.» «Désespérée», «folle», «maniaque», ils ont lancé beaucoup de mots

pour décrire l'atrocité de sa mort, de son geste. Ils n'ont pas compris. Je ne crois pas que sa mort eu été un problème. L'unique problème avec son décès, ça été qu'elle est morte dans le silence, sans musique, et à jeun.

But 'till that mornin' there's a nothin' can harm you, with Daddy and Mammy standin' by.

Maggie entre, balaie la pièce du regard pour cibler les clients potentiels, vient s'assoir au bar, juste devant moi.

-Salut!

Je me contente d'un bref sourire et d'un hochement de tête. Je l'ignore quasiment, Je n'ai pas envie qu'elle me raconte encore ses histoires. Maggie, c'est une pute. Vulgaire, ravagée, prête à toutes les bassesses pour un billet de banque ou un quart de coke. Elle se fout que ce soient des Algériens dépravés ou des Congolais barbares qui l'achètent, tant qu'ils ont de quoi payer pour jouer avec son cul. Elle cause sans cesse et a pris l'habitude de me dévoiler des détails sordides de sa vie, sa fille, placée par la protection de la jeunesse chez sa propre mère, elle-même pute à la retraite, de son travail, de ce qui s'y passe d'étrange, comme si c'était banal d'être putain. Je crois qu'elle fait exprès de me balancer les cochonneries que les clients lui demandent de faire pour m'écœurer, surtout les clients qu'elle prend ici et que je vois tous les jours. Pendant qu'elle cause, je m'imagine le nombre de queues que ces lèvres-là ont touchées, la quantité de sperme qu'elle ingurgite avant même de prendre son déjeuner. Cette fille me donne envie de vomir. Jamais elle n'a de trémolos dans la voix, jamais elle ne s'apitoie

sur son sort ou s'insurge contre son destin. Elle est vide depuis longtemps. Depuis toujours, sans doute.

Elle me commande une bière en inspectant toujours le bar du regard.

-Issa est là?

Isaa laisse venir les putes dans son bar à condition qu'elles lui paient une cote sur les clients ramassés ici. Aucun dollar ne saurait lui échapper. Un vrai juif. Il prend tout ce qu'il peut des filles qui acceptent le marché parce que des clients comme ceux qui se tiennent dans ce bar, ça vaut de l'or. Ils sont prêts à payer gros pour satisfaire leurs besoins toujours plus vils, toujours plus pervers.

-Je ne sais pas. Peut-être qu'il est en bas.

Une voix d'homme appelle Maggie, celle de Chahid.

- Au travail!

Un rictus retrousse les lèvres de Maggie. Elle prend sa bière, se trémousse les fesses jusqu'à la table de ses futurs clients, se penche bien en avant et s'assoit sur la chaise libre. Elle sourit avec cet air de satisfaction qu'elle affiche chaque fois qu'un client se manifeste. Elle ne pense pas aux queues sales d'une journée de labeur qu'elle devra sucer, accueillir dans son cul, les claques et le foutre qu'elle recevra à la grandeur de son visage.

Ce soir, les Marocains s'offrent Maggie.

Sans gêne, elle passe des genoux de Chahid à ceux d'Halid. Elle rit fort, les laisse glisser leurs mains sous sa jupe, mais joue les offusquées s'ils passent un doigt sous sa culotte. Jamais sans avoir payé d'abord, qu'elle dit avec les yeux. Les autres clients deviennent envieux. Je devine leur souhait qu'une seconde pute franchisse la porte pour pouvoir se tremper la verge eux aussi. Ces types peuvent se farcir une femme à deux, à trois, à quatre sans problème. Ils ne se gênent pas non plus pour prendre plusieurs femmes à un ou à plusieurs. Ils se paient des verres entre eux, s'invitent à des BBQ, mais quand il s'agit de baiser une fille, le multiculturalisme devient impossible. À chaque nationalité sa pute. Il y a une belle fraternité ici, mais quand les jambes s'écartent, elle tombe.

La soirée avance. Plus je sers de l'alcool à la table des Marocains, plus leur objet de location semble prendre de la valeur. Ils parlent leur langue, sans doute pour se dire des obscénités, imaginer les sévices qu'ils lui feront subir. La tension monte dans leur pantalon. Quand ils se lèvent pour aller aux toilettes, ils se frottent l'entre-jambes, replacent leur engin déjà tout émoustillé par ce qui s'en vient. Ces types ne lèchent pas la chatte de leur propre femme, par respect, évidemment, mais quand il s'agit de la fente de quelqu'un d'autre, c'est sans aucune gêne.

Je les imagine il y a quelques années dans leur pays d'origine, à prier Allah à s'en fendre le front, à faire le ramadan comme de bons petits soldats de Dieu. J'imagine aussi la réaction de leurs mères devant leur nouvelle dépravation, si elles savaient ce qu'ils font avec les femmes d'ici.

Mon cœur s'arrête de battre quand Jos entre dans le bar avec Gobie. Il demeure quelques secondes sur le pas de la porte, observe brièvement les lieux. Son regard s'arrête sur Maggie et les Marocains, puis ils viennent vers moi.

Jos me salue, caresse ma joue du revers de la main. Je la saisis, la garde posée là où elle est. Les yeux des clients sont rivés sur nous.

-P'tite Folie.

Jos murmure avec sa voix d'autrefois.

-Qu'est-ce qu'une enfant fait dans un endroit pareil?

Jos s'assoit sur un tabouret. Le malaise monte dans mon corps, s'y répand comme un feu de paille. Bientôt, il n'en restera plus rien. Il a quelque chose dans les yeux qui trahit la course des idées dans sa tête. Les miennes demeurent figées. Je ne sais pas quoi dire.

-Tu nous donne un verre? me demande Jos.

Je leur sers du bourbon en tentant de contrôler le tremblement de mes mains, de mon corps tout entier. Jos veut me payer. Je refuse, catégoriquement. Il dit quelque chose que je ne comprends pas.

-Quoi? Qu'est-ce que tu dis.

-Je dis qu'il y a de la bonne musique dans ton bar.

-Ah OK. Oui, c'est moi qui la choisis, alors…

Je n'entendais plus Janis. Je n'entendais plus rien. C'était peut-être mieux comme ça. *Dawn has come at last, Twenty-five years, honey just in one night, oh yeah. Well, I'm twenty-five years older now, So I know we can't be right*.

Disparaître. Sortir, sauter dans l'auto. Décrisser.

Jos ne devrait pas se trouver là, parmi les exilés, même s'il est lui aussi en est un à quelque part. Si la musique ne défilait pas, je croirais que le temps a cessé de s'écouler. Les secondes sont longues. Interminables. Puis, je deviens soudainement en colère contre Gobie. Il aurait dû savoir, deviner que je ne voulais pas voir Jos ici, dans mon monde à moi, avec les exilés qui nous observent et la pute qui s'esclaffe avec les Marocains.

Boire. J'ai encore besoin de boire. Et de fumer. Je n'ai plus de cigarettes.

Un client m'appelle. Je reviens à moi. Jos se tourne, observe du coup les autres personnes qui se trouvent là, les dévisage les unes après les autres. «Trois bières», qu'on me lance à nouveau. Je reconnais la voix, l'associe instinctivement à une marque, apporte les bouteilles à la table, un peu étourdie par l'alcool. Quand je reviens, Jos parle dans le creux de l'oreille de Gobie, qui pétille de bonheur, qui ne me voit pas, qui me semble si vieux, si heureux.

Une cigarette. Je mourrais pour une cigarette.

Mon frère et Gobie ne semblent pas pressés de partir. Ils sortent pour fumer, me proposent d'y aller avec eux. Je refuse. Je tuerais pour une cigarette. Je tente de me calmer en buvant une vodka du bout des lèvres quand Érik s'approche, s'assoit devant moi. Je vois qu'il va me poser une question. Il cherche quoi dire. Ça m'énerve.

-Érik, qu’est-ce que tu veux?, que je lui demande, si bêtement que ça me surprend.

-Une bière.

Ses mots sont mous, sortent difficilement de sa bouche. Je la lui donne et il repart en me laissant un dollar de moins de pourboire que d’habitude. Je le mérite. Je suis à cran, mon aptitude à gérer mon stress, ou quoi que ce soit d’autre, est défaillante.

-Quelqu’un a une cigarette?

Je prends celle qu’on m’offre, fais un appel à tous pour savoir s’ils ont besoin de bières avant que je disparaisse fumer en bas.

Je descends au sous-sol, cogne à la porte pour être certaine qu’Isaa n’est pas là avant d’entrer, mais il répond.

-Oui?

Je n’ai plus de souffle. Il répète :

-Oui?

Ma voix se bloque dès le premier mot. Je dois tousser un peu et retenter le coup.

-Je peux entrer?

J’attends son approbation, ouvre la porte.

-Alya, assis-toi.

Je m’assois, lui demande :

-Est-ce que je peux fumer une cigarette avec toi?

J'essaie de rattraper les derniers mots, «avec toi», mais c'est trop tard, il les a entendus. Isaa me regarde avec un drôle d'air, affiche un sourire en coin, remonte le menton, juste un peu, comme pour signifier sa fierté. Entre «est-ce que je peux fumer une cigarette ici?» ou «est-ce que je peux fumer une cigarette avec toi?», la différence est grande, même pour un immigré néophyte de la langue.

Il ne répond pas, prend son paquet en guise de réponse.

-Je t'offrirais bien une cigarette, étant donné que c'est moi qui invite, mais j'ai dû en quêter une à Faris.

Avec un air méprisant, il répond avec son fort accent :

-La prochaine fois, viens me voir au lieu de demander quelque chose à ces gars-là. Fais attention à eux. Ils ne font rien pour rien dans la vie.

-J'en prends note, Isaa. Je te le demanderai à l'avenir.

Isaa me tend une flamme. Je me penche, m'allume. La fumée atteint enfin mes poumons. Je la garde le plus longtemps possible à l'intérieur, la savoure, la recrache. En vraie boulimique, j'en aspire aussitôt une autre. Isaa, toujours avec le même air, me demande :

-Tu voulais être avec moi?

-En fait, je voulais venir fumer dans le bureau, je ne savais pas que tu étais là. Il y a des clients qui fument dehors et je n'avais pas envie d'avoir à dialoguer avec eux.

Je vois dans son visage qu'il ne saisit pas ce que je dis, comme c'est souvent le cas avec lui, mais il a compris qu'il n'était pas l'objet principal de ma visite, alors il rétorque en me fixant dans les yeux :

-C'est dommage.

Si je pouvais rougir, je serais écarlate en ce moment.

Après quelques bouffées, je commence à me sentir mieux, plus à l'aise aussi. Nous parlons de tout, de rien, on se perd peu à peu dans la fumée. Puis, Isaa sort sa bombe, me demande en pointant l'écran des caméras qui sont les hommes assis au bar. J'ai le souffle court. C'est une voix d'enfant qui lui répond :

-Des amis.

J'écrase le mégot encore long dans le cendrier et me lève pour retourner travailler. Je remercie Isaa, ouvre la porte. Il m'arrête en me disant :

-Attends-moi à trois heures. Il faut que j'te parle de quelque chose.

Je lui demande pourquoi il ne l'a pas fait maintenant. Il sourit, me répond seulement de lui envoyer Maggie, ce que je fais aussitôt arrivée en haut.

Je veux voir Jos partir, tente de le faire comprendre à Gobie, qui ne saisit rien de mes signaux de détresse, probablement parce qu'il commence à être saoul en plus d'être complètement enivré par mon frère. Maggie remonte, retourne à son poste sur les genoux des Marocains. Puis Isaa apparaît derrière moi, me touche la taille du bout des doigts en regardant Jos et Gobie, me demande s'il manquera de quelque chose bientôt. Je lui promets une liste sur le comptoir pour trois heures.

Il part.

Tout s'arrête. Cette soirée est sans fin. Je reconnais l'air qu'affiche Jos. Il l'a volé à ma mère ce regard, ou bien c'est elle qui le lance à travers lui. Je perçois tout de suite dans ses yeux verts une forte réprobation, une surprise, aussi, de me voir travailler pour quelqu'un à mon image alors que lui et ma mère ont fait tant d'efforts pour me placer du bon côté du monde, pour me convaincre que je n'étais pas en dedans ce que j'étais en dehors.

Jos entre dans son habituel mutisme. Juste avant de sombrer, il fait «non» de la tête plusieurs fois. Gobie remarque le malaise de mon frère, annonce enfin leur départ en se levant. Jos l'imite. Ils m'embrassent tous les deux et sortent. Je respire, enfin.

Deux heures vingt.

Maggie se lève, s'accoude au comptoir, me demande qui étaient ces hommes en commandant à boire.

-Personne.

Ses yeux ne mentent pas. Elle devine mon ennui, sent ma détresse. C'est ce qui l'a attirée, comme un piranha par un animal blessé. Les femmes! Il faut se méfier des femmes. Elles sont trop souvent dénuées de raison. Quand elles repèrent une cible, elles focalisent dessus, trouvent des armes à retourner sans pitié conte la rivale choisie. C'est comme ça, il faut s'y faire.

Maggie demeure là avec son sourire narquois jusqu'à ce que Chahid la rappelle à eux.

-Je crois qu'on t'appelle, Maggie.

Elle me fixe dans les yeux, me demande s'ils vont revenir.

-Qui?, que je lui dis en tentant d'avoir l'air le plus distante possible.

Mais c'est trop tard. Elle renifle ma peur et ça la grise. Je regrette ma réponse, trop faussement innocente pour être crédible. Je lui donne ses bières et elle finit par rejoindre ses clients. Ils s'enfilent leur bouteille derrière la cravate puis sortent, enfin, hilares et saouls.

Soirée de merde.

En les voyant partir, je ne souhaite qu'une chose, qu'ils la défoncent, qu'ils lui en donnent à la hauteur de sa putasserie.

Une cigarette. Je pense juste à fumer une cigarette.

Trois heures.

Les clients ont tous foutu le camp pour rejoindre leurs femmes endormies. Ma tête tourne, j'ai la bouche sèche. Je prends un verre d'eau, m'inspecte dans la vitre du réfrigérateur. Je remarque avec horreur que tout le côté gauche de mes cheveux est frisotté, gonflé par la pluie. Je tente de les aplatir quand Isaa arrive. Il me demande s'il reste quelqu'un, puis il verrouille. Tout s'arrête malgré moi, mes gestes, mon souffle, mes idées. Je fixe la ligne de cheveux noirs qui marque le début de sa nuque, puis sur sa mâchoire carrée, masculine, recouverte d'une barbe de quelques jours parfaitement taillée au niveau des joues. J'imagine que ma mère a vu mon géniteur un peu de la sorte avant de copuler avec lui, qu'elle l'a trouvé beau, magnifiquement debout et imperturbable,

qu'elle a eu envie de putasser avec lui. Les femmes en général veulent ce genre d'hommes, pas pour ce qu'ils sont, de vrais connards, mais pour la force qui se dégage d'eux. Elles aiment la sécurité, elles aiment se sentir possédées. Elle a dû déchanter quand elle m'a expulsée et qu'elle a vu un poupon brunâtre, qu'elle a tenté de trouver une explication pour mon frère, pour sa mère et ses sœurs, en vain. Elles, l'ont reniée.

Isaa passe derrière le comptoir, jette un œil à la liste que je lui ai écrite. Je dois conduire, cette fois, je ne veux pas laisser mon auto ici, alors je me sers un café avant de vider et de laver la cafetière. Isaa me dit, suspicieux :

-Tu ne vas pas dormir ce soir si tu bois ça. À moins que t'aies des projets?

Je me sens tout de suite mal, j'ai la main qui tremble, le cœur qui s'emballe.

-Non. Je suis fatiguée et je dois conduire.

-Je te donne un lift. Tu reprendras ton char demain.

Ses mots me parviennent comme un bourdonnement. Peut-être à cause de ça, ou peut-être aussi à cause de son ton, un ordre lancé autoritairement, je m'entends lui répondre un «oui, O.K.», que je regrette déjà. Soudain, je ne veux être qu'à un seul endroit, dans ma bagnole, la musique à fond, les fenêtres ouvertes et le joint qui m'attend dans mon sac depuis des heures dans le bec.

Avec Issa, j'ai l'impression de redevenir une fillette, vulnérable, impressionnable, faible et soumise, incapable de ses propres opinions, de ses propres choix. Je me déteste de me transformer ainsi, aussi petite qu'un insecte, mais je n'y peux rien.

Nous sortons, moi devant, lui derrière.

Il ne pleut plus. Dommage. Nous montons dans sa voiture garée juste devant. À l'intérieur, une forte odeur de tabac ravive mon envie de fumer.

Fumer.

Je ne veux pas lui demander une cigarette, mais je caresse l'espoir que, comme n'importe quel fumeur qui entre dans sa voiture, Isaa voudra s'en griller une, alors j'en profiterai. Il démarre l'auto, prend son paquet dans la poche de sa chemise, me tend la première cigarette et du feu. La joie.

Acheter des cigarettes. Au plus vite.

-Où est-ce que je te laisse?

Isaa semble rassuré quand je lui dis que je vais chez moi. Il sourit. Je lui donne les indications entre deux bouffées de cigarette que je savoure longuement. Autour de moi, des tonnes de déchets, des sacs de frites, des canettes de coke, des paquets vides de cigarettes. Accroché au rétroviseur, un petit cercle bleu et blanc qui ressemble à une goutte d'eau, ou peut-être à un œil. Je demande à Isaa ce que c'est.

- Ça sert à protéger de la malchance.

-Vraiment?

J'ai presque envie de rire, mais j'ignore s'il est sérieux ou pas.

-Ça protège contre le mauvais œil. Ça te fait rire?

-Non. Je trouve ça joli.

La superstition d'Isaa m'étonne. Je le croyais fermement terre-à-terre, mais pour la première fois, je vois au fond de cet être sombre et calculateur quelque chose d'insoupçonné. Par ce simple objet accroché au miroir, je découvre une possible forme d'humanité que je n'ai jamais considérée avant, un homme avec des peurs, des faiblesses, des failles ouvertes ou qui attendent de l'être. Cette nouvelle perception m'amuse, ralentit également le rythme de mon cœur. J'ouvre la fenêtre.

J'indique une direction, mais Isaa en emprunte une autre et nous nous retrouvons sur l'autoroute. Il me paraît moins sévère que d'habitude, moins rigide aussi. Je ne suis pas sûre que ça l'avantage. Il me semble qu'un visage comme le sien, un visage d'arabe, ce n'est pas fait pour sourire.

Plus on gagne de la vitesse, plus on est seuls lui et moi dans cette voiture qui fonce sur l'autoroute déserte. Quand il tourne la tête vers moi, je rétrécis. Lui, il grandit, prend peu à peu toute la place. Isaa profite de ma petitesse et de notre solitude pour me questionner sur ce qui le tracasse depuis tout à l'heure. Avec de la jalousie plein les mots, il me parle de Jos et de Gobie.

-Tes amis, c'est des bons amis? Des amis-amis?

Une faille, certes prévisible, mais tout de même intéressante s'ouvre en lui. Isaa attend ma réponse avec un sourire niais, comme si sa question était innocente. En général, le sexe fort a besoin d'être rassuré. À un type normal je répondrais que ce sont des amis d'enfance, des gais, des cousins éloignés, mais avec Isaa, c'est différent. Son instinct de chasseur doit être secoué, son besoin viscéral de conquérir doit être animé. Il faut respecter la nature des hommes comme un maître respecte celle de son chien.

-Ce sont de bons amis et aussi mes colocs.

Dites à un homme qu'une femme habite dans le même appartement que deux autres gars et il pensera aussitôt aux nuits de sexe bestial qui doit animer cette cohabitation. En tant que pervers, Isaa n'échappe pas à cette règle. Je vois d'ici les images qui naissent dans sa tête, qui le font bouillir de rage, bouillir d'envie. Sa faiblesse me fait sentir mieux. Il hoche la tête, me dit :

-C'est pas bien. Une femme comme toi ne doit pas habiter avec des hommes à moins d'être mariée. En Irak, tu n'aurais plus le respect de personne.

J'éclate d'un rire sonore et je sens que ça le brusque. D'un ton sec, il réplique à mon hilarité.

-Qu'est-ce que tu trouves drôle?

-Isaa, tu es mal placé pour me parler de vertu.

-Te parler de quoi?

Je déteste lui expliquer le sens les mots qu'il ne comprend pas au milieu d'une conversation

-De moralité, si tu veux. Avec toutes les femmes qui passent dans ton bureau…Allah et les Irakiens t'accorderaient-ils le même respect?

Embêtée, sans savoir si je suis allée trop loin, j'attends sa réaction sans prendre la moindre respiration. Puis, il sourit en me répondant.

-Es-tu jalouse de ces filles-là?

Je rage. J'ai chaud. En ce moment, il m'énerve, tellement que je le frapperais.

-Non Isaa. C'était juste pour te montrer que tu n'as pas à me juger parce que dans les faits, tu n'es pas tellement mieux. C'est tout.

-Choque-toi pas, Alya. Les filles d'ici comptent pas aux yeux d'Allah. Elles ne comptent pas en Irak non plus. Elles veulent se faire traiter comme des putes. Elles le demandent. Tu le sais. Tu l'as vu.

Ses paroles me gênent et me mettent encore plus en colère. Je tente de la retenir, fume ma cigarette jusqu'à la dernière bouffée. Après un moment de silence, une fois calmée, je demande à Isaa :

-Issa, ça ne t'es jamais venu à l'esprit qu'une de ces femmes que tu baises pourrait débarquer chez toi avec un bébé dans les bras en t'annonçant que tu en es le père?

Il rit au lieu de répondre, mais je sens que ma question est restée accrochée quelque part dans son esprit dépourvu de morale, certes, mais pas de raison.

-De quoi tu voulais me parler tout à l'heure?

-Je voulais juste te dire que je n'aime pas que les amis de mes serveuses viennent quand elles travaillent.

Je souris à mon tour, lui dis que je ne le ferai plus comme une petite fille qui dès son plus jeune âge a compris que le charme pardonne tout ; sourire timide, yeux doux, aguicheurs, mais naïfs, tête légèrement penchée. Les hommes aiment qu'on s'infantilise, ça leur confère un pouvoir qui les excite.

Isaa pose sa main sur ma cuisse. Un choc électrique me parcourt le corps. Je ne réagis pas, recommence à trembler, à suffoquer. Je tombe encore une fois au combat. Il le sent, retire sa main. Quelques minutes plus tard, nous arrivons chez moi.

Je m'assois sur la première marche des escaliers. La voiture s'éloigne. J'aurais tant voulu le troubler l'espace d'un moment, mais n'y suis pas parvenue. Je me suis couchée devant l'homme. J'ai perdu.

Je sors mon joint de mon sac, l'allume.

Ce soir, j'ai senti qu'une éternité nous séparait, Issa et moi. Jamais il ne m'a paru aussi hors d'atteinte.

Je fume. Je tousse, pense à la journée où mes yeux sont demeurés accroché à Issa quand il est entré dans ce bar. Je me suis arrêtée devant la façade décrépite. J'ai su que c'était lui que j'attendais. J'ai fumé au moins trois cigarettes en regardant par brefs coups d'œil à l'intérieur. J'espérais qu'il ressorte, mais, lassée d'attendre, j'y suis finalement allée. Il était seul, assis au bar devant une tonne de papiers. Il a fait demi-tour sur son banc. Son air m'a ma gelée sur place. On aurait dit qu'il allait me gronder, comme un père qui a attendu sa fille toute la nuit au moment où elle rentre enfin au petit matin. Je l'ai tout de même rejoint et me suis assise au bar. «Assalam aleikoum». Je n'ai pas compris, il l'a vu dans mon visage, a continué en français, m'a demandé si je venais pour le travail. Mon angoisse grandissante aurait dû me faire dire non, en vain.

Dans le fond de ma tête, la voix d'Amy raisonnait : *I cheating myself like I know I would.* C'est à ce moment-là, je crois, que j'ai commencé à m'oublier, que je me suis laissée volontairement atteindre par l'ennemi, par amour, peut-être, si on peut appeler ça

ainsi, même si je savais que l'amour, ça ne se trouvait pas parmi les hommes. Cette journée-là, je me rappelle avoir beaucoup pensé à ma mère et à mon frère. Ça m'a fait un bien immense de croire que ça les rendrait malades de me voir là, avec lui.

Mon joint s'éteint, je le rallume. Si je ne savais pas Jos étendu dans mon lit, je ne rentrerais pas. J'errerais pour le reste de la nuit, jusqu'à l'épuisement. J'arrêterais dans la rue le premier *Jeff* venu et lui en ferais voir de toutes les couleurs. Une bonne vieille baise, violente, haineuse, qui fait du bien à l'âme.

-Merde!

Je viens d'échapper ce qu'il reste du joint dans l'eau. Frustrée, je me résigne, monte à l'appartement. Je respire profondément, mais ça ne change rien. Je me sens mal, comme si je m'apprêtais à aller poignarder quelqu'un. Une overdose d'angoisse.

Mon lit est vide. Le reste de l'appartement aussi.

Je me réveille avec un mal de cœur. J'ai juste le temps d'attraper la poubelle près du lit pour vomir dedans. C'est presque le jour, la chambre est plongée dans une semi-obscurité. Je n'ai pas dormi plus d'une heure. Ça me prend un moment pour remettre mes esprits en place.

Jos n'est pas étendu près de moi comme je l'aurais souhaité. Je fixe le vide jusqu'à ce que je me sente mieux, puis je me lève, cherche des cigarettes, me rappelle que je n'en ai plus. Je fouille dans les tiroirs, dans les poches de mes vêtements, dans mes sacs à main pour en trouver une, en vain. Je sors de ma chambre en silence, scrute le

salon, me rabats finalement sur les cendriers. Quand je trouve un mégot assez long, je l'allume. Le goût est horrible, mais quel soulagement. La porte de Gobie est fermée. Est-ce qu'elle l'était tout à l'heure? Je n'arrive pas à me rappeler.

Je retourne dans ma chambre. Sans la chaleur sur mes joues, je n'aurais pas remarqué que je pleure. Je me dépêche d'essuyer mes larmes, mais d'autres coulent aussitôt. Je prends une bouffée, me brûle les doigts sur le mégot qui tombe dans les draps.

Je sacre.

Puis ils arrivent.

Immobile, j'attends, chavirée par ma solitude qui prendra fin. Je sens que quelque chose m'échappe. Ma vie, certainement, mais aussi tout ce que je connais de l'amour que je suis sur le point d'oublier pour lui. Encore une fois, je courbe l'échine. *Non, rien de rien, non, je ne regrette rien, car ma vie, car mes joies, aujourd'hui, ça commence avec toi*. Sentir ses lèvres glisser des baisers sur moi. J'ai besoin d'avoir Jos tout près, de le toucher, enfin, maintenant qu'il est là après tout ce temps. Qu'il vienne et ouvre cette porte pour me convaincre que ce qu'il me reste n'est pas qu'un bref souvenir d'amour. Je me rappelle de ses épaules, je me souviens de sa nuque, de l'odeur de ses cheveux sales et la douceur de ses sourcils en bataille. Je savoure le souvenir du son de ses pas dans le corridor et l'ivresse qui me montait à la tête. Je me souviens soudainement de tant de choses, de tant de nuits. Je suis hantée.

Il ne vient pas. Ça m'affole. Je sors du lit, doucement, en automate. Je n'ai pas l'impression d'habiter mon corps, ni ma tête, devenus indépendants de ma volonté. Je veux me recoucher. Dormir longtemps. Jusqu'au soir. Je me retrouve étendue sur le

parquet froid. J'ai un goût de cendre dans la bouche et j'ai encore des haut-le-cœur, mais je me retiens de dégobiller à nouveau. Ça crie, ça hurle dans ma tête, comme une mise en garde que je ne peux pas taire.

C'est la folie qui l'emporte.

J'effleure du bout des doigts le mur qui nous sépare, qui s'élève entre nous comme une frontière, le caresse comme pour me rapprocher de mon châtiment, qui s'élève dans des gémissements, juste derrière. Les heures se prolongent dans la nuit, se suspendent dans le temps. Ça me semble long. Un temps infini.

Le sac.

Je ne fais pas attention à la fumée qui s'échappe des draps, me rue sur le sac à dos de Jos qui n'a pas bougé du sol.

Je l'ouvre, lentement, pour ne pas que le bruit de la fermeture éclair perce le silence, fragile à cette heure de la journée. Je le vide sur le sol. Des vêtements, surtout, vieux, sales. Aussi, un lecteur MP3 que j'allume aussitôt pour voir les titres, ses listes de lectures, ses favoris. Je sélectionne la liste la plus récente, *June*, écoute un moment la musique que Jos a choisie pour le chemin du retour, reconnais chacune des chansons. Ce sont celles qui ont habité nos nuits pendant nos trop courts moments d'amour. *Time keeps movin' on, Friends they turn away, I keep movin' on, But I never found out why*. Jos, pensais-tu à moi quand tu les écoutais, ces chansons, comme moi je pensais à toi? *I keep pushing so hard the dream, I keep tryin' to make it right, Through another lonely day*. Je parcours les listes précédentes, *January*, *!!!*, *Sat*. Aucune ne contient du Janis ou même Jimi.

Je ferme le lecteur, refourre tout dans le sac un peu n'importe comment et retourne dans mon lit.

Il y a un trou dans mon drap, un cercle brulé de la grosseur d'un mégot. Ma rage de cigarette se réinstalle dans mon esprit.

La musique me réveille. Ma fatigue est grande. Je m'étire, fouille à tâtons la table de nuit à la recherche d'un paquet de cigarettes. C'est la déception quand je me rappelle pour une deuxième fois que je n'en ai plus. Je m'habille, me sers un café à la cuisine puis avance en silence vers la musique qui provient de la chambre de Gobie. *And when you walk around the world, babe, You said you'd try to look for the end of the road, You might find out later that the road'll end in Detroit, Honey, the road'll even end in Kathmandu, You can go all around the world*. J'ouvre la porte. Mon frère est étendu, les bras derrière la tête et les yeux clos. Je m'approche, glisse mes doigts dans ses cheveux, lentement. Ils se coincent dedans tellement ils sont entremêlés.

-P'tite Folie. Viens.

Je m'installe près le lui. Il n'a pas dormi longtemps, sans doute pas du tout, ça se voit dans toutes les lignes de son visage. Il a enlevé son t-shirt, mais a gardé son pantalon de la veille. Et il empeste, un mélange d'alcool, de cigarette, de sexe. Toute la pièce sent le sexe. Je me rapproche de son cou, le frôle, le respire quand même.

Il me faut une cigarette.

-As-tu une cigarette?

Jos se penche, attrape son paquet sur le sol, en allume une et me la donne. Je demeure silencieuse un moment, soulagée. Je bois une gorgée de café. Ça brûle. Ça surchauffe à l'intérieur. J'en bois tout de suite une autre, comme si la douleur me faisait du bien. Jos s'étend, pose sa tête sur mes cuisses. J'ai les mains prises, je ne peux pas le caresser comme je le voudrais. C'est insupportable. J'approche la cigarette près de ses lèvres, il aspire une bouffée. *Trying to find something to do with your life, baby, When you only gotta do one thing well, You only gotta do one thing well to make it in this world, babe.*

-Ton patron, tu l'aimes, c'est ça?

Sa question est venue de nulle part, sans préambule, et le ton combatif avec lequel il l'a lancée me surprend. Je ne sais pas si je dois répondre. Dans l'incertitude, je me tais, et il reprend :

-M'aimes-tu toujours, P'tite Folie? M'aimes-tu comme avant? Autant qu'avant?

Soudain, je crois deviner que mon amour pour mon frère fait partie des derniers qu'il possède. Ça me remplit de lumière. Ses cheveux clairs parsemés de soleil, ses yeux verts dans un rayon de lumière me suffisent pour exister. Je lui réponds, avec toute la passion qu'il me reste, mais dans un murmure fragile :

-Je t'aime à en crever, Babe.

Il ferme les yeux, tire sur la cigarette que je remets entre ses lèvres comme une courtisane à son sultan. Je me rappelle la première fois où j'ai dit à Jos que je l'aimais. Nous marchions à travers l'hiver, particulièrement violent ce soir-là. Je tremblais comme

la toute dernière feuille d'un arbre dans une tempête d'octobre. Jos s'était accroupi devant moi pour que je monte sur son dos parce que je traînais derrière. Sur lui, j'ai oublié le froid, le vent. J'ai approché ma bouche de son oreille pour murmurer à travers son bonnet: «Je t'aime, Jos». Je ne sais pas s'il a compris. Le vent soufflait si fort qu'il a sans doute tout emporté avec lui au fond de l'hiver, mais l'amour tournait vite autour de nous. Ça m'a étourdie. Ça m'a réchauffée. C'était presque romantique. À ce moment-là, je ne savais pas à quel point ma faute d'aimer allait être grave. Même si je l'avais su, je m'en serais sans doute foutue. J'aimais, pour la première fois.

J'écrase le mégot, dépose la tasse de café vide et me couche le long du corps chaud de mon frère, qui m'enlace. Enfin, je le touche, je le serre contre moi, étudie les traits de son visage presque inchangés et, chaque fois que mes lèvres touchent sa peau, je l'embrasse, de touts petits baisers. Parfois, je sors la langue. Une lueur d'espoir commence à briller, fragile, incertaine, quand l'odeur de sexe me remonte au nez. Ça me rend folle. J'ai soudain envie de le battre. Je me relève et le chevauche quand il me dit que Gobie lui a fait le récit de nos dernières années ensemble. Je suis presque sûre d'avoir perçu un tremblement dans sa voix. Mes idées meurent à mesure qu'elles naissent dans ma tête, comme une sorte de processus d'autodéfense. J'essaie d'anticiper ce qu'il va me dire, n'y parviens pas.

-P'tite Folie...

Je caresse son torse, des frissons le parcourent. Je veux qu'il la ferme, mais il continue en me disant qu'une enfant ne devrait pas avoir de telles images dans sa tête. Et puis, tout bas, en même temps qu'il me serre contre lui.

-Ce qui s'est passé, c'est ma faute. C'est la faute de notre amour.

Ses mots me rentrent dedans comme à coups de hache. Je les trouve vulgaires. Comme si notre amour pouvait être la cause de la folie de ma mère! Comme n'importe quelle femme furieuse, j'ai une forte envie vengeresse qui me prend aux tripes. Je veux qu'il souffre, qu'il culpabilise de m'avoir laissée, qu'il sente le malaise me ronger en dedans. Surtout, je désire lui montrer que, sans personne pour nous retenir, on tombe et tout se fracasse. Je veux que ses réveils soient désormais amers. Malgré la colère qui monte en moi, je respire. D'une voix douce, comme pour le rassurer, je lui dis :

-C'est la perversion des hommes qui l'a tuée, Jos, pas toi ni notre amour.

- P'tite Folie, écoute…

Je ne veux pas aller plus loin et je le coupe au milieu de sa phrase pour qu'il comprenne qu'il n'a pas à résoudre «l'énigme» de la mort de notre mère:

-Elle a écrit des lettres, Jos.

Le visage de Jos change, devient interrogateur, douteux même.

-Des lettres?

-Une pour chacun de nous. Deux enveloppes blanches posées sur sa table de nuit. Je pense qu'elle les a mises là exprès pour qu'elles soient salies par le carnage de sa mort.

Jos, malgré ses yeux solidement vissés aux miens, ne me voit plus. Il n'entend que mes mots crachés dans un chuchotement pour lui faire mal.

-Étonnamment, elles n'étaient pas si sales quand les policiers me les ont remises. L'une était même immaculée. Sur l'autre, dans le coin supérieur droit, il y avait un point brunâtre, difforme, de la grosseur du bout d'un doigt. Je l'ai analysé longtemps, ce point. Je m'imaginais la trace d'une minuscule sphère de chair ou de cervelle atterrie là pour témoigner de la violence de la mort notre mère. Mon nom était écrit sur celle-là. Le tient l'était sur l'autre, la propre.

-Elles parlaient de quoi?

Je me tais, laisse le temps à Jos d'assimiler le tout. Le silence s'allonge. J'attends sa colère, qui ne vient pas.

J'invente. Dis n'importe quoi, juste pour le blesser un peu plus et pour le punir de ses propos.

-J'ai commencé à lire la mienne. Trois ou quatre lignes pas plus. Elle s'excusait surtout. C'est là que j'ai compris que les suicidés commettent une grave erreur en laissant des explications et des excuses à leurs survivants. Il me semble que leur geste suffit pour justifier leur choix, tu ne penses pas?

J'attends un court moment et lui annonce que je les ai brulées.

Il reste muet. Peu à peu, son silence se confond en un long souffle plaintif. Mon cœur s'emballe, mes idées s'agitent au fond de mon crâne. Je ne prends qu'une respiration sur deux, comme pour ne pas déranger mon frère, pour disparaître un moment, le temps de laisser se dissiper la lourdeur qui s'est installée dans la pièce devenue trop petite pour nous deux.

Nous avons trop grandi, durant ce temps.

C'est d'amour que j'avais envie de parler à Jos. Je voulais juste lui murmurer des chansons dans le creux de l'oreille, de lui rappeler que tout est possible même si on n'y croit plus, à tout ça, au fond. Le temps nous a vaincus, mais nous sommes adultes, il est trop tard pour avoir des illusions. Le rêve, ça n'intéresse plus personne, pas même nous.

Au bout de quelques minutes, Jos jure qu'il ne me quittera plus. Plus il jure, plus je suis en colère. Plus je me sens en colère, plus je comprends qu'il était plus facile d'aimer Jos quand il était loin de moi.

Jos n'est pas tout seul là-dedans, dans sa tête. Je vois ma mère dans ses yeux, maintenant plus que jamais. Peut-être est-ce elle que je déteste à travers lui. Comme n'importe quelle petite fille, j'ai appris ce que je sais de la vie en regardant ma mère, alors malgré cette nécessité que j'ai de la haïr, je la comprends. Plus je vieillis, plus je veux être belle comme elle a été belle, pour rien, aucune raison, pour abattre l'ennemi sur son propre terrain, tout détruire. Mourir dans le péché le plus absolu pour ne rien laisser de ce qui a été beau, de ce qui a été bon.

La main de Jos serre mon poignet doucement, comme s'il sentait que je devais sortir de ma tête. Je suis en train de revivre tout ce que je voulais éviter, oublier. Jos est là. Ça commence, on n'a pas le choix de s'inscrire dans le vrai. *The show must go on*.

Je fume, songe à me pousser. Partir en cavale avec ma solitude et demeurer dans une vérité que personne ne viendra déranger. Je sais qu'il me faudra réinventer certaines choses, jusqu'à un prénom, peut-être, pour remplacer le mien. Je choisirai un nom rare, unique, un prénom grandiose et terriblement ironique. Je vais m'appeler Liberté. Pas

Liberty, prononcé à l'anglaise. Liberté, en français, c'est plus fort. Avec mon nouveau nom, je vais parcourir le monde, prendre tout ce qu'il a à donner pour soigner ma mémoire. Quitter ma peau, ma vie, Jos, quitter Gobie qui vieillit trop vite, que je dois partager, qui ne m'appartient plus, comme avant.

Derrière la beauté de Jos, un verre vide, un petit cadavre qui dégage une tristesse inquiétante, et pas exclusivement à cause de notre conciliabule stérile. Jos va repartir. Bientôt, j'ai l'impression. Probablement qu'il ne reviendra jamais, cette fois. Ça me tue d'y penser. Tout bas, comme un secret, je lui dis :

-Vous n'auriez pas dû, maman et toi, me laisser vivante la première fois. La voilà, la vérité. Vous auriez dû m'achever, même si c'est un peu ce qui s'est passé, au final.

Le printemps s'étire sur un interminable hiver.

Je stationne mon auto devant l'appartement, mais n'éteins pas le moteur. Je fume et écoute de la musique avant d'entrer. *You'll never get my mind right, Like 2 ships passing in the night.*

J'imagine que Jos m'attend dans mon lit, comme toute les nuits depuis qu'il a décidé de rester près de moi. Il patiente avec de la musique, rien de neuf, de vieux disques qui ont fini par perdre leur sens pour nous-deux, qu'il n'écoute que pour moi, pour croire un instant que nous sommes encore en symbiose l'un avec l'autre. Dans cette attente, il angoisse, il a peur comme moi j'avais peur. Il désespère, il m'imagine, presque

en colère, dans les bras d'Isaa ou d'un autre homme, finalement soulagé quand la porte de la chambre s'ouvre, comme toujours, sur moi qui l'aime.

Quand je le rejoins, il cherche des traces d'hommes sur moi. Une marque, une odeur. J'en cherche aussi sur lui. Ensuite, on s'excuse pour les fautes qu'on a commises, on se promet une vie meilleure, lui, moi et Gobie, quand il aura pris du mieux, bien sûr, quelque part dans un quelconque Eldorado. Quand je me réveille, il n'est plus là. Parti, sans considération pour mon besoin de le voir, de le toucher, de le sentir tout près.

Je cherche un visage derrière les fenêtres de mon appartement. Derrière les rideaux de sa chambre, celui de Gobie, mon Gobie dont je me suis éloignée. J'aimerais qu'il vienne maintenant, qu'on parte tous les deux, pour le reste de la nuit, avant que quelque chose ne l'emporte, qu'on aille faire un tour de voiture avec de la musique à tue-tête. Il disparaît un peu plus chaque jour et ça me fait mal, ça me fait peur, surtout, de ne plus avoir d'espérance ni d'entendre ses mots, sa voix, de perdre ce qui me reste de moi. Parce que loin de lui, je suis morte. Loin de lui, je suis folle. *Wish I could say it breaks my heart, like you did in the beginning, Its not that we grew apart, a nightingale no longer singing.*

J'entre dans la chambre de Gobie. Il est assis sur le lit, les écouteurs dans les oreilles. Il fume une cigarette les yeux fermés. Je m'approche, le touche doucement pour lui signifier ma présence. Il m'invite sous les couvertures. Je me déshabille et le rejoins. Je prends l'un des écouteurs. *Be a world child, form a circle, Before we all go under, And fade out again and fade out again.*

Je le caresse, me colle à lui.

-Je m’excuse, que je lui souffle à l’oreille.

Gobie me serre, m’embrasse comme on embrasse un jeune enfant, avec pleins de baisers déposés rapidement un peu partout à la surface de mon visage. Je le laisse faire, échappe quelques petits rires qui ressemblent à de la joie. Derrière ce mince reflet de légèreté et d’insouciance, notre malheur est grand. Ça se sent. Et, quand nos mouvements libèrent des couvertures l’odeur de Jos, de ses cheveux, je tombe. Jos n’arrête jamais d’exister, même absent, même dans la douceur de mon nuage, comme un fantôme. Un cancer.

En silence on se dit la seule chose qui compte Gobie et moi, on se dit qu’on s’aime, et nous traversons notre nuit d’amour éternelle, écoutons la chanson en boucle, fumons des cigarettes jusqu’à ce que nos paquets soient vides. Gobie ne me parle pas des larmes sur mes joues. Je ne lui parle pas des larmes sur les siennes, mais je lui demande de me raconter sa journée.

Le soleil est haut dans le ciel quand je sors en trombe et descends les escaliers de l’appartement. La chaleur est suffocante pour ce temps de l’année, mes vêtements collent à ma peau. J’ouvre la portière de ma voiture quand une voix m’appelle. Un cri, celui de Jos, debout en sous-vêtement sur le balcon. Je crois qu’il veut que je remonte. Il fait un geste de la main. Je lui réponds en levant le bras pour lui signaler que je n’ai pas le temps et entre dans l’auto. J’ouvre la fenêtre, mets un *best of* de Janis, monte le volume et cherche mes cigarettes à tâtons dans mon sac.

Je roule dans les rues désertes, une cigarette à la main, les fenêtres ouvertes. J'ai chaud, je claque des dents. Je ris. Je crois d'abord que je ne vais nulle part, mais comprends vite où ma folie me mène.

Plus j'avance, moins j'étouffe, un peu comme si une sorte de logique jusqu'à maintenant cachée à l'apparence du monde se révélait à moi. Dieu est en faillite et c'est la haine qui gagne.

Depuis l'âge de dix-neuf ans, je me suis efforcée de ne jamais retourner sur la tombe de ma mère pour y déposer des fleurs, pour prier sur ses restes, pour tenter d'expier les mauvais sentiments de ma vie. J'ai préféré empêcher le mouvement du temps dans l'univers par l'oubli, mais maintenant, il repart et je ne peux plus rien pour l'arrêter.

Je fume une cigarette après l'autre, plongée dans ma torpeur de condamnée. Je baisse le pare-soleil, me regarde dans le miroir sale et brouillé par le temps. Je tente de ravaler les larmes qui naissent; il faut savoir le faire, comme avec les mensonges et les rêves. Je sais qu'à partir de maintenant, il me faudra sacrifier toutes les beautés qu'il me reste du monde avec lesquelles j'ai nourri mes mensonges, celle de ma mère, de mon frère, la beauté de la nuit, des étoiles. Finalement, je balaie tous les regrets qui naissent ou qui auraient pu déjà exister dans mon esprit. Quand je ne sens plus rien, ni de mal, ni de dégoût, je me stationne, écoute Janis à tue-tête. *You know that I need a man, yeah! You know that I need a man, When I ask you to you just say, That you think you can*. C'est avec ces paroles dans le crâne que j'arpente les quelques rues qui me séparent de mon dernier péché.

Je demeure un bon moment devant la porte. Je ne frappe pas. Pas encore, mais je ne doute pas.

Il ouvre. Je suis plus surprise que lui. Merde! Je devais cogner et lui dire que je prends mon café noir. C'est raté. Je bégaie quelque chose d'inaudible, pour lui comme pour moi.

-Veux-tu entrer?

L'entrée est dans le salon. J'ai du vomi qui me remonte dans la gorge. Je le ravale - c'est dégueulasse. J'attends qu'Isaa me propose de m'assoir. Dans la pièce, une télévision moderne sur une table basse, un sofa en L, massif pour l'espace minuscule. Très peu de choses. Comme s'il venait de débarquer en ville. Malgré l'absence totale de décoration dans l'appartement, ça ressemble à Isaa. Une pièce faite pour lui. Je respire son parfum, l'odeur de sa peau. Mon inconfort vient de la testostérone qui pèse dans l'air. On ne peut pas être une femme et se sentir bien dans un lieu comme celui-ci. Je me dis soudain que c'est volontaire, qu'Isaa a créé cet environnement pour que les femmes ne restent pas jusqu'au matin.

-Qu'est-ce qui te fait sourire?

-Je me disais juste que ton appartement, je ne l'aurais pas imaginé autrement que comme il est.

Je me demande si c'était cohérent quand Isaa ajoute :

-L'as-tu imaginé souvent, mon appartement?

-C'était une façon de parler.

Je suis mal, le feu enflamme mes joues. Je l'ai effectivement imaginé souvent, cet appartement. Parfois, je croyais que ce devait être un endroit à peu près comme celui-ci, terne, ennuyant et mal éclairé, avec des choses «d'hommes», télévision satellite, canapé confortable, etc. Je parierais aussi pour un lit *queen* et peut-être même un autre téléviseur dans la chambre. L'autre option m'apparaissait comme une sorte de baisodrôme sophistiqué avec des coussins et des couvertures à imprimés bestiaux, de grandes fenêtres à travers lesquelles il pourrait s'exhiber à tous ces gens qui s'étendraient à ses pieds et une douche vitrée dans laquelle on peut entrer trois ou quatre personnes. En apprenant à le connaître, je penchais davantage pour la première option.

Un cellulaire sonne, le sien. J'ai eu peur pendant une seconde, j'en profite pour prendre le mien dans mon sac. Quatre messages. Je le ferme. Isaa me fait signe qu'il revient dans une minute. Je ne suis pas sûre, mais je crois qu'il m'a également signalée de ne pas faire de bruit. Je me lève, entre dans la salle de bains que je trouve tout de suite.

Dans le miroir, je vois comme j'ai l'air fatiguée. Je n'ai rien de séduisant, rien de sexy. Je me lave le visage, je me remaquille. J'ai le souffle court en pensant à ce qui s'en vient. Je ne sais plus trop si ça en vaut la peine, soudain.

Isaa cogne doucement à la porte, me demande si je veux un café.

-As-tu quelque chose de plus fort? De la vodka peut-être?

-Je peux t'arranger ça.

Son ton ne ment pas. Il ne faut pas plus à un homme qu'une femme sur le pas de sa porte au matin qui lui quémande de l'alcool pour lui réveiller la queue. Mon allure de

merde ne le freinera pas, parce qu'il a vu que derrière la fatigue, il y a une plaie qui saigne, une âme en détresse prête à céder le contrôle, et ça l'excite.

Rien ne se passe comme prévu. Je retiens le tremblement de mes mains, me redresse, me ressaisis en me frappant le visage.

Je retourne au salon, prends place sur le canapé. Isaa me rejoint avec un café et une bouteille. Il s'assoit près de moi, me sert un verre et me dit :

-Si ça te dérange pas, je boirais un peu de café avant la vodka.

-Je m'excuse. C'est vrai qu'il est tôt.

Je lui souris, faussement gênée, attends qu'il m'invite à ne pas l'attendre pour boire. Ce sera ma dernière politesse avant la débauche.

Nous nous touchons. Les jambes. Les bras. Chaque fois, ça me brûle. Il allume deux cigarettes, m'en tend une. On se fixe. Lui semble à l'aise, moi, je fonds, faiblie. Ses yeux bruns, presque noirs, ressemblent aux miens. J'ai les mains moites, le cœur qui veut sortir. Il ne m'a toujours pas proposé de boire. Le verre poireaute sur la table.

Je fume.

Isaa me touche la cuisse d'une main, boit une gorgée de café de l'autre. La fumée de sa cigarette crée une frontière bleutée entre nos visages.

Je n'en peux plus d'attendre, alors je sonne la fin des politesses, prends la foutue vodka et me l'enfile. Mes épaules se relâchent. Isaa est mi-étonné, mi-amusé par ma conduite. C'est tout nouveau pour lui de me voir comme ça. Il saura en profiter, j'en suis

sûre. Je fume, recrache la fumée en approchant mon visage du sien. Nos nez se touchent presque. Nous restons immobiles un instant dans la fumée qui s'estompe. J'ai la bouche sèche et nous avons l'un et l'autre mauvaise haleine, mais on s'en fout. Comme je l'aime quand il s'éloigne pour nous servir d'autre alcool. Comme c'est doux quand ça brûle dans ma gorge. Puis Isaa me demande si je veux une ligne en se levant pour aller chercher la coke. Pourquoi pas? Allons-y à fond, au nom d'Allah! Il verse la poudre, trace quatre lignes avec une carte et me tend un billet de vingt roulé. La première ligne me semble plus grosse que les autres. Je l'aspire d'un trait. Isaa m'imite.

Mon cœur s'emballe aussitôt, la sueur perle sur mon front, sur mon corps tout entier. Isaa approche son visage du mien à nouveau, touche cette fois le bout de mes lèvres avec sa langue. Je tends aussi la mienne pour qu'elles se touchent. Puis, sa bouche recouvre la mienne complètement. Je ne peux rien faire, il mène notre baiser, et ses yeux me font cent promesses de sévices à venir. Quand nos bouches se relâchent, nous prenons chacun une longue bouffée.

Isaa dépose sa cigarette dans le cendrier, me retire la mienne des doigts et la dépose à côté. Il m'enfonce sa langue dans la bouche si durement que je dois me raidir le cou pour ne pas basculer en arrière. Je suis surprise. C'est violent, mais je ne subirai pas, pas cette fois. Je lui rends sa rudesse, lui arrache presque la lèvre inférieure avec mes dents et laisse la marque de mes ongles sur sa nuque.

Quand je me sépare de lui, nous n'avons plus de souffle. Nos torses se gonflent, on respire fort, ses mains se baladent sur moi jusqu'à frotter mon entrejambe avec une vigueur qui me fait mal. Il est excité. Ça m'allume de le voir dans cet état. Je me jette sur

lui pour l'embrasser à nouveau. Notre baiser se transforme en lutte de pouvoir. J'essaie de le chevaucher. Il me retient, tente de faire pareil, mais sans que je ne cède.

Ses gestes précis, calculés, démontrent que ses mains ont l'habitude de toucher un corps de femme. Sa forte assurance me déstabilise. Il me renverse.

Du haut de son triomphe, il enlève son t-shirt sous lequel se dévoile un corps qui n'est plus dans toute sa forme, qui paraît vieux, même, avec les quelques poils blancs parmi les noirs.

Déception.

Je veux me redresser, il m'en empêche en appuyant une main sur ma gorge, m'indique clairement par la fermeté qu'il emploie que ce n'est même pas la peine d'essayer de le dominer.

Isaa me relève pour me déshabiller. Il m'enlève tout. Je proteste un peu, ça lui donne l'occasion de me rappeler sa puissance. Sa rudesse est sensuelle, ce que je ne lui aurais pas soupçonné. Je suis nue, mais il n'adresse de regard qu'à mes yeux. Sauf que ses mains, elles, me touchent des seins aux cuisses. Moi, j'essaie de le déshabiller. Il n'y a rien de pire qu'être tout seul à poils, mais il retire ma main de son pantalon, ramène mon bras derrière mon dos pour que je sois le plus vulnérable possible.

Nous sommes à nouveau face à face. J'essaie de contrôler le mouvement de ma poitrine, qui se soulève beaucoup trop rapidement. Je fixe sa pupille, tellement noire qu'elle se confond avec son iris. Deux cercles menaçants, presque effrayants. J'en mouille. J'ai envie qu'il me touche. Je le supplierais de me toucher.

Isaa me parle dans sa langue, comme il le fait avec les femmes qui passent dans le sous-sol du bar, lentement, avec des mots clairement énoncés, comme s'il récitait un poème ou une prière pour me l'apprendre. Je l'écoute, mais j'ai soudain la tête ailleurs, remplie de Jos, de son odeur, de sa voix. Une vengeance silencieuse en vaut-elle la peine? Je me demande où il est, ce qu'il fait, s'il va rester assez longtemps pour être témoin du sacrifice que je suis en train d'orchestrer pour lui.

La chaleur devient intense. Je sue. Comme je sue.

Isaa marche jusque derrière la table basse où nos cigarettes fument et où les deux autres lignes de coke attendent. Isaa me place là où il veut que je sois, à la droite de la télé, et va se rasseoir sur le canapé.

-Vas-y.

Je prends l'une des cigarettes, aspire une bouffée. Il attend un spectacle, je suppose, comme si j'étais une foutue saltimbanque. À mon tour, j'ordonne.

-Enlève ton pantalon.

Même si je ne me trouve d'aucune crédibilité, il s'exécute. Une fois ses vêtements enlevés, il prend la télécommande et appuie sur les touches avec une assurance bien assumée pour mettre une chaîne porno.

-Vas-y!

Il affiche cet air déterminé qui lui donne des allures d'inquisiteur, cet air qui m'aplaventrie. J'éteins le mégot dans le cendrier, puis prends un moment pour comprendre que ces femmes à la télé trop jeunes et trop parfaites qui se lèchent la chatte

devant jury ne jouent pas dans un porno mais convoitent plutôt le titre de l'*American next Porn Star*. Ce soir, c'est contre elles que je devrai me battre pour obtenir l'attention du sultan.

Je me résigne, commence à danser pour lui, d'abord sensuellement, mais comme mes rivales, elles, ne sont pas que sensuelles, je deviens vulgaire à mon tour. Je me penche, le cul devant lui. Je l'écarte, lui montre mon anus, lui indique en y enfonçant mon doigt que la porte lui sera ouverte. Puis je me place à quatre pattes et lui présente mon sexe. Je me touche, me branle, me lèche, me claque. Je me tortille sur le sol, oublie tout. *The show must go on*. Isaa finit par se branler en m'observant moi, que moi. La jouissance feinte des futures Stars émane toujours des haut-parleurs, mais elles n'existent plus. C'est entre lui et moi. Je me penche sur une ligne, l'aspire.

-Au fond, t'es une fille d'ici, dit-il d'un ton froid. Ça fait un bout que je l'ai compris. C'est pour ça que je vais te baiser comme une chienne. C'est ce que tu veux.

Ah! Comme j'ai envie de rire.

-En voilà une bonne nouvelle.

Je le pousse sur le dos, rudement. Ça le met en colère quelques secondes, mais il accepte le jeu. Je m'installe au-dessus de lui, me tords, me frotte, exhibe mon sexe tout en l'empêchant d'y toucher. Je lui résiste le plus longtemps possible. Ses yeux pétillent d'excitation, il m'ordonne de continuer de faire la pute. Je me retourne, lui présente mon derrière. Cette fois, il peut me toucher. Il écarte mes fesses, passe son doigt – son pouce, je crois – dans ma fente jusqu'à mon clitoris, mais je le stoppe. Pas encore. Nous suons énormément.

Je m'agenouille devant lui, caresse son pénis, ses couilles, fermement, trop de tendresse l'ennuierait, quand il m'empoigne la tête et enfonce sa queue dans ma bouche. Ça me surprend, j'étouffe, mais je continue quand même de sucer. Son pénis n'est pas si gros, j'en profite pour y aller à fond. Il gémit. J'ai une narine bouchée à cause de la coke, la morve coule, mais je suce quand même pour qu'il gémisse plus fort. J'enroule ma langue tout autour, bouffe ses couilles à pleine bouche. Puis, il pousse la table basse avec son pied et me jette sur le dos. Il s'approche de mon oreille et me dit en français qu'il sait ce que je veux, parce que lui et moi, on est pareil, malgré tout.

On s'embrasse, passionnément comme je n'ai jamais embrassé un autre homme. Un filet de morve coule de sa narine et ça se colle sur mon visage. Ça sent de plus en plus l'aigreur de la sueur dans la pièce et nos corps glissent l'un sur l'autre, mais ça aussi, on s'en fout. J'enlace mes jambes autour de ses hanches, frotte mon clitoris sur ses cuisses en balançant bon bassin. Je veux qu'il me pénètre. Ma fente est prête à jouir enfin, comme jamais. Devant mon impatience il me glisse plutôt à l'oreille que je devrai le supplier pour qu'il me défonce.

Pas question.

Je lui présente mon vagin. En plein visage. À dix centimètres, pas plus. Je l'ouvre avec mes doigts, l'invite à entrer. Il résiste un moment, me lèche ensuite. Comme ça fait du bien. Puis Isaa commence à me branler. Je perds la tête. Ses doigts entrent si brusquement que c'est douloureux, mais le plaisir est plus fort. J'éjacule dans un cri sonore.

J’entends Isaa sniffer, mais je ne le vois pas. Je ne vois plus rien. Mes membres sont mous, je suis trempée, complètement mouillée. Isaa réapparait au-dessus de moi, me chevauche, me prend durement à la gorge en me pénétrant, m’amène au bord de la souffrance. Mes ongles entrent dans sa peau à chacun de ses coups de bassin, on grogne, on s’insulte. Je le traite de pervers. Il me traite de pute.

On perd ce qu’il pourrait nous rester d’humanité.

Isaa me tourne. Me retourne. Met sa queue dans tous mes orifices, me demande sans cesse si j’aime ce qu’il fait, où plutôt m’affirme que j’aime ce qu’il fait. «Tu aimes ça hein, quand je te prends comme ça?» Je crache ce qu’il me reste de bave sur son sexe.

Je bois une gorgée de Vodka, en offre à Isaa, qui refuse. Tant pis.

-Ton cul, il est vierge?

Je lui réponds que «oui» pour lui donner ce privilège, lui offrir cette illusion de virginité si rare à trouver de nos jours.

-Tu le veux? Tu le prends.

C’est à Allah que je pense quand il m’entre sa queue dans l’anus. Comme il doit être fier de ses disciples occidentalisés!

J’essaie de ne pas rire.

-Tu saignes.

-On s’en fout. Continue jusqu’à ce que tu décharges.

C'est dans ma bouche qu'il le fait. Je m'attendais à ce que son phallus ait un goût plus horrible, mais ça ne goûte pas si mauvais que ce à quoi je m'attendais, finalement.

Pendant que je me rhabille, Isaa me dit : « On se voit ce soir?», avec un point d'interrogation, un questionnement sur la suite des choses. Il veut savoir s'il vient encore de perdre une serveuse.

- Oui. À ce soir, Isaa.

On me klaxonne. Je remarque que j'ai brûlé un feu rouge. Celui que j'ai coupé arrive derrière moi. Je le vois à peine, mais je comprends assez vite qu'il est en colère. Ça me fait rire. Je sors mon bras par la fenêtre, l'envoie chier haut et fort. Il réplique en me collant au derrière. Je freine sec, mais il m'évite puis disparaît dans une autre rue. Je trouve presque dommage que l'altercation soit déjà terminée, j'avais envie d'un peu d'action.

Comme je pue!

Je me stationne à la première station-service que j'aperçois. Il me reste quelques dollars en comptant. Je m'achète des cigarettes et mets de l'essence avec le reste, puis je repars et emprunte l'autoroute. Je chante à tue-tête, j'essaie d'oublier. *Come back and believe my love, Please! Now, come back and believe my love, Come back, and believe the magic of love*. Oublier la traîtrise de Jos, mon amour, oublier Gobie qui crève à petit feu, ma mère. Oublier ma vie, ma bâtardise. Je passe devant ma sortie d'autoroute sans

l'emprunter. Je roule sans savoir où je vais. *Oh, I want the light without the darkness, I want the sky without the sun, yeah!*

J'allume une autre cigarette avec la précédente, que j'écrase dans le cendrier qui déborde. J'appuie sur l'accélérateur. Mes cheveux volent en tous sens, fouettent mon visage et viennent se coller à mon front. Par moments, je ferme les yeux et je compte. La première fois, je me rends à quatre avant de les rouvrir. La deuxième à sept, la troisième à onze. Plus les heures passent, plus je me rends loin, jusqu'à vingt.

Je roule comme ça pendant des heures, écoute le même CD en boucles sans me lasser. Je ne reconnais plus le nom des villes sur les panneaux, le niveau d'essence baisse et la voix de Janis ne me rappelle plus ni mon frère, ni cette nuit passée avec lui dans la forêt, comme si j'étais enfin sevrée de mon mal. Mais je tuerais pour une autre ligne de coke. Quelle merde!

Je finis par prendre une sortie et je me retrouve sur une petite route de campagne en mauvais état. Partout, des champs à perte de vue et une odeur de fumier qui me prend dans le nez et me fait grimacer.

Mon téléphone affiche une vingtaine d'appels et de messages manqués, mais je ne veux que savoir l'heure.

Trois heures. Pile trois heures.

Il me reste un peu plus d'une heure avant que le soleil se lève. Je me stationne sur le bord du chemin, là où la route se poursuit loin devant, tellement qu'elle ne semble pas avoir de fin. Je bâille.

Je déverrouille le coffre, prends mes cigarettes et mon briquet sur le siège du passager, sors de la voiture, referme la porte doucement pour ne pas briser le silence si apaisant de la nuit. J'ai le vagin en feu. Quand je marche, c'est plus douloureux encore. Avec mon index, j'effleure la carrosserie chaude et rouillée de ma voiture. Je la caresse jusqu'à l'arrière comme une chute de reins, avec toute la délicatesse du monde, puis j'ouvre le coffre. Je fouille parmi les derniers débris de ma vie. Sous une couverture, je la trouve enfin, ma précieuse bouteille de Wild Turkey. Je referme le coffre et frôle à nouveau jusqu'à l'avant la carcasse de ma bagnole lépreuse, mais fidèle. Je dépose mon paquet et la bouteille sur le capot et m'y assois. Les talons de mes bottes éraflent la peinture et d'autres égratignures apparaissent près des précédentes. La chaleur de la tôle pénètre mon jean aminci, réchauffe la peau de mon cul.

Je respire. Profondément, malgré cette odeur de merde qui persiste.

Je m'étends de tout mon long, m'adosse contre le pare-brise, ouvre la bouteille et ingurgite une longue lampée de bourbon. L'alcool descend dans ma gorge, me brûle à l'intérieur. Je me sens déjà mieux. Il ne manque que la pluie. Il aurait dû faire tempête.

Je prends mon paquet où les cigarettes se dressent, alignées comme une milice bien domptée, prêtes à être finalement savourées. J'en saisis une, la porte à mes lèvres et l'allume. La lumière du feu m'aveugle une seconde. Je retiens un moment la fumée avant de la recracher dans l'air. Elle demeure un instant au-dessus de moi puis la brise l'emporte dans le vide de ce foutu été sans nuages.

Mes yeux s'habituent peu à peu à la noirceur qui commence à fléchir. Je fixe l'horizon, la ligne d'arrivée. Je prends une autre bouffée, une autre gorgée. Devant, le

bout du monde, le bout de la Terre, le bout de la vie, l'évidence claire de l'échéance, et je recommence à rire.

Quand je bois, je ne sens plus l'alcool qui passe, alors j'en profite, j'ingurgite de plus grosses gorgées pour effacer mon remords qui revient. Ma mère. Toujours ma mère. Je me dis qu'elle aurait dû se saouler avant de crever. Elle aurait eu une fin plus douce, comme ça. Ha! Comme je ris.

J'ai salement envie de pisser. Je glisse jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol. Les roches sous mes talons pointus me versent les chevilles. Je tombe, me relève, enlève le sable planté dans mes paumes. Je m'adosse à l'aile de l'auto, détache et baisse mon pantalon, m'accroupis et pisse. Enfin soulagée, je remonte sur le capot, allume l'unique joint qu'il me reste, celui que je me réservais comme récompense après le boulot. Fuck! Je crois que je me suis pissée dessus!

Je ferme les yeux, aspire et recrache dans l'air la fumée qui me fait tant de bien. Puis, Jos revient. Mon esprit se surcharge de lui, de son odeur de cheveux sales et de la texture si douce de sa peau. Il est là, à moitié nu sur le balcon à gesticuler pour me parler une dernière fois, et moi qui l'ignore, qui ignore enfin mon amour devenu trop puissant, trop grand pour continuer. Je me cause tout haut entre une gorgée et une bouffée.

-Je t'aime tant, Babe. Tant que je te tuerais.

Je fume plus vite pour oublier le malaise qui s'empare de mon corps tout entier et je me mets à chanter, d'abord dans un murmure, puis plus fort. *Sitting down by my window, Oh, looking at the rain, sitting down by my window now now, All around I felt it*. Je ferme les yeux un long moment. J'ai la tête qui tourne et le cœur qui cogne. Quand je

les rouvre, derrière le soleil qui commence à poindre, une apparition se forme au centre de la route. Une silhouette, je crois.

Je bois.

Quand je referme les yeux, elle est toujours là, dans mes paupières. Des traits. Un visage que je connais. Des yeux verts. Comme des étoiles. Une bouche.

Je fume.

Le visage approche, auréolé par le soleil levant, gorgé de toute la lumière que le jour s'apprête à livrer. Le con! Il fredonne. Un murmure quasi imperceptible. Je perçois le son des excuses lancées dans le vent. Je l'insulte.

-FILS DE PUTE.

Mon écho me revient, me confirme l'absence que je connais trop bien.

Il vente. Une brise sur mon visage. Et l'image s'estompe dans la brise.

Je suis folle.

La voix demeure, s'excuse à répétition, vole autour de moi, me nargue, me dit qu'elle m'aime.

Je me lève d'un bond, retombe durement sur le capot qui s'enfonce. Je crois que j'ai mal. Je devrais avoir mal. Je ne sens rien. Je m'esclaffe, encore. Et je bois. Boire, toujours plus. Boire pour deux.

Je m’appuie contre le pare-brise, me relève. Une main pour m’aider. Sa main à elle? La sienne à lui? Debout, finalement debout, je tends les bras, hauts, à l’infini, confronte le soleil qui ne finit plus de se lever. Je maudis haut et fort le ciel pour ce jour magnifique qui débute sous mes yeux, à jamais.

Je souhaite la pluie, implore l’orage, et je chante.

- *Just because I got to want your love, Please please please please, whoa please, please.*

Et je danse.

Je suis Janis. Désormais, pour toujours.

- *Whoa, honey it can't be, Just because I got to need you daddy. Please don't you let me down, no, please, Lord!*

Je bois et fume en accueillant mon écho de retour dans le vent.

Et Jos qui revient. Isaa. Ma mère, les autres. Gobie qui part. Des mirages sur la route. Trop beaux visages.

Une lumière m’aveugle. Un bruit. Une voiture s’amène en sens inverse, ralentit, s’arrête à ma hauteur. Le chauffeur baisse sa vitre, me balaie de haut en bas, une cinglée debout sur sa voiture, qui boit, qui chante et qui fume. Il me demande si tout va bien.

-Mon cher ami, la vie n’a jamais été plus belle que maintenant. Vous vous joignez à moi?

Je décèle une hésitation chez lui, mais il repart, incertain.

Ah! Comme je ris.

Plus que jamais, je suis persuadée que ma finale fantaisie sera mémorable.

- *Here you gone today, but I wanted to love you, I wanted to hold you, yeah, till the day I die*.

Je descends du capot, titube, me réinstalle au volant. J'allume une autre cigarette. Ma vue brouillée met un moment à focaliser. Je me planque entre les genoux ce qu'il me reste de bourbon, cherche les clés. Je cherche. Ne les vois nulle part. «Tabarnak!» Je les trouve finalement dans la serrure de contact. La voiture démarrée, je lui offre son dernier repas en faisant gronder le moteur comme jamais auparavant. Une odeur d'essence et d'huile se mêle à celle du tabac. La musique perce les haut-parleurs. J'ai le cœur aux bords des lèvres.

Une silhouette sur la route. La même. Ma mère. Elle chante, candide et aimante dans la lumière blafarde de l'aube qui semble émaner de son propre corps.

Comme il aurait dû pleuvoir. Elle aurait été moins belle sous la pluie.

-*It ain't fair, daddy it ain't fair what you do, I see what you're doin' to me and you know it ain't fair.*

Il pleut. Oui, il pleut. À torrent. J'active au maximum les essuie-glaces qui émettent un grincement aigu à chaque passage sur la vitre. J'embraye et fonce.

-*Oh, here you gone today and all, I ever wanted to do.*

Les pneus éjectent des pierres que j'entends retomber sur le pavé. J'appuie sur l'accélérateur, va de plus en plus vite. La collision doit être fatale. Ma mère doit disparaître. Je ne la veux plus devant moi.

-*Was to love you Honey you can still hear me rock and roll the best, Only it ain't roll, no.*

Elle résiste à l'assaut. Je prends une longue gorgée de bourbon qui me fait presque vomir. Je savais qu'elle se buterait. Tenace, elle se tient devant moi comme une figure de proue. Me précède dans les courbes. Devance mes mouvements. Pardonne chacune de mes tentatives pour l'éliminer.

Mon corps entier hurle, impuissant face à la folie qui le secoue.

Il pleut à verse. Je monte le volume au maximum. Une bouffée de cigarette. Une gorgée de bourbon.

-*Love's got a hold on me, baby, Feels just like a ball and chain.*

Une bouffée. Une lampée. L'aiguille grimpe sur le cadran. Le paysage s'efface. Je m'esclaffe. Qu'est-ce que je ris. Je ris de ne plus la voir, enfin, effacée par la pluie comme un dessin à la craie sur l'asphalte.

Je m'éclate. Je bois, je fume, je charge à toute vitesse.

Lookin' out at the rain, see the rain. Somethin' came along, grabbed a hold of me, And it felt like a ball and chain. Oh this can't be in vain, And I'm gonna tell you one more time, yeah.

ANNEXE

Partie 1

P.6: JOPLIN, Janis, «Cry Baby», dans *Pearl*, Los Angeles, Columbia Records, 1971.

P.11: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Piece of my heart», dans *Cheap Trills*, Los Angeles, Columbia Records, 1968.

P.11: Idem.

P.21: Idem.

P.23: NIRVANA, «My Girl», dans *MTV Unplugged in New York*, New York, Geffen Records, 1993.

p.23: JOLPIN, Janis & Jimi HENDRIX, «Summertime», dans *Janis Joplin's Greatest Hits*, Los Angeles, Columbia Records, 1973.

P.27: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Magic of love», dans *Live at Winterland'68*, Winterland Ballroom, Legacy,1968.

P.31: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Ball and Chain», dans *Live at Witerland'68*, Winterland Ballroom, Legacy,1968.

P.32: Idem.

P.33: NIRVANA, «Heart Shaped Box», dans *In Utero*, Minneapolis, Geffen Records, 1993.

P.33: Idem.

P.34: Idem.

P.38: JOLPIN, Janis & Jimi HENDRIX, «Summertime», dans *Janis Joplin's Greatest Hits*, Los Angeles, Columbia Records, 1973.

P.38: Idem.

P.38: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Easy Rider», dans *Live at Witerland'68*, Winterland Ballroom, Legacy,1968.

P.39: JOPLIN, Janis, «Me and Bobby McGee», dans *Pearl*, Los Angeles, Columbia Records, 1971.

p.43: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Magic of love», dans *Live at Winterland'68*, Los Angeles, Legacy, 1968.

p.43: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Ball and Chain», dans *Live at Witerland'68*, Los Angeles, Legacy, 1968.

Partie 2

P.51: WINEHOUSE, Amy, «Wake up Alone», dans *Back to Black*, Londres, Island Record, 2006.

P.51: THE KILLERS, «Read my Mind», dans *Sam's Town*, Las Vegas, Vertigo, 2006.

P.55: WINEHOUSE, Amy, «Addicted», dans *Back to Black*, Londres, Island Record, 2006.

P.55: Idem.

P.72: PIAF, Edith, « Non je ne regrette rien», dans *Éternelle*, Paris, EMI Music France, 2003.

P.73: WINEHOUSE, Amy, «Back to black», dans *Back to Black*, Londres, Island Record, 2006.

P.74: JOLPIN, Janis & Jimi HENDRIX, «Summertime», dans *Janis Joplin's Greatest Hits*, Los Angeles, Columbia Records, 1973.

P.75: Idem.

P.79: JOPLIN, Janis, avec Kozmic Blues Band, «Kozmic Blues», dans *I Got Dem Ol' Kozmic Blues Again Mama!*, Los Angeles, Columbia, 1969.

P.90: WINEHOUSE, Amy, «You know I'm good», dans *Back to Black*, Londres, Island Record, 2006.

P.92: PIAF, Edith, « Non je ne regrette rien», dans *Éternelle*, Paris, EMI Music France, 2003.

P.93: JOPLIN, Janis, «Cry Baby», dans *Pearl*, Los Angeles, Columbia Records, 1971.

P.94: Idem.

P.95: Idem

P.100: WINEHOUSE, Amy, «My Bed», dans *Back to Black*, Londres, Island Record, 2006.

P.101: Idem.

P.101: RADIOHEAD, « (Street Spirit (Fade Out)», dans *The Bends*, Londres, Parlophone, 1995.

P.103: JOPLIN, Janis, «More Over», dans *Pearl*, Los Angeles, Columbia Records, 1971.

P.113: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Magic of Love», dans *Live at Winterland'68*, Winterland Ballroom, Legacy, 1968.

P.114: Idem.

P.116: JOPLIN, Janis, avec Big Brother and the Holding Company, «Ball and Chain», dans *Live at Witerland'68*, Winterland Ballroom, Legacy, 1968.

P.118: Idem.

P.119: Idem.

P.119: Idem.

P.120 : Idem

Partie II

Section analyse

Liberté et conséquences; *libéralisation des mœurs dans la littérature contemporaine féminine – les cas de* Baise-moi *de Virginie Despentes et* Folle *de Nelly Arcan*

On l'appelle Révolution tranquille ici. Mai 68 en France. Des soulèvements qui ont permis l'avènement d'une nouvelle ère, la nôtre, l'ère que j'appellerais celle de la Liberté. Liberté individuelle, liberté de choix, liberté de mœurs, liberté de parole. Nous l'exploitons à toutes les sauces ce qu'autrefois l'autorité religieuse et parentale freinait. Les Québécois ont rejeté massivement les valeurs du passé, les mœurs prudes et les idées archaïques, et ces rejets ont dicté ce que nous sommes devenus en cette deuxième décennie du XXIe siècle qui commence tout juste. L'influence du clergé a été remplacée par celle de la télévision et de l'Internet. Désormais, nos réponses, nos certitudes, nos enseignements, c'est de là que nous les tirons. Et cette liberté relativement nouvelle que nous ne maîtrisons pas parfaitement nous apparaît malgré tout comme inaliénable, inviolable. Si on tente de la freiner, des lois existent pour l'empêcher. La liberté, c'est la nouvelle religion. On la louange, la salue, même si ses effets sur la société et sur ce qui la compose sur les plans culturel, identitaire, social, personnel et collectif, sont parfois regrettables. Nous sommes libres. N'est-ce pas le plus important?

Dans cet essai, il sera question des effets de cette libéralisation de masse sur la société actuelle, plus spécifiquement sur la littérature. J'y ferai également état de l'éternelle domination masculine à laquelle nous sommes, en tant que femmes, constamment confrontées malgré les efforts soutenus des féministes au cours des dernières décennies. J'utiliserai comme point d'appui *Baise-moi*, de Virginies Despentes, auteure française qui a fait couler beaucoup d'encre avec son style cru, violent, qui frôle l'oralité et qui met en scène la réalité brutale de personnages féminins, ainsi que *Folle*, de Nelly Arcan, écrivaine québécoise rendue populaire grâce à ses récits d'autofiction dans lesquels la marchandisation des corps, celui de la femme surtout, et le suicide,

s'inscrivent comme thèmes principaux. J'ajouterai à ces œuvres *Ball and Chain*, mon propre roman, qui adhère à ce mouvement de révolte féminine et qui allie sexe, amour et domination. À l'aide de ces appuis textuels, je m'intéresserai à l'image que les auteures ont choisie de donner à leurs personnages féminins et à la représentation de la femme dans la littérature féministe contemporaine.

1. Vive la liberté

1.1 La libéralisation des mœurs

La Révolution des années 60 au Québec a mis Dieu en faillite et la liberté nouvellement acquise a apporté de grands changements sociaux. La libéralisation des mœurs a entraîné la libéralisation sexuelle, comme pour rompre avec tant d'années à percevoir la sexualité comme étant vouée à la seule fin de procréation. Aujourd'hui, le sexe, tant qu'il est vécu dans une certaine «normalité», n'a plus rien de tabou. Il est au centre de notre quotidien, régente nos vies comme la religion a pu le faire à une autre époque, et il touche particulièrement les femmes pour qui les habitudes sexuelles n'ont plus rien à voir avec celles des générations précédentes. Dans les textes de Despentes et d'Arcan, cette révolution nous apparaît dans toute sa complexité. Les auteures montrent qu'il est maintenant possible pour une femme de se prostituer, de baiser et de jouir par choix et par envie. Véronique Lefay, ex-actrice X française, pousse même la réflexion en affirmant «qu'il est bon d'être une salope, une putain, une enculée, une catin, une gouine[1]». Pour elle, ces mots sont nullement péjoratifs. En tant que militante féministe

[1] Ovidie, *Porno manifesto*, Saint-Amand-Montrond, Flammarion, 2002, p.112.

pro-sex, elle soutient qu'il faut déculpabiliser les femmes de la sexualité. Elles doivent s'assumer, justement, en tant que salopes ou putains, dans le but de s'émanciper. Le lecteur peut voir dans ce mode de pensée une double facette, l'une plus positive, poussant effectivement les femmes à se libérer davantage, et l'autre, plus sombre, qui les abaisse à leur seul corps, leur seul sexe. *Baise-moi* se place du premier côté de cette réflexion avec ses personnages affranchis, révoltés, pour qui le sexe apporte un plaisir énorme, alors que *Folle* se retrouve du second côté, avec Nelly, victime de sa féminité, pour qui la sexualité demeure un problème constant.

Les personnages des œuvres évoquées ici représentent ce que la liberté nous permet de devenir et de faire en ces temps postmodernes. Manu et Nadine baisent et consomment de la porno, Nelly se prostitue sans y être soumise et Alya prend plaisir à humilier les hommes. Elles sont toutes perturbées, choquent par leurs paroles, leurs actions, elles dérangent en nous montrant leurs réalités troublantes où le vide moral semble supplanter le reste. Ces textes portent chacun à leur manière sur les marques d'une liberté désormais irréversible, sur la difficulté qui en découle d'entretenir des rapports sociaux sains dans la société nihiliste qu'est devenue la nôtre et où être libre veut également dire devoir s'astreindre à certaines pratiques imposées par une société qui tend à nous renvoyer à un modèle unique, qui nous dicte ce à quoi notre corps et notre sexualité devraient ressembler. Il est donc pertinent de se demander si la libéralisation de la société et des individus n'a pas été, au final, qu'un misérable échec bafouant les

libertés individuelles au profit d'une idéologie marchande qui nous retire notre «liberté éthique au nom de la liberté sexuelle[2].»

1.2 La liberté et la famille

La famille représentait autrefois un noyau dur, des individus soudés par quelque chose de fort. Mais elle fut, malgré son apparence de concept inaliénable, la première artère touchée par la libéralisation de la société et des mœurs. En quelques dizaines d'années, les familles qui comptaient de nombreux enfants n'en possèdent plus qu'un, deux, ou trois, rarement plus. Les femmes, désormais sur le marché du travail, ont participé à estomper le pouvoir patriarcal, cédant sa place au pouvoir monétaire. Le mariage, autrefois sacré, ne comporte plus aucune certitude d'avenir et la solidarité n'est plus au cœur des valeurs familiales occidentales. Pourtant, il n'en demeure pas moins que la famille « tient à la nature de l'être humain, est à la fois le point de départ et le point d'appui d'une société donnée[3].» Même si les valeurs ont changé, la cellule familiale, elle, reste le lieu premier où les individus se forment et où les pratiques sociales sont inculquées. Le rôle de la famille est donc demeuré essentiellement le même ; par contre, avec les bouleversements mentionnés plus tôt, ce rôle ne s'exerce plus de la même manière puisque les individus ont changé leur mentalité et leurs valeurs communes. Cet éclatement familial est à la base de la littérature qui m'intéresse, une littérature féminine, libertaire, actuelle, mais aussi troublante par le reflet qu'elle nous offre de notre société,

---

[2] Michaela MARZANO, *Mailaise dans la sexualité*, Paris, J.C. Clattes, 2006, p.12.

[3] Yuho CHANG, *Famille et identité dans le roman québécois du XXe siècle,* Québec, 2009, p.11.

parce que sans l'enseignement religieux ni l'autorité parentale, nous n'avons plus de ligne de conduite à suivre. En quelque sorte, c'est le chaos.

Cette problématique familiale me semble importante parce que le rôle que doit jouer la famille demeure le même malgré l'évolution des mœurs, soit la socialisation des individus. C'est au sein de cette cellule que les gamins acquièrent des aptitudes à communiquer, à jouer, à apprendre et à connaître la société dans laquelle ils devront évoluer. Selon Yuho Chang, «la socialisation est le processus d'acquisition de l'identité culturelle. C'est dans la famille que l'enfant a pris conscience de son identité. C'est encore dans cette famille que la personnalité de l'enfant s'est développée et se stabilisera lorsqu'il sera devenu adulte[4].» Mais les familles se brisent et deviennent dysfonctionnelles. L'absence de contraintes morales permet aux parents de se délester de leur rôle, ce que plusieurs font, et ce sont les enfants qui en subissent les conséquences en devant grandir avec ce manque. Père absent, familles éclatées, familles reconstituées, autorité anémique, etc., sont toutes des problématiques que l'on retrouve de plus en plus depuis le commencement des grands bouleversements et qui affectent le rapport que nous avons avec notre identité culturelle et sociale. En 2006, plus de 27% des familles québécoises étaient monoparentales[5]. C'est une augmentation de 3% par rapport au recensement de 1996, de 10% par rapport à celui de 1981[6]. Le nombre de signalements d'enfants maltraités à la DPJ augmentent chaque année, tout comme les problèmes de

---

[4] Yuho CHANG, *Famille et identité dans le roman québécois du XXe siècle,* Québec, 2009, p. 15.

[5] Les statistiques proviennent du site Internet de Statistiques Canada [en ligne]. http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/index-fra.cfm, [pages consultées le 3 novembre 2012].

[6]Informations consultées sur le site Internet de la Direction de la Protection de la jeunesse. Anonyme, *Bilan annuel 2011*-2012 [en ligne]. http://www.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2012/09/24/002-dpj-bilan-annuel.shtml, [page consultée le 3 novembre 2012].

santé mentale et de toxicomanie[7]. Les statistiques sur les agressions sexuelles sont d'autant plus troublantes. 39% des auteurs d'agressions sexuelles en 2008 étaient âgés de 12 à 17 ans et 23% entre 18 et 24 ans[8]. Désormais, on retrouve des thérapies pour contrer certains troubles sexuels pour les enfants âgés d'à peine six ans. Il est difficile d'identifier les causes premières de ces phénomènes à quelque chose de bien précis, car pour chacun, les raisons d'un tel comportement diffèrent, mais les importantes lacunes que nous retrouvons au sein des nids familiaux y sont assurément pour quelque chose. À ce niveau, la libéralisation semble avoir créé un vide, un certain trouble sur les plans humains et sociaux, et cette cassure transparaît dans la littérature contemporaine à travers les personnages qu'elle expose.

Ball and Chain raconte le parcours de l'une de ces filles issues d'une famille dysfonctionnelle, née d'une mère de race blanche et d'un père inconnu, un Arabe peut-on supposer par son apparence. Une famille désordonnée dont les membres sont enfermés, chacun dans sa petite solitude, distants malgré leur proximité. Alya se refuse à toute quête identitaire. Même qu'elle la condamne. Pour elle, ses origines ne la concernent pas, ne l'interpellent pas. Mais la problématique de l'identité se pose tout au long du récit à cause du contact avec l'autre. Alya s'efforce de rejeter son histoire, ce qu'elle juge préférable, mais les gens qu'elle rencontre, eux, voudront savoir, parce que sa race en est une «à la mode» aujourd'hui. Les Arabes fascinent. Ils sont exotiques, si loin de nous, et on aime

---

[7] Informations consultées sur le site Internet de la Direction de la Protection de la jeunesse. Anonyme, *Bilan annuel 2011-2012* [en ligne]. http ://www.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2012/09/24/002-dpj-bilan-annuel.shtml, [page consultée le 3 novembre 2012].

[8] Les statistiques proviennent du site Internet de Statistiques Canada [en ligne]. http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/index-fra.cfm, [pages consultées le 3 novembre 2012].

«détester» leur différence. Malgré ce rejet identitaire, Alya ne se défile pas lorsqu'on lui en parle. Pour répondre aux questions, elle invente. Cela l'amuse, presque. La thématique de l'identité est donc ici renversée. Je traite dans ce roman de «dés-identité», du refus du personnage de s'en accorder une. C'est un choix qu'elle a fait devant le mutisme de sa mère et de son frère à ce sujet.

Ball and Chain, c'est aussi le parcours d'un personnage incapable de communiquer. Le huis clos dans lequel elle a évolué n'a pas permis de lui préparer une entrée convenable dans la société et, instinctivement, elle reproduit le canevas familial dans lequel elle a grandi. Alya parle peu et ses rares relations demeurent stériles, malsaines, particulièrement avec le sexe opposé. Son inaptitude à s'aimer et à aimer autrui est évidente, mais elle s'en fout. Elle n'a pas d'amis, rabaisse les hommes au rang des chiens. Elle emploie souvent le mot «animal» pour parler des hommes, ne fait aucune nuance entre chacun d'eux. Cela vient du fait que ce personnage n'a connu du sexe opposé que l'absence, l'abandon ou la perversion, la nuit, dans leurs ébats avec sa mère. Son éducation a comporté certaines lacunes, les modèles masculins sont restés absents et elle en subit les conséquences dans ses rapports sociaux désastreux et douloureux. Le comportement qu'elle adopte avec les hommes est, en quelque sorte, calqué sur celui de sa mère, comme si Alya menait sa vie en continuité de celle de sa génitrice.

Alya est, par conséquent, le reflet de notre société, plus que jamais éclectique et éclatée. Nous semblons nous buter au même refus d'étiquetage qu'elle, comme si l'identité était devenue un sujet trop sensible pour qu'on se sente à l'aise de l'aborder publiquement, de l'exhiber sans que ce ne soit perçu comme de la provocation. Ce personnage ne sait donc pas d'où il vient, n'a pas de famille pour le lui apprendre, mais

surtout, elle ne va nulle part. L'incompréhension de soi et l'incompréhension du monde d'Alya la conduiront, comme sa mère, au suicide.

C'est une problématique semblable que vit la narratrice de *Folle,* de Nelly Arcan, roman où les rapports sociaux témoignent de l'incompréhension de l'autre. Ce que la narratrice ressent pour son amant et l'absence de sentiment de son amant envers elle la poussera vers la folie, car elle ne sait gérer ni l'amour ni le manque d'amour. Elle ignore comment tirer quelque chose de bien de cet état affectif, car elle en revient toujours à penser à elle-même, à ses névroses et à ses peurs qui la paralysent et qui lui font faire des choses regrettables, comme envahir la vie de son amant ou exploser dans d'épiques crises de jalousie. Nous ne pouvons pas lier directement les problèmes sociaux de la narratrice à sa famille dans le récit *Folle*. Toutefois, ce roman est une suite logique du roman précédent de l'auteure, *Putain*[9], fréquemment cité dans celui-ci. Dans cet autre récit d'autofiction, la famille peut être vue comme la cause de l'acte prostitutionnel de Cynthia. Andrea Puhl, dans *Nelly Arcan : la prostitution et la politique sexuelle*[10], propose une analyse intéressante quant au rôle joué par les parents de la narratrice dans sa décision de se prostituer. Le père, un ecclésiastique infidèle qui n'hésite pas à fréquenter lui-même des putains, se présente comme le seul homme, le seul maître à bord de la maisonnée. La mère, femme au foyer, se soumet à son mari et aux règles établies. Ce modèle familial traditionnel issu du catholicisme dans lequel le personnage a grandi lui a

---

[9] Nelly ARCAN, *Putain*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2001, 187 p.

[10] Andrea PUHL, *Nelly Arcan et la politique sexuelle dans* Putain [en ligne]. http://library.usak.ca/theses/submitted/etd-12202005-204821/unrestrictes/AndreaPuhlThesis1.pdf, [page consultée le 29 juin 2012].

inspiré un mépris, une haine certaine envers les femmes, lui a appris que, dans la vie, il valait mieux être un homme.

> Voilà pourquoi je vis seule, qu'il n'y a pas d'homme dans ma vie, que je ne suis pas chez moi à attendre qu'il rentre du travail, à lui préparer le souper, à planifier les vacances d'été, non, je préfère le plus grand nombre, l'accumulation des clients, des professeurs, des médecins et des psychanalystes, chacun sa spécialité, chacun s'affairant sur l'une ou l'autre de mes parties, participant au sain développement de l'ensemble, un seul homme dans ma vie serait dangereux, trop de haine en moi pour une seule tête…[11]

Donc, il y a une sorte d'échec dans la socialisation de cette personne, dans le cadre même de cette famille où les membres sont hermétiques les uns aux autres. Nous avons ici des parents qui ne se parlent qu'à des fins utilitaires et qui ne s'aiment pas d'amour. Ce nid familial déréglé laissera une marque importance sur Cynthia (par conséquent sur Nelly), comme il l'a laissée sur Alya. Puhl y va de l'explication suivante pour comprendre le chemin qu'a choisi de prendre le personnage de Nelly Arcan :

> Comme l'enfant Cynthia n'a jamais eu la chance d'évoluer dans un environnement où les parents étaient liés par l'amour ou un respect mutuel, elle ignorait la possibilité d'une telle relation. Il n'est donc pas surprenant qu'en tant qu'adulte, elle ait toujours de la difficulté à croire à l'amour romantique puisqu'elle associe à jamais le couple aux sentiments de désaffection et d'indifférence.[12]

Cette explication des agissements du personnage de Cynthia (Nelly) est à mon sens très juste. Sa famille ne lui a pas donné les outils nécessaires à une saine socialisation, avec sa dynamique de haine, de jalousie, de rancœur, particulièrement envers les femmes du foyer qui doivent se partager le seul homme. Cynthia ressent le

---

[11] Nelly ARCAN, *Putain*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2001, p.38.

[12] Andrea PUHL, *Nelly Arcan et la politique sexuelle dans* Putain, [en ligne]. http://library.usak.ca/theses/submitted/etd-12202005-204821/unrestrictes/AndreaPuhlThesis1.pdf, p.61, [page consultée le 29 juin 2012].

désir de plaire à son père parce qu'il est dans cette famille la seule personne qui ait de la valeur. Son amour est le seul convoité, tant par le personnage que par sa mère, qui deviendront des compétitrices. Et cette dynamique se poursuivra dans sa nouvelle vie, soit celle de prostituée, d'auteure publiée, de narratrice de *Folle*.

Dans le cas de ces deux romans, la problématique des défaillances familiales est clairement exposée. La socialisation et les rapports sociaux nous apparaissent précaires chez les personnages de Cynthia et d'Alya. Ni l'une ni l'autre ne sont parvenues à se construire une identité solide au contact de l'autre et cette lacune les empêchera d'avancer. L'individualisme et la solitude sont des éléments majeurs pour comprendre les névroses des personnages, socialement désadaptées, inaptes à affronter la réalité du monde. En ce sens, nous pouvons conclure que le noyau familial dans lequel les personnages ont grandi a été primordial dans ce qu'elles sont devenues, dans les choix qu'elles ont faits par la suite. Les problématiques familiales ne sont certainement pas l'unique cause des perturbations de Cynthia ou d'Alya, mais elles ont eu leur part d'influence.

Déjà, le portrait de ces personnages commence à se dessiner. Ces œuvres nous présentent des femmes d'aujourd'hui, indépendantes, bien sûr émancipées, qui participent pleinement aux changements sociaux engendrés par les bouleversements des dernières décennies, et qui en tirent même un certain profit. Mais ce n'est pas sans heurt, car malgré la «liberté assumée» des protagonistes, le fossé entre elles et les hommes continue tout de même de se creuser.

2. La guerre des sexes

Les rôles attribués aux hommes et aux femmes dans la société ont causé, et causent encore aujourd'hui, une forme de rivalité, de compétition entre les sexes. Cette question me semble primordiale, car historiquement, les individus ont toujours été classés selon leur sexe. Les hommes représentent le sexe fort, les femmes le faible. «La famille, la virilité guerrière, la pudeur, toutes les valeurs traditionnelles visent à assigner chaque sexe à son rôle[13].» Dès le IVe siècle avant Jésus-Christ, Aristote déclarait que la femme n'était qu'un réceptacle destiné à recevoir la semence de l'homme et que le mieux qui pouvait arriver au sexe faible, c'était de parvenir à servir son époux. Des milliers d'années plus tard, le sujet a peu évolué et est toujours d'actualité. Devant la force des muscles, les femelles ont dû s'accroupir, mais voilà qu'aujourd'hui, en Occident du moins, maintenant que les muscles ne nous servent plus à rien excepté le «bien paraître», les femmes ont pu prendre leur place et commencent tout juste à inverser le concept établi de la domination.

2.1 L'émancipation de la femme

Les dernières décennies ont été le théâtre d'une montée en puissance du féminisme dans plusieurs régions du monde. En Occident, la femme, en revendiquant ses droits et son indépendance, s'est libérée du joug de l'homme. Les conséquences d'une telle libération sont d'une ampleur historique. La société est toujours essentiellement patriarcale, mais le sexe fort n'a plus la même mainmise sur les femmes, sur leurs choix, leurs ambitions, leur destin. La contraception a été légalisée, l'avortement aussi, les

[13]Virginie DESPENTES, *King Kong Théorie,* Paris, Grasset, 2006, p.107.

femmes sont désormais libres et considérées comme des êtres à part entière. Mais ce n'est pas parce que les femmes se sont massivement émancipées que la problématique de la domination mâle ne se pose plus, bien au contraire. Les femmes se sont levées, mais le travail est quand même loin d'être accompli, même si sur plusieurs plans elles ont su profiter de cette ascension du féminisme.

De cette indépendance résultent beaucoup de choses, notamment l'émergence d'un libéralisme sexuel qui apparaît aujourd'hui dans toutes les sphères de la société; à la télévision, dans les publicités, les vidéos, la littérature, etc. Désormais, on nous gave de ces images de femmes «libérées», qui nous rappellent sans cesse le culte du corps parfait, jeune, sexy, qui appelle à une vanité toujours plus grande. Le désir et l'envie mènent les individus dans une compétition d'une sévère violence où l'individualité prime, où les valeurs morales s'égrènent et où toutes nos envies peuvent être immédiatement assouvies. Le sexe, comme je le mentionnais plus tôt, est devenu non seulement quelque chose de socialement acceptable, mais aussi un élément central de notre société. Il est donc «normal» que ce début de XXIe siècle soit marqué par cela, et les romans de Despentes et d'Arcan n'y échappent pas.

2.2 Viol, prostitution et pornographie

La prostitution, la prostituée et ses clients, sont des sujets historiques et universels dans la littérature. On les retrouve dans toutes les périodes, dans toutes les cultures. Ce n'est donc pas une thématique nouvelle que nous proposent les œuvres d'Arcan et de Despentes, mais ces auteures ont participé à ce mouvement où les femmes exposent une vision particulière de l'univers pornographique et prostitutionnel actuel, en présentant ce

monde *underground* et conçu pour l'esprit des hommes sous le filtre d'un regard féminin, et c'est ce qui choque, parce que contrairement à l'idée que nous pourrions en avoir, jamais les personnages ne nous apparaissent comme des victimes malgré la violence qu'elles subissent. Le drame de ces femmes, on le voit, on le sent, mais il demeure silencieux, apparaît comme une sorte de métaphore de la situation historique des femmes.

Baise-moi, Folle et *Ball and Chain* sont des textes de combat qui s'inscrivent dans cette dynamique. Ce sont des récits empreints de désenchantement, de domination, de soumission, d'inaptitude à l'amour, au bonheur, et de consommation à l'extrême de soi, de l'autre, d'alcool et de drogue. La sexualité y est le plus souvent tarifée, sinon, dans le cas d'Alya tout particulièrement, traduite comme un service rendu.

> Ces hommes que je ramène chez moi sont totalement dépourvus d'espoir, de principes, de tabous. Ils ont l'habitude des putes et des paumées. Moi, je leur propose en cadeau mon corps, mes seins, mon cul à moitié hypothéqué par la cellulite, mais tout de même enviable pour des types comme eux. Bref, la porte de leurs fantasmes s'ouvre sur mes cuisses béantes, offertes sans condition, et, à partir de là, il ne reste plus qu'à les laisser œuvrer[14].

La prostitution, la pornographie, l'amour, les hommes, les femmes et leurs corps se confondent au sein d'un même référent, le sexe. Les personnages de *Baise-moi* parlent de fellation ou de sodomie comme d'autres parlent d'un match de tennis, les gestes posés le sont souvent en fonction d'un acte sexuel à venir. Manu « met autant de vernis sur la peau que sur les ongles parce que sa main tremble toujours un peu. Pourvu que ça fasse de la couleur sur les queues quand elle les branle[15].» *Folle* s'articule presque exclusivement autour du sexe également. Il devient un allié dans les bons moments, un

---

[14] Christine DENIS, «Ball and Chain», mémoire de maîtrise en études littéraire, Québec, Université Laval, 2012, p.45.

ennemi dans les mauvais, se situe au centre de toutes les décisions prises et des actions posées.

> Le lendemain de ton départ j'ai voulu te retrouver, pour ça j'ai ouvert bien des portes. J'ai commencé à fréquenter le Cinéma L'Amour au coin du boulevard Saint-Laurent et de la rue Duluth. C'est Freddy qui m'avait un jour parlé de cet endroit où des hommes vont se branler dans une salle de cinéma sur de vrais couples baisant pour de vrai sur une petite scène éclairée rouge[16].

Dans un roman comme dans l'autre, le sexe génère à peu près toutes les situations, tant sur les plans personnels que relationnels, mais est vécu de façon diamétralement opposée. Dans *Baise-moi*, nous sommes devant une sexualité froide, dépourvue d'amour et d'émotion, mais les personnages affirment leur sexualité, la vivent sans complexe et elles se servent de leur corps comme d'un outil, une arme. Manu et Nadine sont confiantes et fières, et il y a un refus certain de plaire chez elles. Elles rejettent cette obligation qu'ont les femmes de satisfaire à la demande croissante de «bien paraître» que la société impose. Sans ce besoin de plaire, la notion de séduction ne se pose plus entre la rencontre et l'acte sexuel. On passe directement de l'un à l'autre. Manu voit un homme qui la regarde avec insistance dans un bar. Comme signe de réciprocité, « [e]lle glisse sa main entre ses jambes en le regardant, écarte légèrement les cuisses, remonte la main sur son ventre, penche la tête et se fait briller la bouche en y passant le bout de la langue[17].», avant de l'entraîner dans la ruelle pour se faire baiser dans une odeur fétide de poubelles. *Baise-moi* nous est présenté comme un film porno, brut et absent de toute sensualité, mais dans lequel les femmes s'assument pleinement.

---

[15] Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1993, p.16.

[16]Nelly ARCAN*, Folle*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2004, p.106.

[17] Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1993, p 126-127.

Dans *Folle,* c'est l'opposé qui se produit. Nous voyons un personnage obsédé par son apparence, qui ressent un besoin quasiment pathologique de plaire à l'autre à tout prix et de contrôler son image qui se doit de demeurer parfaite.

> Dans le miroir j'ai d'abord examiné mes cheveux sans couleur pour ensuite m'attarder sur les rougeurs qui me couvraient le nez et les joues, et bientôt, il n'y a plus eu dans le miroir que des parcelles de laideur qui se décomposaient dans une variété de tons vers l'infiniment petit ; à ce moment j'aurais voulu être seule pour me remaquiller et me recoiffer entièrement. En me regardant de trop près, je faisant place à la critique, je donnais à l'imperfection du relief[18].

Et cette fascination du «paraître» entraîne Nelly dans une vague d'auto-dénigration. Même son corps de *porn star* construit de toutes pièces ne parvient pas à la convaincre de sa beauté. Cela démontre jusqu'à quel point la culture de l'apparence est profondément ancrée en nous. Les images qu'on projette proposent des femmes parfaites, comme une sorte d'idéal à atteindre, et Nelly, comme des milliers d'autres femmes, est tombée dans ce piège. Or, il est intéressant de constater que les nombreuses chirurgies auxquelles s'est soumise la narratrice, qui la rapprochent de l'idée que l'on se fait de la «perfection», ne l'ont pas aidée à se sentir mieux dans son corps. Le profil psychologique de plusieurs femmes ayant eu une chirurgie démontre d'ailleurs qu'elles souffrent le plus souvent d'un manque d'estime personnelle et de confiance en elles, en plus d'être plus à risque d'avoir des problèmes de santé mentale, notamment la dépression[19]. Les problèmes que Nelly entretient avec son corps me semblent ainsi purement psychologiques, et ils influeront sur son quotidien, ses relations, sa sexualité. Ils

---

[18] Nelly ARCAN, *Folle*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2004, p 154.

[19] Anonyme, *Plus de suicide chez les femmes ayant des implants mammaires,* [en ligne]. http://www.psychomedia.qc.ca/suicide/2006-09-28/plus-de-suicide-chez-les-femmes-ayant-des-implants-mammaires [page consultée le 4 novembre 2012].

l'entraîneront dans des délires amoureux incontrôlables, dans la jalousie, dans la prostitution.

La prostitution sera d'ailleurs au centre de la sexualité des personnages. Manu et Nadine le feront simplement pour de l'argent. Nelly le fera aussi pour l'argent, certes, mais également pour recevoir le regard des hommes, être adulée, détenir un certain pouvoir sur eux qu'elle n'arrive pas à avoir dans la vie.

Les personnages de prostituées dans la littérature apparaissent souvent en tant que personnages secondaires, comme des gueuses qui vendent leur corps par nécessité, ou qui sont contrôlées par les hommes, mais dans les œuvres de Despentes et d'Arcan la tendance se voit renversée. Les prostituées revêtent une autre apparence, celle de femmes indépendantes qui exercent ce métier par choix, ou même par envie dans le cas de Nadine. Toutefois, les personnages de ces récits, ces femmes libres et ouvertes, sont clairement marquées par les répercutions d'un tel choix, qui se lisent notamment dans la banalisation de la sexualité, conséquence de l'hypersexualisation de la société.

Comme je le mentionnais plus tôt, la sexualité joue un rôle majeur dans les quotidiens de Nadine, Manu, Nelly et Alya, même si les auteures de ces textes sont parvenues à rendre le sexe simplement usuel. Elles imposent une distance entre les personnes, les actes sexuels et les émotions. Cette distance est parfois troublante, particulièrement dans *Baise-moi* et *Ball and Chain*, où jamais le sexe et les sentiments ne se confondent. Il y a dans ces lignes un refus de les associer, ce qui déshumanise non seulement le sexe, mais aussi les personnages qui l'exercent. Cela n'est pas étranger à un phénomène de plus en plus présent dans l'actualité, soit l'hypersexualisation des jeunes, surtout, mais aussi des plus vieux. Le sexe est partout, mais l'amour, lui, ne l'est pas

nécessairement. Et ces romans, bien que crus par moments, nous offrent justement une critique, parfois déchirante, de la féminité, de la masculinité, de ce que la société nous enseigne à nous et à nos enfants. Onze millions de jeunes regardent de la porno, des adeptes qui ont entre douze et dix-sept ans. Le fait qu'ils soient constamment exposés à la sexualité, à des corps parfaits d'hommes et de femmes un peu partout les rendent vulnérables à la sexualisation. La pornographie, nous dit Michela Mazarno, est devenue un outil d'éducation sexuelle pour trop de jeunes garçons, et elle demeure

> […]un problème parce qu'elle érige l'*homme-violent* et la *femme-salope* en modèles de référence ; parce qu'elle se fonde sur des stéréotypes particuliers et en joue comme d'une réalité ; parce qu'elle pousse à croire que la liberté consiste à assumer sa «nature» de «bête» ou de «chose», et à laisser de côté tout le reste[20].

En plus «d'éduquer» les jeunes à une fausse réalité, la pornographie

> […]établit un ordre strict quant à la différence des sexes; en produisant la sexualité dans l'ordre du visible et en réduisant l'expression sexuelle à la réalisation d'une fonction génitale, elle fait de la sexualité masculine et de ses manifestations évidentes (érection, éjaculation) la mesure de toute sexualité[21].

La pornographie «éduque» les jeunes à une certaine forme de domination où «la pénétration est présentée comme l'arme d'une sexualité instrumentale et agressive sous les auspices d'une maîtrise et d'une toute puissance sur le corps de l'autre[22].» Et cela est la seule «éducation» que recevront certaines personnes, car l'apprentissage de la sexualité est redevenue une responsabilité du domaine du privé réservée aux parents qui, malgré la prétention de la société à une certaine ouverture, restent souvent mal à l'aise de parler de

---

[20]Michaela MARZANO, *Malaise dans la sexualité*, Paris, J.C. Clattes, 2006, p.169.

[21]Jean GAGNON, *La pornographie et le monde urbain*, Montréal, GRAAV éditions, 1984, p.119-120.

[22] *Ibid*, p.120.

sexualité avec leur progéniture. Les cours de formation personnelle et sociale ont été retirés des écoles québécoises et, par conséquent, le manque d'instruction à cet égard s'est accru. De plus, nous sommes constamment exposés à de la pornographie, donc au sexisme à divers degré, que ce soit dans les vidéo-clips, dans les publicités à caractère sexuel, dans ces films destinés aux ados qui montrent de jeunes personnages ultra-sexués pour qui avoir des relations sexuelles multiples est un signe de réussite sociale.

Même s'ils nous présentent ces modèles de femmes et ces thèmes maintes fois exploités, *Folle* et *Baise-moi* donnent une impression d'inédit, car les auteures n'ont pas la vision typiquement masculine de la prostitution, de la pornographie et de la sexualité à laquelle nous sommes socialement habitués. Le regard de l'homme est souvent érotisé, se rapproche de l'idéalisation et évoque immanquablement le plaisir sexuel. Ici, le regard des femmes est dur, violent même, car il ne réfère à aucun plaisir. Les personnages rendent un service sexuel en échange d'argent ou de reconnaissance. Elles représentent des «femmes-sexe» qui dénaturent et déshumanisent l'acte sexuel par leur «je-m'en-foutisme». Et les hommes de ces textes le dénaturent aussi en participant à des épisodes de viols ou des actes dégradants et violents.

Le personnage de Manu dans *Baise-moi* se fait violer avec une amie par une bande de mecs. Elle déclare que «c'est juste des trucs qui arrivent…On est jamais que des filles. Maintenant, c'est passé, tu vas voir, ça va aller[23].» Le viol est banalisé, relayé à «des choses qui arrivent» quand on est une fille. Dans *King Kong Théorie*, la même

[23] Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1993, p.57.

auteure disserte sur le viol, sur celles qui le subissent et sur ceux qui l'exercent, et sa philosophie explique bien ce qu'on retrouve dans *Baise-moi*.

> On s'obstine à faire comme si le viol était extraordinaire et périphérique, en dehors de la sexualité, évitable. Comme s'il ne concernait que peu de gens, agresseurs et victimes, comme s'il constituait une condition exceptionnelle, qui ne dise rien du reste. Alors qu'il est, au contraire, au centre, au cœur, socle de nos sexualités[24].

L'auteure expose le viol comme quelque chose de commun, qui se produit depuis la nuit des temps. Elle y pose un regard féministe en montrant des corps dépossédés de ce qu'ils sont, devenus uniquement des organes sexuels voués à assouvir les désirs des hommes, froidement. Despentes affirme que «le viol fabrique les meilleures putes[25]». Une fois violée, une fois ce quelque chose de rompu à l'intérieur, exercer le métier de prostituée devient acceptable. Elle vient appuyer les propos de Yasmine, ancienne égérie Dorcel, une compagnie de production de films X, comme quoi «[o]n ne devient pas actrice de X par hasard. Inconsciemment, chaque fille porte une blessure, une fêlure, un traumatisme important, mais je l'ignorais jusqu'à ma thérapie. Les exceptions sont rarissimes[26].»

Bref, dans ces textes, la sexualité occupe une grande place, mais n'a pas pour autant de valeur. Nous avons affaire à une sexualité qui me semble davantage masculine, et c'est ce qui m'intéresse. Des œuvres écrites par des femmes, mais qui emploient des

---

[24]Virginie DESPENTES, *King Kong Théorie,* Paris, Grasset, 2006, p.49.

[25] *Ibid*, p.49.

[26]Propos recueillis par Philippe Vecchi pour les Inrocks, *Yasmine, ex-égérie Dorcel: "Maintenant je sais pourquoi je suis devenue hardeuse"* [en ligne]. http://mry.blogs.com/les_instants_emery/2011/01/yasmine-ex-egerie-dorcel-hardeuse-porno.html, [site consulté le 4 novembre 2012].

caractéristiques et des thématiques propres aux hommes pour représenter ce qu'est advenue de la domination masculine dans le monde actuel.

Dans *Baise-moi*, la prostitution est exposée comme une émancipation, un travail que l'on fait pour ne pas devoir en exercer un autre encore plus dégradant. Les personnages ne sont pas des victimes de l'éducation «machiste». Tout les indiffère. Elles n'ont pas d'humanité, sont quasiment dépourvues d'émotion, surtout vers la fin du texte. La prostitution n'a pas d'effet négatif sur elles, ne laisse pas de marques psychologiques indélébiles. Despentes représente ses personnages comme totalement émancipés. Elle affirme qu'elle «ne fait toujours pas la différence nette, entre la prostitution et le travail salarié légal, entre la prostitution et la séduction féminine, entre le sexe tarifé et le sexe intéressé, entre ce [qu'elle] a connu ces années-là et ce [qu'elle] a vu les années suivantes[27].» Et c'est ce qu'elle démontre avec *Baise-moi*. Elle montre la violence extrême que subissent certaines femmes dans le monde actuel, mais elle brise le canevas habituel en ne réservant pas la brutalité qu'aux seuls hommes. Les femmes la commettent autant qu'eux, et même plus violemment encore. C'est après la sauvagerie subite par Manu que la tendance commence à s'inverser dans le texte, les personnages principaux les faisant subir à autrui. Partout sur leur passage, Manu et Nadine massacreront sans raison, juste pour le plaisir de tuer, comportement qu'on attribuerait, à première vue, à un personnage masculin. «Dans leur révolte, les femmes, au même titre que les hommes,

[27]Virginie DESPENTES, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, p.75.

sont «agies» par la violence et dépourvues d'autonomie et de liberté[28].» C'est la perte de l'humanité, des valeurs morales.

Pour ce qui est de *Folle*, la narratrice, en revenant sur sa vie, notamment sa vie d'ex-prostituée, réfléchit à ce qui l'a poussée à exercer ce métier.

> On m'a déjà dit dans le passé que je n'étais pas une fille facile et je me suis toujours demandé ce que n'être pas facile pouvait vouloir dire. Je savais que ce n'était pas un compliment, que ça augurait mal même si derrière le rempart de mon attitude, on disait entrevoir les attraits du mystère. Pour moi, n'être pas facile était des mots d'adieu, c'était une façon de dire que le mystère allait rester un mystère, pour moi, c'était de la démission. Quand aujourd'hui je repense à ma vie, je suis convaincue que c'est pour devenir plus facile que je suis devenue une pute…[29]

Pour cette femme, la prostitution devient un acte «social». Son choix d'exercer cette profession ne résulte pas uniquement de l'appât du gain, mais c'est aussi une façon de parvenir à plaire à l'homme à tout prix, à se démarquer des autres. Sa faible estime d'elle-même évoquée plus tôt entre aussi en ligne de compte. Maintenant qu'elle a abandonné le métier, la prostitution demeure tout de même dans sa vie, la maintien dans l'état de soumission qui était le sien quand elle la pratiquait.

> Tu pourrais me dire qu'au fond, ce n'est pas si grave, que d'autres avant toi ont craché sur moi et que moi-même, j'ai craché sur d'autres pour de l'argent. Tu pourrais dire que le geste de cracher n'est pas si différent que de marquer l'autre de ses dents ou de lâcher du sperme sur n'importe quelle partie de son corps. Tu pourrais me dire que mon passé de pute m'a fait voir et entendre le pire, c'est-à-dire tout ce qui est fait en dehors de l'amour dans la brutalité des organes qui n'ont pas d'histoire commune et dans le malaise des bruits qui sortent sans prévenir[30].

---

[28] Michela MARZANO, *La pornographie ou l'épuisement du désir,* Paris, Buchet-Chastel, 2003, p.213.

[29] Nelly ARCAN, *Folle,* Paris, Éditions du Seuil (Points), 2004, p.11.

[30] *Ibid*, p.30-31.

Dans cette œuvre, je perçois la démarche prostitutionnelle comme une sorte de dénonciation. Je vois l'emploi de ce thème socioculturel comme un synonyme de l'oppression historique de la femme. Il en devient le symbole même.

Ball and Chain aborde la prostitution aussi, mais de manière détournée. Dans la première partie du roman, elle se présente subtilement avec le personnage de la mère. Alya ne peut pas mettre de mot sur les actions de sa mère, mais elle comprend.

> Mais le plus intéressant se trouvait tout au fond du placard. Des vêtements que je ne la voyais jamais porter, des robes rouges, parfois chics, parfois étranges, des brillantes ou des bleues, des noires, certaines avec des pois, des pièces sorties de son autre vie, celle de soir, celle que j'entendais, mais que je ne voyais jamais[31].

Ce n'est que plus tard qu'elle pourra identifier sa mère comme ayant été prostituée, ce qui participera à modifier son regard sur le monde, le sexe, les femmes, et sur les hommes, surtout, qu'elle n'arrive pas à respecter. Elle les perçoit comme des animaux, soumis à leurs instincts primaires, c'est pourquoi elle n'en veut pas tant à sa mère, mais à eux. Puis il y a Maggie dans la seconde partie du texte, « […] une pute. Vulgaire, ravagée, prête à tout pour un billet de banque ou un quart de coke[32].» Ce personnage est décrit par Alya comme étant en tout point méprisable. Elle représente ce qu'il y a de plus bas dans l'échelle sociale. Ce mot, pute, est fréquemment employé dans le roman, soit par Alya pour décrire d'autres personnes, soit par ses amants, lorsqu'ils baisent. L'homme prononce ce mot pour la rabaisser, l'humiliée, parce qu'il souffre de devoir respecter la femme qu'il baise dans une société ou le féminisme est en croissance,

---

[31] Christine DENIS, «Ball and Chain», mémoire de maîtrise en études littéraire, Québec, Université Laval, 2012, p.29.

[32] *Ibid*, p.78.

souffre de ne pas posséder un plein pouvoir sur elle et souffre aussi de ne pas être en mesure d'exercer son rôle de mâle dominant.

En ce sens, c'est l'oppression qui est une fois de plus décrite par le biais de la prostitution. Il y a donc une certaine forme de dénonciation; par contre, elle se fait de manière inversée, c'est-à-dire qu'elle s'opère en passant par l'humiliation qu'Alya inflige à ses amants. Elle couche avec des *Jeff* sans que ce soit tarifé, juste pour les dégrader davantage, parce que s'il y avait paiement, le sens de l'humiliation reprendrait son cours et se retournerait contre elle. Ainsi, elle parvient à dominer les hommes. Elle se venge du machisme à sa manière, un peu comme les personnages de *Baise-moi*, bien qu'Alya ne soit pas aussi vide émotivement que Nadine et Manu, car elle ressent encore des émotions qui la rendra dépendante, malgré tout, de deux hommes, son frère et Gobie.

D'une manière ou d'une autre, dans ces trois œuvres, l'humain finit toujours par s'effacer derrière sa sexualité. Les pratiques sexuelles deviennent dénaturées, elles séparent le «moi» de «l'autre», l'homme de la femme, la femme de son corps, et la notion de plaisir disparaît. Les personnages semblent perdre la possession de leur être, qui ne se résume qu'à un objet de désir. Ils ne cherchent pas à se déchiffrer, n'ont pas de désir de vérité ou de connaissance de soi. En quelque sorte, tous ces personnages se transforment en bêtes et traitent leur corps comme un instrument utile. La libéralisation des mœurs a certainement permis à une majorité de personnes de s'épanouir sexuellement. Par contre, je crois aussi, comme Marzano, que

> […]l'individu contemporain est confronté à des représentations qui renvoient toutes, d'une façon ou d'une autre, à l'idée de «plaisir», l'aptitude à «jouir sans entrave» étant présentée comme la preuve la plus évidente de la capacité de l'individu à assurer un contrôle sur sa vie et à exprimer sa *liberté* et son *autonomie.* Un individu serait «libre» dans la mesure

> où il vit sa sexualité «sans complexe», sans se soucier des jugements de valeurs des soi-disant partisans du retour à l'ordre moral[33].

De ce fait, nous pouvons alors questionner sur la nature de la liberté. Est-ce qu'être «libre» signifie avoir le droit et le devoir de faire ce que l'on veut, quand on le veut et de succomber à toutes les tentations? Je crois que la pensée populaire penche en ce sens. En tant que société, nous valorisons l'accomplissement sexuel, l'épanouissement, et, au nom de la liberté, chacun doit vivre ses fantasmes, assumer ses envies. Annie Sprinkel, actrice X dans les années 70, expérimentait des modes de jouissance extrêmes, *Golden shower,* sado-masochisme, *bondage*[34]*, spanking*[35]*, rainbow shower*[36],«partant du principe que la sexualité est une chose merveilleuse très vaste qu'il faut explorer sans tabou[37].»Véronique Lefay ajoutera que «[t]out ce qui participe à notre épanouissement est excellent[38].» Donc, au nom de la liberté et du plaisir, il faut vivre ses envies, mais cette «ouverture» ne serait-elle pas une boîte de Pandore, en ce sens que de vivre sa sexualité sans encombre engendrerait des désordres importants au niveau social? Avec ce «devoir» d'épanouissement, les individus ne cherchent pas à comprendre le «pourquoi» de leurs envies. Ils ne se demandent pas, par exemple, pourquoi ils éprouvent du plaisir à se faire cracher au visage. Ils choisissent plutôt de l'assumer, cèdent à leur pulsion, tentent même de faire accepter socialement leur pratique. Je pense entre autres aux adeptes de

---

[33] Michaela MARZANO, *Malaise dans la sexualité*, Paris, J.C. Clattes, 2006, p.29.

[34] Attacher son partenaire avec des cordes.

[35] Donner ou recevoir la fessée.

[36] Se faire vomir dessus

[37] Ovidie, *Porno manifesto*, Saint-Amand-Montrond, Flammarion, 2002, p.105.

[38] *Ibid*, p.112.

l'échangisme, qui, en 2005, ont obtenu le droit d'exercer leurs activités en toute légalité dans les clubs prévus à cet effet. Certains ont été reçus sur des plateaux de télé pour affirmer, ou peut-être nous convaincre, que leur pratique était tout à fait «normale» et «saine». Je pense également aux sadomasochistes qui ont désormais pignon sur rue avec des boutiques, des salons, des festivals, etc. Nous les voyons en entrevue nous dire à quel point cette culture est formidable et plus répandue qu'on pourrait le croire. Effet de la libéralisation? Sans aucun doute. Ce qui m'amène à aborder le second phénomène socioculturel qui se retrouve dans les œuvres à l'étude, la pornographie.

Le rôle de la pornographie dans ces romans me paraît semblable à celui de la prostitution : représenter la domination masculine. Elle est oppressante et dégradante. Elle réfère à la violence sexuelle, à la pression que la femme subit à devoir paraître parfaite tant pour plaire à l'homme qu'à la femme. Les acteurs X deviennent en quelque sorte des modèles «déposés par la culture et la tradition[39]». Ils représentent les fantasmes, la perfection, ce à quoi la société nous incite à ressembler, même si peu de corps peuvent entrer en compétition avec les leurs. Les femmes se font implanter des seins gigantesques. Même si les dangers d'une telle opération sont bien documentés, elles rencontrent des chirurgiens disposés à les forger à l'image de ces représentations exagérément sexuées. Il est même désormais possible de choisir l'âge de son vagin, 12, 14 ou 16 ans; il suffit de montrer une photo de l'organe désiré au médecin pour qu'il le sculpte. Les hommes, quant à eux, se musclent au maximum, se coiffent, se rasent le

[39]Marie-Françoise HANS et Gilles LAPOUGE, *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p.263.

torse, les testicules. Maintenant, ressembler à une vedette porno est non seulement acceptable, mais aussi convoité.

Cela dit, bien que *Baise-moi*, *Folle* et *Ball and Chain* regorgent de scènes à caractère pornographique, volontairement explicites, voire obscènes, ce ne sont pas, à mon sens, des œuvres pornographiques. Selon Jean-Marie Goulemot, ce type de littérature devrait «faire naître chez son lecteur le désir de jouir, l'installer dans un état de tension et de manque, dont il lui faudra se libérer par un recours extralittéraire[40].» Or, les textes à l'étude n'incitent pas à un tel comportement. Ils n'ont pas été conçus à cet escient. Ils s'opposent, au contraire, à la domination masculine, donc assurément au plaisir masculin. Les hommes que les personnages baisent sont interchangeables et les limites du «socialement acceptable» sont atteintes avec un film *hard* que Manu a tourné avec un chien «et un cheval, ouais. Oublie pas le cheval, ça serait dommage[41].» Je pense également à l'amant de la narratrice de *Folle*, accro à ses sites Internet pornographiques. Donc, partout, on utilise la pornographie comme un thème et non pas comme un procédé d'excitation.

Pour Despentes comme pour Arcan, ces représentations soulignent la domination des hommes sur elles. Cela dit, tous les personnages vivent cette expérience différemment et avec des conséquences multiples. Manu et Nadine se branlent comme des hommes, consomment des films et des revues pornos pour assouvir un besoin primaire, mais «loin de faire apparaître la sexualité comme pouvant être épanouissante et

---

[40]Jean-Marie GOULEMOT, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIIIe siècle*, Aix-en Provence, Aliéna, 1991, p.127.

[41] Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1993, p.88.

heureuse, [la pornographie] la vide de toute signification jusqu'à l'effacer[42].» Comme ces scènes sont agressives, nous revenons à la violence. Toutefois, dans le cas de *Baise-moi* comme dans celui de *Ball and Chain*, les agressions s'inscrivent dans une tentative d'inversion de la violence. Alya, Manu et Nadine deviennent cruelles, manipulent les corps des hommes comme ceux-ci ont l'habitude de manipuler ceux des femmes dans la pornographie traditionnelle. Il n'y a aucune réciprocité dans les désirs et les envies, ce qui empêche une montée d'excitation. Pour ces personnages, le plaisir est plutôt contenu dans la domination et l'humiliation du mâle comme une vengeance sur la domination historique de la femme.

Dans *Folle*, la pornographie apparaît de façon différente, mais tout aussi dérangeante. Ce thème est abordé par l'entremise de l'amant de la narratrice, qui consomme de la porno sur son ordinateur, sans pouvoir (ou vouloir) s'en priver. La pornographie éloigne Nelly de son amant et la plonge dans une détresse humaine plus profonde qui la renvoie elle-même derrière l'image.

> Pendant un temps tu as voulu prendre les choses en main en m'initiant à la cyberporno. Tu m'assurais que devant ton écran, il y avait de la place pour deux. Tu n'avais pas ma manie de penser au quotidien des filles qu'on voyait, pour toi, ces images n'existaient pas vraiment, elles n'avaient pas l'épaisseur de la vie.[43]

La pornographie engendre des problèmes au niveau social, puisque le corps devient un objet utilitaire, se réduit à son seul sexe. Et ces problèmes ne concernent pas seulement ceux qui participent à ces films, mais aussi ceux qui les consomment et qui font difficilement la distinction entre ces femmes du Net et celles de la vie. Selon Jean

---

[42]Michela MARZANO, *La pornographie ou l'épuisement du désir,* Paris, Buchet-Chastel, 2003, p.227

[43] Nelly ARCAN, *Folle,* Paris, Éditions du Seuil (Points), 2004, p.99.

Gagnon dans *La pornographie et le monde urbain,* la compréhension de la pornographie passe par « la production d'un imaginaire social de la suprématie masculine qui se maintient par l'institution de l'absence et de la séparation; un rapport fondé sur le non-rapport, la solitude et la non-communication[44].» Dans *Folle,* les pratiques des films deviennent pour l'amant de Nelly des pratiques courantes, ce qui créer des tensions. Il affirme que «notre époque en était une de pornographie et il fallait l'assumer comme on assume les grands changements climatiques[45]», et que

> [t]out le monde,[…], connaissait la vertu du sexe à renforcer le couple, à quoi je répondais que de nos jours, le sexe ne se pratiquait plus à deux. Je te répondais qu'à proximité du charme des Girl Nextdoor entassées dans ton ordinateur, j'avais l'impression d'interrompre un numéro qui se passait de moi et qu'il me fallait donc en sortir sur la pointe des pieds…[46]

Ici, les «femmes-pixels» ont le même poids que les véritables. Le monde des fantasmes et des désirs de son amant est comme une plaie qui grandit sur la relation, jusqu'à l'infecter complètement.

Par conséquent, je dirais que la pornographie dépasse la simple thématique. Elle incarne un personnage au même titre que les autres, jusqu'à devenir l'opposant des héroïnes. Dans *Baise-moi*, on retrouve tous les stéréotypes propres à l'univers du porno, en commençant par Manu, *hardeuse* professionnelle, en passant par toutes les représentations obscènes du sexe et du corps. D'ailleurs, le besoin de perfection de la narratrice de *Folle,* sans cesse en compétition avec les filles du Net, participera, justement, à la rendre folle, même si elle possède déjà cette perfection plastique de Porn

---

[44] Jean GAGNON, *La pornographie et le monde urbain*, Montréal, GRAAV éditions, 1984, p.102

[45] Nelly ARCAN, *Folle,* Paris, Éditions du Seuil (Points), 2004, p.97.

[46] *Ibid*, p.98.

Star. Cela ne lui suffit pas, ne la satisfait pas, puisqu'il y a d'autres femmes, des «dangers» pour sa propre féminité qu'elle n'arrive pas à accepter, comme si son corps était sale ou pas à la hauteur des autres malgré les nombreuses chirurgies. Elle comprend, comme Manu et Nadine, que cette image du corps renvoyée et perçue, érotisée à son comble, peut devenir une arme à retourner contre les hommes, qui s'effrayent facilement devant un corps féminin. Or, au contraire des deux femmes de *Baise-moi*, elle n'arrive pas à renverser ce pouvoir contre les mâles.

Ainsi, la pornographie se présente dans ces œuvres sous la forme d'une émancipation pour Manu, Nadine et Alya, et comme une oppression chez Nelly (et Cynthia). Des mots durs, vulgaires, directs. Des scènes *hard*, des discours grossiers. Pour certains, cela peut sembler gratuit ou passer pour de la provocation, mais il y a une filiation entre ce langage et le quotidien des personnages qui appuie ces choix lexicaux. Ce registre de langue vient soutenir leur réalité, participe à la vraisemblance du récit. Une langue défaite pour des femmes défaites. Chaque fois, ce sont des mots justes, choisis pour désigner la vie de tous les jours de leurs héroïnes, celle de *hardeuse*, de prostituée, de meurtrière, de femmes historiquement dominées et qui en ont marre.

2.3 *La violence du langage*

Dans *Baise-moi*, ce vocabulaire est poussé loin, parfois même à l'extrême. Pareillement dans *Ball and Chain*. Dans ces œuvres, il y a un refus de beauté tant prisée par les hommes, d'où l'utilisation de telles grossièretés. Le lexique enlève toute valeur aux relations sexuelles et humaines, prive les individus de leur identité. Afin de démontrer la révolte face au culte de la beauté et à la soumission de la femme, les limites

sont repoussées pour que rien ne puisse être perçu comme érotique, excitant. Il doit ressortir de ces lignes que du mauvais, et pour cette raison, la censure est exclue.

> Nadine s'accroupit en face d'elle, considère sentencieusement le mince filet de pisse rouge très épaisse qui lui sort par saccades plus ou moins généreuses. Dedans, il y a des lambeaux plus sombres, comme la crème dans le lait qu'on retient avec la cuillère. Manu joue avec ses mains entre ses jambes. Elle s'est barbouillée de sang jusqu'aux seins. La petite dit : «Ça sent bon dedans, enfin faut aimer[47].»

Ce langage et ces scènes «honteuses» sont à mon avis nécessaires à la transmission du message de l'auteure, car ce sont des éléments que nous aimerions ignorer en temps normal. Les personnages sont, chacune à leur manière, esclaves. Esclaves de l'homme, de ses désirs et de ses besoins. Avec ces passages sur les mauvaises odeurs, le sang, les menstruations et les vomissures, en intégrant le lecteur *dans* l'acte même de la dégueulasserie, l'auteure parvient à atteindre une certaine forme de liberté face à l'homme et à ses désirs en le dégoûtant, comme si les corps que les auteures décrivent en tant que simples objets à faire jouir ne seraient plus soumis à cette beauté tant désirée, à ce qui sent bon, à ce qui est érotique et fait bander. Elles retirent ainsi aux hommes le plaisir qu'ils pourraient ressentir à la lecture face au sexe.

Ainsi, le langage permet d'imposer une distance entre la pornographie que l'on regarderait et celle contenue dans un acte de lecture. Voir deux acteurs en plein ébat, par exemple, peut mener à l'excitation chez plusieurs, même si ce n'est pas filmé dans un environnement optimal, même si la femme est dominée, souillée, violée. Par contre, la même scène couchée à l'écrit par Despentes ou Arcan renvoie à mon sens à un tout autre

---

[47] Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1993, p.152.

imaginaire, beaucoup moins excitant. Le choix des termes qui entrent et persistent dans notre tête nous est imposé sans qu'on puisse y apposer un filtre. Viol, coups, crachats, pisse. Les mots sont consciencieusement choisis pour renvoyer une image précise de la scène au lecteur sans qu'il puisse s'en distancier par une distraction visuelle par exemple. Les films ont l'avantage d'avoir des spectateurs conscients de n'être que les témoins d'un acte filmé entre deux acteurs. Notre œil a été éduqué aux images télévisées depuis notre plus jeune âge et il est plus difficile aujourd'hui de choquer quelqu'un avec une image violente à l'écran qu'avec la juste description d'un acte violent couché sur papier. Un lecteur ne voit pas que des corps en action, il est aussi témoin d'une humanité qui l'empêche de s'arrêter uniquement à l'aspect sexuel de la scène. Il est forcé de voir l'humain derrière l'acte. Qu'il s'agisse d'Arcan ou de Despentes, on ne peut pas se détourner des émotions, de la douleur, des odeurs décrites, etc. En tant que lecteurs, nous sommes pris avec un étalement émotionnel absent de la pornographie visuelle.

En ce sens, je peux conclure que le langage pornographique est un autre élément qui participe à une tentative d'émancipation de la femme, rendue possible par une prise de parole, donc de pouvoir, certes vulgaire, mais efficace. C'est une sorte de liberté que les auteures se paient en refusant de provoquer le désir tout en utilisant des éléments qui, initialement, devraient l'animer. Elles ne peuvent pas se soustraire à la soumission, mais elles peuvent pervertir ce monde prisé par les hommes en le réduisant à un univers déshumanisé à l'extrême.

Conclusion

Depuis Aristote, les conditions de vie pour les femmes se sont améliorées. Elles ne sont plus considérées que comme des objets-machines à enfanter, à soulager, à servir. Toutefois, elles demeurent des êtres «d'en dessous», car « l'égalité *de fait* entre les femmes et les hommes n'est pas encore gagnée. Pour cela, il aurait fallu que l'arrivée massive des femmes sur le marché du travail, depuis quelques décennies, soit accompagnée d'une transformation sociale majeure, particulièrement en ce qui concerne le marché du travail dans son organisation et ses conditions de travail[48].» Malgré cela, ce sont elles, les vedettes de l'heure. Je ne crois pas que les femmes n'aient jamais été aussi populaires que maintenant. Elles ne siègent peut-être pas sur les C.A. des grandes entreprises, mais elles sont partout ailleurs. Despentes, avec *Baise-moi,* nous propose des femmes tout en force, qui foutent tout en l'air, qui montrent que « […] finalement, nous ne sommes pas les plus terrorisées, ni les plus désarmées, ni les plus entravées. Le sexe de l'endurance, du courage, de la résistance, a toujours été le nôtre[49].» Arcan, elle, avec *Folle*, nous expose plutôt la femme dans une position de faiblesse, brosse avec son personnage de Nelly un portrait beaucoup moins glorieux de la féminité. *Ball and Chain* allie à la fois les forces et les faiblesses d'une femme tout aussi égarée que Nadine, Manu et Nelly. Trois visions, mais une seule issue, la mort pour chacune d'entre elles.

Despentes et Arcan œuvrent par leur littérature à exposer deux visions du féminisme actuel, visions qui ne sont pas concentrées que sur les questions salariales ou

---

[48]Anonyme, *Place des femmes sur le marché du travail*, [en ligne]. http://www.cc-femmes.qc.ca/place_access.htm, [site consulté le 16 novembre 2012].

[49] Virginie DESPENTES, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, p.145.

de simples comparaisons entre les sexes. Elles les poussent encore plus loin en mettant en scène ces personnages de femmes qui montrent comme il est éprouvant parfois d'en être une, qu'être un homme semble tellement plus facile, mais qui n'échangeraient jamais leur complexité de femme contre la virilité des hommes, si brillamment remise en cause dans ces textes.

Bibliographie

ARCAN, Nelly, *Folle,* Paris, Éditions du Seuil (Points), 2004, 204 p.

ARCAN, Nelly, *Putain*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2001, 187 p.

AUTHIER, Christian, *Le nouvel ordre sexuel*, Paris, Bartillat, 2002, 269 p.

CHANG, Yuho, *L'identité québécoise à travers la représentation romanesque de la famille,* Thèse sociologie, 1990, 395 p.

CHANG, Yuho, *Famille et identité dans le roman québécois du XXe siècle,* Québec, 2009, 262 p.

DESPENTES, Virginie, *Baise-moi*, Paris, J'ai lu, 1993, 249 p.

DESPENTES, Virginie, *King Kong Théorie,* Paris, Grasset, 2006. 145 p.

GAGNON, Jean, *La pornographie et le monde urbain*, Montréal, GRAAV éditions, 1984, 241 p.

GOULEMOT, Jean-Marie, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIIIe siècle*, Aix-en Provence, Aliéna, 1991, 185 p.

HANS Marie-Françoise et Gilles LAPOUGE, *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, 391 p.

MAINGUENEAU, Dominique, *La littérature pornographique,* Paris, Armand Colin, 2007, 124 p.

MARZANO, Michela, *La pornographie ou l'épuisement du désir,* Paris, Buchet-Chastel, 2003, 268 p.

MARZANO, Michela, *Malaise dans la sexualité*, Paris, J.C. Clattes, 2006, 180 p.

OVIDIE, *Porno manifesto*, Saint-Amand-Montrond, Flammarion, 2002, 221p.

Sources électroniques

Anonyme, *Place des femmes sur le marché du travail*, [en ligne]. http://www.cc-femmes.qc.ca/place_access.htm, [site consulté le 16 novembre 2012].

Anonyme, *Plus de suicide chez les femmes ayant des implants mammaires* [en ligne]. http://www.psychomedia.qc.ca/suicide/2006-09-28/plus-de-suicide-chez-les-femmes-ayant-des-implants-mammaires, [page consultée le 4 novembre 2012].

KRAUTH, Louise, *Représentation du sexe chez N. Arcan, V. Despentes, M.-S. Labrèche et C. Millet,* [en ligne]. https://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/bitstream/1866/7025/2/Krauth_Louise_2011_memoire.pdf, [page consultée le 29 juin 2012].

PUHL, Andrea, (page consultée le 29 juin 2012) *Nelly Arcan: La prostitution et la politique sexuelle dans* Putain, [en ligne]. http://library.usask.ca/theses/submitted/etd-12202005-204821/unrestricted/AndreaPuhlThesis1.pdf, [pages consultées le 3 novembre 2012].

VECCHI Philippe, pour les Inrocks, *Yasmine, ex-égérie Dorcel: "Maintenant je sais pourquoi je suis devenue hardeuse"* [en ligne]. http://mry.blogs.com/les_instants_emery/2011/01/yasmine-ex-egerie-dorcel-hardeuse-porno.html, [site consulté le 4 novembre 2012].

Les statistiques proviennent du site Internet de Statistiques Canada [en ligne]. http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/index-fra.cfm, [pages consultées le 3 novembre 2012].

Informations consultées sur le site Internet de la Direction de la Protection de la jeunesse, *Bilan annuel 2011-2012* [en ligne]. http://www.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2012/09/24/002-dpj-bilan-annuel.shtml, [page consultée le 3 novembre 2012].